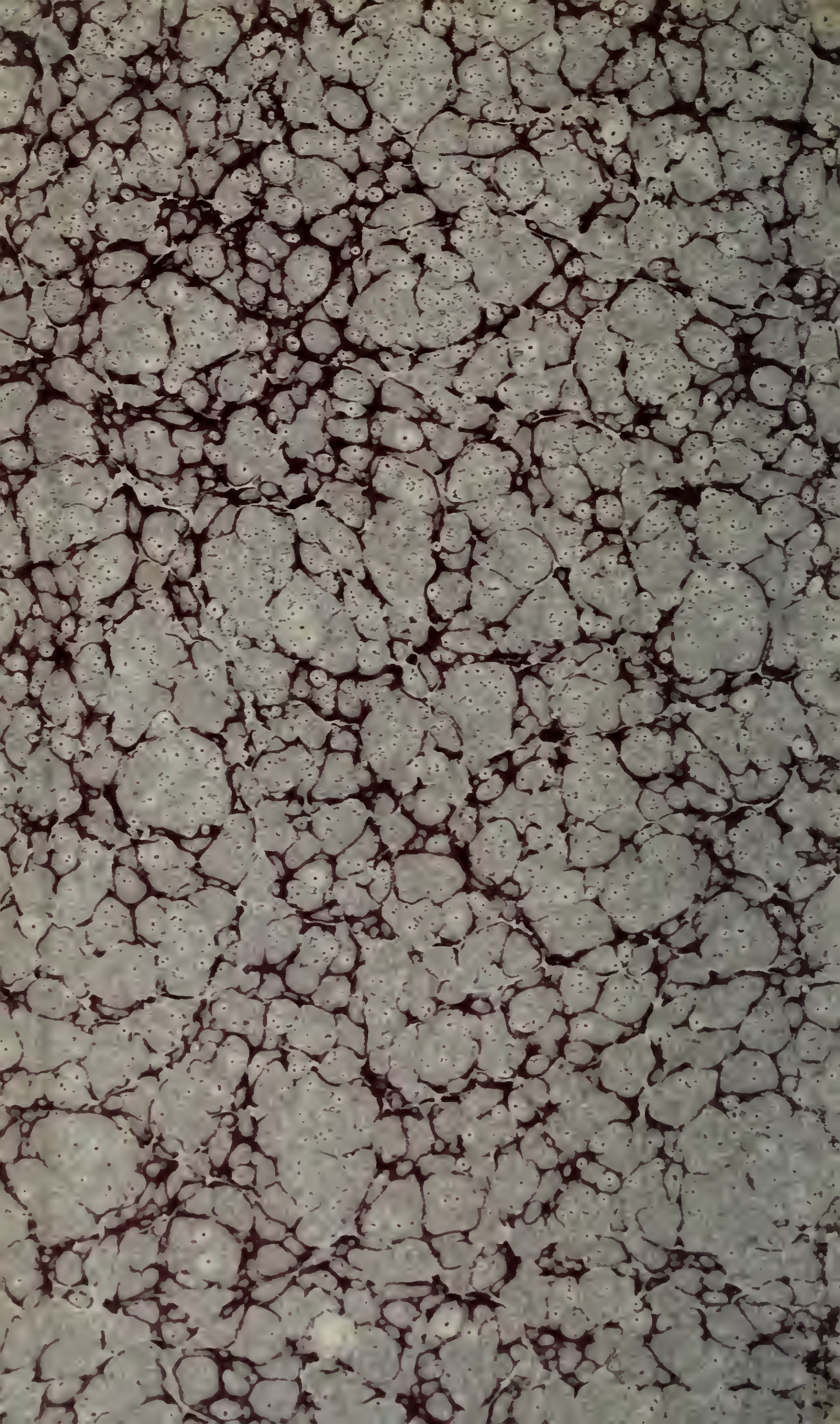
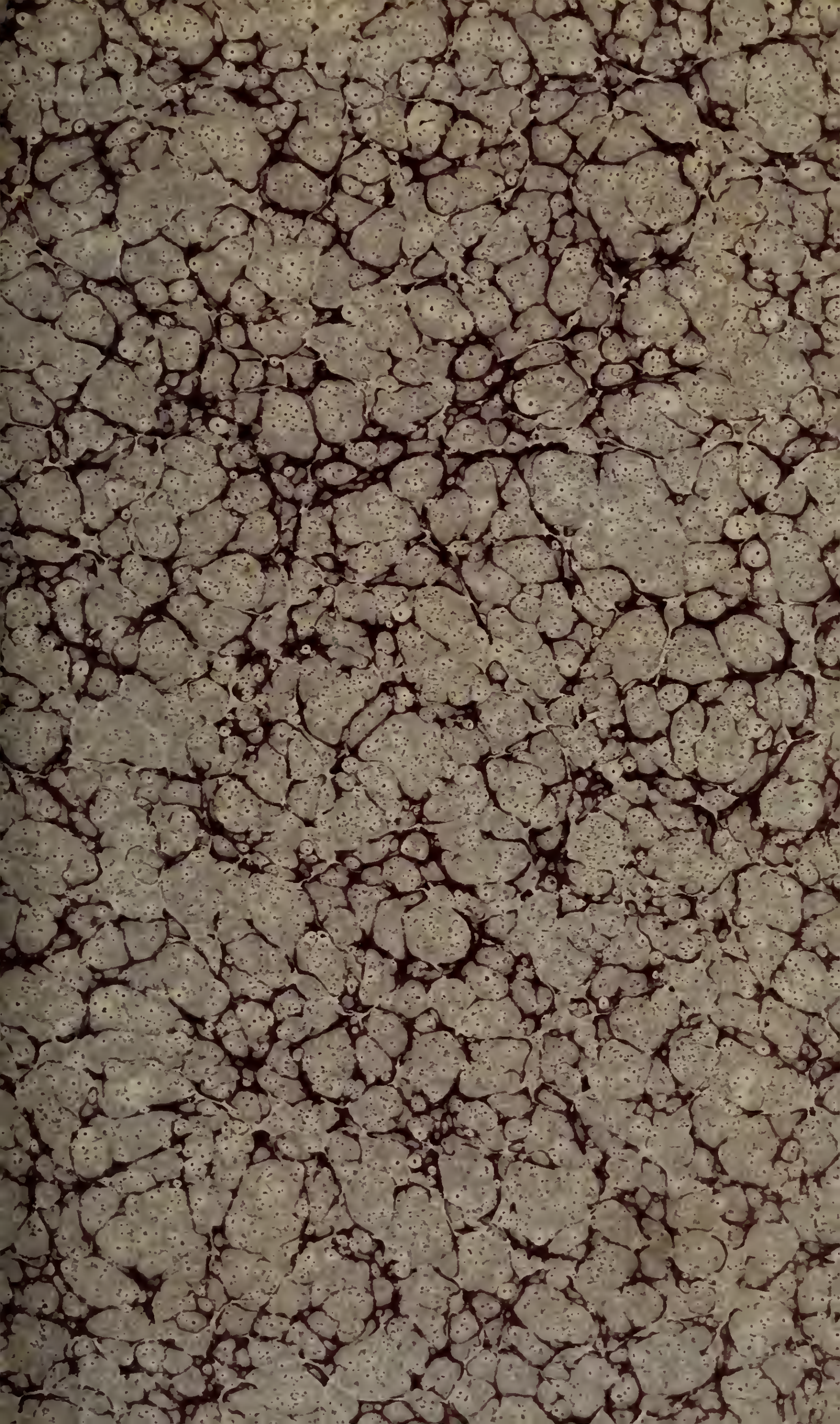

S-B





BIBLIOTHÈQUE

DE LA

JEUNESSE CHRÉTIENNE

APPROUVÉE

PAR MGR L'ARCHEVÊQUE DE TOURS

—

1re SÉRIE IN-12





K. Girardet del. Imp. — Berthault imp. F. Delannoy sc.

Après dix minutes d'efforts égaux la partie qui avait d'abord l'avantage fut entraînée en deçà de la ligne fatale.

L'ILE
DES CINQ

AVEC UNE PRÉFACE

SUR LES LIVRES D'ÉDUCATION

PAR

ERNEST FOUINET

LAURÉAT DE L'INSTITUT

NOUVELLE ÉDITION



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC LXXII

SUR

LES LIVRES D'ÉDUCATION

« Un livre instructif en peu de mots, sévère « pour la morale, attachant par la forme qui de- « viendrait populaire, et serait la plus haute in- « stuction des enfants et le délassement des tra- « vailleurs : » tel est l'ouvrage que le secrétaire perpétuel de l'Académie française, parlant au nom de cet illustre corps, signalait, dans un de ses rapports annuels, comme devant être un puissant auxiliaire des efforts que l'administration du pays applique sans relâche à répandre une instruction fortifiante dans les rangs de la jeunesse et du peuple. « Inspirer, par la religion et les mœurs, le « goût du travail; faire servir l'instruction au bon « sens, et le bon sens au bonheur de soi-même

« et des autres : voilà ce qui peut naître de ce vaste « enseignement populaire. »

Certes, jamais meilleur système d'éducation publique ne fut posé et défini avec une plus frappante concision, et tous les hommes honnêtes, tous ceux qui veulent le bien et un progrès sage, l'instituteur dans sa classe, le professeur du haut de sa chaire, l'écrivain du fond de son cabinet, doivent à l'envi concourir au succès et à la propagation de cet enseignement salutaire, destiné à assurer à la fois le bonheur des particuliers et celui de l'État.

Éducation faite pour former de nobles et dignes hommes, que, sur les bancs de l'école, comme dans les allées fleuries du jardin de la récréation, aux heures de repos des champs ou de l'atelier, dans la famille, partout l'élève la retrouve sous toutes les formes, grave ou riante, didactique ou parée d'attrayantes fictions. Que, se servant tour à tour des mots caressants de la mère, de la voix austère du maître ou de la parole séduisante du conteur, cet enseignement pénètre par le cœur, par l'intelligence, par l'imagination.

L'imagination est une puissante voix ouverte à tout enseignement. L'imagination, c'est là qu'il faut frapper d'abord; c'est par l'imagination qu'on arrive le plus sûrement aux âmes simples, et il ne fut jamais plus nécessaire de prendre ce chemin

que lorsqu'il s'agit d'introduire dans des esprits non encore développés, peu faits à la réflexion, qui d'ailleurs ne sont pas destinés à une profonde culture, les principes abstraits de la morale et de la philosophie. Donner à ces préceptes une forme attachante; d'un grave traité de morale faire un livre moral qui intéresse et amuse, propre tout à la fois à délasser et à instruire, que l'art sache rendre populaire : c'est là, sans aucun doute, une œuvre digne des esprits les plus élevés.

Devenir populaire, et populaire pour longtemps, est aussi difficile aux livres qu'aux hommes. Ce n'est que la vérité, la loyauté des intentions, la franchise et l'honnêteté relevées de quelque chose d'original et de frappant, qui peuvent assurer, aux hommes comme aux livres, l'affection des âmes simples; mais ces hommes et ces livres sont rares. Combien, pour ne parler que des écrits, pourrait-on compter de rivaux à Robinson et aux Fables de la Fontaine, dans le souvenir du peuple et des enfants?

Ce n'est pas que, de tout temps, les hommes éminents n'aient écrit pour l'éducation et la moralisation de la jeunesse. Poëmes, traités philosophiques, jeux de la scène, toute œuvre littéraire, chez les anciens, contient de sages préceptes ou de hautes maximes sur le respect dû à la famille, à la loi, et sur la nécessité d'une sage discipline dans

les écoles, qui sont, dit Aristote, le fondement de la république. Xénophon, Platon, Plutarque, Quintilien, tous les grands esprits d'autrefois ont tiré de leurs méditations philosophiques et d'une intelligente observation d'eux-mêmes des règles pour la direction et le développement des jeunes âmes : ces règles, ils les ont fixées dans des livres éloquents; mais ce sont des traités didactiques, composés bien plutôt pour former des professeurs que pour former immédiatement des élèves. Ces écrits théoriques sont, parmi les livres d'éducation et de morale, ce que, dans la hiérarchie universitaire, sont les écoles normales, destinées à enseigner l'art d'enseigner.

Sans doute, avant la découverte de l'imprimerie, quand l'enseignement oral suppléait à la rareté des livres, qui nécessairement rendait moins abordable la plus simple et la plus importante de nos sciences, la lecture, il suffisait de s'adresser aux hommes investis du soin de l'éducation, et de leur en démontrer abstractivement les principes. Ils se chargeaient de les transmettre à leurs élèves ; mais aujourd'hui que la lumière sortie, il y a déjà quatre siècles, de l'atelier de Gutenberg, lumière bien lente à se répandre, puisqu'elle n'a pas encore pénétré partout ; aujourd'hui que cette lumière s'étend de plus en plus, avec la facilité d'apprendre

à lire et d'étudier seul, c'est à l'homme qui peut se former lui-même par ses lectures que le moraliste s'adresse immédiatement. Précepteur aux formes moins sévères, il lui met sous les yeux, au sortir de l'école primaire qui lui a appris avec austérité d'austères principes, des livres où il retrouve ces mêmes préceptes enseignés, pour la récréation et les jours de repos, avec plus de charmes et de paroles persuasives qu'aux heures du travail.

Il y a mille ans que notre pays jouissait déjà d'un haut et noble enseignement. Les universités, fondées par Charlemagne, et illustrées successivement par de savants hommes, étaient alors les plus éclatants foyers de lumière de l'Europe. Les élèves y accouraient de toutes parts. Alcuin, Abailard, Champeaux, Nicolas Oresme, Pierre d'Ailly, Clemangis, Gerson, y brillèrent de siècle en siècle, chacun à son tour, et leur enseignement fût, à coup sûr, devenu populaire, si l'imprimerie eût été inventée.

Moins d'un demi-siècle avant que jaillît, du fond de l'Allemagne, cette grande lumière, un homme que nous avons déjà nommé, homme bien digne d'être placé parmi les esprits les plus élevés et les plus purs, Gerson, chancelier de l'université de Paris, s'occupait avec un zèle ardent de l'éducation et de l'instruction publique, dont il était le chef.

Il ne se bornait point à diriger les hautes études ; mais, entrant dans les moindres détails, qui sont presque toujours les plus importants parce qu'ils se rattachent aux premiers pas dans la carrière, il écrivait pour l'instruction des humbles ou des enfants, de cette même main qui traçait de mâles harangues pour les conciles. Vivant à une époque où déjà l'esprit humain était livré à cette fermentation qui précède les grands événements, en ayant reconnu les symptômes dans un avide besoin de savoir qui agitait les masses, il avait, le premier, écarté un des obstacles qui s'opposaient à ce que l'instruction se répandît dans la société ; et quand il écrivait pour les *simples gens,* comme il disait (et par simples gens il entendait les hommes du peuple et les enfants), il substituait au latin, qui depuis bien des siècles déjà n'était plus le langage populaire, le naïf français de son temps : « Entendez-vous, petits et grands, fils et filles et autres gens simples, je veux écrire en français votre A b c, » a-t-il dit au début d'un petit livre de morale pratique.

L'enfance était par-dessus tout l'objet de ses soins. Les calamités qui résultaient pour le pays du fatal état de démence de Charles VI, les continuelles discordes civiles, dont l'effet est d'atteindre et de blesser au cœur la famille, en y portant de funestes

divisions, avaient nécessairement ébranlé les principes d'ordre et les liens sociaux. Gerson voyait des signes menaçants de dérangement et de dissolution dans ce qu'il y a de plus sacré, le foyer domestique. Les enfants, les jeunes gens manquaient de toute retenue, de toute modestie; leurs paroles étaient, comme leurs actions, sans respect pour l'âge : ils rejetaient les avis de l'expérience, et les pères de famille ne réprimaient pas ces écarts. — Quels hommes naîtront de tels enfants? se demanda Gerson, observateur pénétrant et habile homme d'État, tout aussi bien que théologien consommé. Il s'effrayait, avec Pierre d'Ailly, son maître, et Clemangis, son disciple, de cet inquiétant avenir. Appliquant donc à la société la salutaire maxime de la médecine prudente : *Oppose-toi au mal dès son commencement*, il entreprit de guérir le mal social à sa source, et, regardant l'éducation de l'enfance comme le plus puissant moyen de restaurer, de réédifier la société, il appela à lui, dans un écrit plein d'une onction ineffable, les enfants; et les enfants se p essèrent autour de lui.

Alors, soit qu'il les instruisît oralement, soit qu'il écrivît pour leur usage, il sut se faire petit avec eux, et, suivant sa naïve expression, balbutier des mots simples à la façon des nourrices et des mères qui, pour parler à ces petits êtres, savent

balbutier des paroles inachevées, comme celles que bégaie gracieusement une langue déliée à peine. Sûr d'obéir à une mission sacrée, qui était d'ailleurs pour lui une vocation tendre, car il aimait l'enfance, il sortait avec joie du dédale des négociations délicates dont l'Église le chargeait alors, ou descendait sans peine des hauteurs de la théologie, qui est la philosophie la plus sublime, pour être *petit avec les petits.*

Abaisser ainsi sa pensée, de façon à la mettre au niveau de la pensée qu'on veut former, n'est point une tâche facile. Ce n'est pas une œuvre à entreprendre à la légère que celle d'écrire pour les enfants, et, comme le disait Gerson, pour les gens simples; il faut, avant de l'aborder, avoir fait une longue étude de soi-même, car on est toujours son meilleur modèle quand il s'agit de morale : modèle toujours présent, que l'on peut consulter sans cesse; et quel magnifique sujet de contemplation pour nous que notre conscience, notre âme!

Ce n'est qu'après avoir examiné longtemps, et quand on se connaît bien, qu'on peut aspirer à faire connaître les autres à eux-mêmes, et tel est le but de tout livre d'éducation et de morale.

Et cette connaissance de soi-même, ces notions abstraites, c'est à l'art qu'il faut avoir recours pour les rendre compréhensibles aux esprits les plus

simples, en les leur présentant sous une forme naïve, frappante; la morale prend le vêtement le plus vulgaire pour pénétrer dans tous les rangs, comme Dieu revêtit le corps humain pour convaincre, attirer à lui les enfants des hommes et se mêler à la foule.

Gerson, l'auteur du livre sublime de l'*Imitation de Jésus-Christ*, imitant encore en ce point la Divinité, se livrait avec amour à l'éducation des humbles : jamais il n'avait rougi de descendre jusqu'à eux; mais beaucoup de ses contemporains, incapables sans doute d'une œuvre si difficile et si méritoire, l'en blâmaient sévèrement. Ils trouvaient indigne d'un théologien, d'un homme qui occupait un rang élevé dans l'Église et dans les lettres, d'un chancelier de l'université enfin, de s'occuper de l'éducation de l'enfance. Ces hommes, à coup sûr moins grands que lui, et moins bons, puisqu'ils ne comprenaient pas ce que sa conduite avait de bon et de grand, lui disaient qu'il serait de sa dignité de faire de plus grandes choses.

Relever ou soutenir une société détruite ou qui tombe, comme le tentait Gerson, n'est-ce pas la plus grande chose que puisse entreprendre la créature? On glorifie le conquérant qui ravage et fait des ruines; on salue d'acclamations le génie industrieux qui a inventé, c'est-à-dire retrouvé dans

l'ensemble des choses sorties de la main du Créateur, une machine, un expédient, un procédé, qui concourent à notre bien-être matériel, et l'on dédaignerait l'humble savant qui se fait petit pour conduire le petit par la main dans la véritable voie, qui renonce au bruit de la louange populaire pour adresser à l'enfance de simples et persuasives paroles, et qui, du fond du sillon dans lequel il marche égaré, relève pour l'avenir l'ordre social, en lui donnant comme soutien la génération qu'il fortifie et épure à sa source?

C'est ce qu'avait entrepris Gerson, et il se bornait à répondre avec humilité à ceux qui le censuraient : « Ma dignité de chancelier, qu'est-elle auprès de la grandeur de Dieu? et cependant il a dit : *Laissez les petits venir à moi.* » Puis il se livrait avec d'autant plus de ferveur à la sainte mission qu'il s'était donnée.

Nous sommes heureux d'avoir pu invoquer ici le pieux souvenir d'un homme tel que Gerson : un pareil exemple en dit plus que nous ne pourrions dire sur l'importance que l'on doit attacher à la composition des livres d'éducation et de morale populaire. Les soins que ce chancelier de l'université n'avait pas dédaigné de donner à ces travaux ont certainement porté leurs fruits, à leur époque même. Tout en favorisant le mouvement des

esprits qui était très-vif alors, et ne pouvait que s'accroître par la sublime découverte que l'avenir couvrait encore, il était nécessaire de régler et de tempérer ce mouvement trop avide, trop empressé; il pouvait en le précipitant compromettre, par l'excès, le progrès vers lequel s'élançaient les générations d'alors. Gerson se chargea de modérer, par de sages admonitions et le rappel aux anciennes doctrines, cet élan vers les nouveautés. C'est peut-être ce soin conservateur qui lui attira le blâme de ses contemporains : car presque toujours le rôle de modérateur, de sage intercesseur et de moniteur prudent, au milieu des circonstances qui entraînent les masses, est un rôle fatal à celui qui croit de son devoir de le remplir. Gerson le remplit avec zèle, et prépara ainsi par degrés les générations à la grande clarté qui jaillit de l'imprimerie découverte.

Cette admirable invention fut presque exclusivement employée, pendant le siècle qui la suivit immédiatement, à la publication des livres qui jusqu'alors avaient circulé, plus rares, sous la forme de manuscrits. Il fut dès lors moins coûteux, pour les hommes avides de savoir, d'approcher de la science, et moins difficile, pour les savants, de publier le fruit de leurs études : l'éducation populaire devenait de plus en plus possible. La

presse livrait au monde, en quelques jours, un nombre d'exemplaires qu'il eût fallu des années pour copier; et chacun, pouvant si promptement, avec tant de facilité, émettre ses idées au grand jour, les littérateurs modernes produisirent avec abondance dans tous les genres, depuis la philosophie, l'histoire et la haute littérature, jusqu'à la littérature d'éducation, la littérature des enfants.

L'élégant et spirituel Érasme ne tarda pas à écrire pour eux ses colloques, qu'imita notre naïf Mathurin Cordier; et plus tard, tandis que dans le grand siècle Bossuet récitait d'une voix magnifique à son royal élève les faits principaux de l'histoire du monde, et que Fénelon modulait aux oreilles de l'héritier du trône les suaves et persuasifs conseils de Mentor, la Fontaine dessinait ses inimitables tableaux; les enfants les contemplaient avec délices, et alors apprenaient, pour ne jamais les oublier, de la bouche du Renard, du Chien ou de l'Agneau, les principes fondamentaux de la morale ou les règles de conduite à suivre dans le monde. L'enfant qui voyait d'un œil curieux et étonné la Cigale mourant de faim l'hiver, pour avoir chanté *tout l'été*, devait, étant arrivé à l'âge d'homme, et dans les jours de l'active jeunesse, se rappeler utilement la prudente Fourmi qui lui avait appris qu'il faut, dans les beaux jours, amasser, pour

soutenir et consoler les jours mauvais, du bien, de la fortune et, nous l'ajouterons, d'honorables souvenirs.

Ce mode d'enseignement par les fables est, comme on le sait, de toute antiquité. Pilpay dans l'Inde, Lokman dans l'Éthiopie et l'Arabie, Ésope dans la Grèce, ont enseigné la morale sous le voile des fables et des apologues. Rien n'était plus propre, en effet, à frapper l'imagination des populations primitives que ces récits emblématiques qui semblent une application de l'écriture symbolique des Égyptiens. Dans les fables, autres hiéroglyphes, un oiseau, un arbre, un serpent, le chien, l'ami fidèle de l'homme, étaient autant de pensées complètes destinées à s'expliquer un jour, à devenir préceptes de morale et à dominer toute la vie sous la forme d'un ineffaçable souvenir d'enfance.

Enfants, hommes du peuple, c'est surtout par l'imagination, comme nous l'avons dit plus haut, que l'on instruisit les uns et les autres : voilà d'où vient, à des époques si éloignées, si diverses, le succès constant d'Ésope, de Phèdre, de la Fontaine. Il faut aux esprits naïfs des objets qui s'emparent d'eux tout d'abord : l'imagination, cette faculté si avide, quand la raison ne la guide et ne l'éclaire pas encore, aime à voir marcher devant elle et à entendre parler les bêtes, les fées et les

génies. Elle a besoin de choses étranges qui la prennent vivement, et qui se retrouvent intactes et vivantes dans la mémoire, quand le raisonnement vient rectifier ces images bizarres, en dégager la morale qu'elles enveloppaient, en tirer un parti sage et bon.

Une marche différente a été suivie par d'autres écrivains. Mme Leprince de Beaumont et Berquin, entre autres, ne mettant en jeu ni des fées ni des animaux, mais les enfants eux-mêmes, ont le plus souvent eu recours à un moyen presque aussi efficace de saisir l'imagination, la forme dramatique. Cette forme, en effet, s'empare vivement de l'intelligence, en lui faisant voir directement chaque personnage dans la position où il agit, dégagé des voiles plus ou moins épais qu'étendent sur lui le récit ou la narration. Aussi le dialogue a-t-il été employé dans la plupart des livres d'instruction et d'éducation, depuis les colloques d'Érasme jusqu'aux diverses leçons d'Éraste, *l'ami de la jeunesse*. Les sciences, les arts, l'histoire, paraissent plus faciles aux enfants dans ces entretiens, auxquels ils assistent et qu'ils écoutent comme ils écouteraient, aux heures de récréation, les causeries de leurs camarades; il leur semble même qu'ils y prennent part, qu'ils remplissent un rôle dans ces petits drames, et ils apprennent ainsi en

jouant. Le dialogue appliqué de cette façon c'est l'enseignement mutuel écrit, méthode que Mathurin Cordier, dont nous venons de prononcer le nom, semble avoir définie, au milieu du XVI[e] siècle, en expliquant ainsi le but et l'efficacité de ses colloques : « On y verra en combien de manières, « tout d'un coup, l'esprit des enfants se peut « éveiller et aiguiser pour acquérir la prudence « et le jugement ; c'est, à savoir, lorsqu'un cama- « rade exhorte l'autre, l'admoneste, l'arguë et « reprend librement. »

Il parut dans le cours du XVII[e] siècle un livre d'éducation qui a été le modèle de plusieurs autres. Il est intitulé : *Testament, ou Conseils d'un bon père à ses enfants,* par le sieur Fortin de la Hoguette. Ce livre eut un succès grand et mérité. C'est le récit que fait, de sa vie honorable et pure, un père à ses fils, « en forme de testament, ajoute-t-il, « afin que vous le receviez avec plus de res- « pect. »

Le siècle dernier, dans le cours duquel les esprits étaient, comme à l'approche de la découverte de l'imprimerie, dans un grand mouvement, vit paraître beaucoup d'ouvrages théoriques sur l'éducation; mais c'est de nos jours que les livres relatifs à l'éducation abondent : c'est là une conséquence nécessaire de la diffusion des lumières et de la

civilisation. Les enseignements sont prodigués aux instituteurs, aux enfants, au peuple, sous toutes les formes. Cours transcendants, écoles primaires, bibliothèques spéciales, journaux, théâtres, il n'est pas une voie qu'on néglige; et cependant d'où vient que de tant de publications il n'ait pas jailli un livre populaire à juste titre!

C'est sans aucun doute nous, qui écrivons ces livres spéciaux, qui avons à nous accuser de ce résultat. Nous avons toujours cru devoir chercher à mettre, de toutes les façons, *à la portée* des esprits simples, et en les déguisant, en les atténuant, des idées que ces esprits jeunes, avec leur native vigueur de perception, auraient fort bien comprises sous un langage fort, vigoureux, précis. N'ayant pas assez attentivement considéré quelles merveilleuses opérations l'entendement de l'enfant accomplit avec puissance, dès ses premières années, pour observer, comparer, apprendre, nous nous sommes trop souvent défiés des esprits auxquels nous nous adressions.

Il n'y a cependant rien qu'on ne puisse leur faire comprendre en leur faisant bien tout sentir. C'est par les émotions qu'il faut faire pénétrer dans ces âmes fraiches et naïves les plus graves et les plus sévères pensées. Notions du droit, du devoir, du juste, de l'injuste, du bonheur d'une conscience

pure, de l'horreur du remords, vous les y graverez ineffaçablement en les imprimant, pour ainsi dire, avec les rires ou les larmes. Les rires et les larmes, c'est ce que l'enfant connaît dès sa venue au monde ; et tout ce qui, dès ses premiers pas, s'est confondu avec ces premières impressions, tout ce qui a excité ces sensations devient plus tard sentiment ou principe. Une émotion vraie et que le jeune lecteur sentira d'autant plus que l'aura sentie l'écrivain, une émotion, quelle qu'elle soit, une émotion qui excite la joie ou les pleurs, c'est là le premier véhicule à employer pour convaincre et instruire les enfants : mais une telle émotion ne se produit que par l'imagination et le coloris.

Ce serait donc à tort que l'auteur qui écrit pour les enfants affaiblirait et atténuerait ses expressions, comme s'il avait affaire à des esprits paresseux ou inertes. Cette préoccupation produirait nécessairement la faiblesse du style, qui irait directement contre le but qu'on se propose; car ce n'est que par la vivacité des teintes, le mouvement, les images, qu'on frappe irrésistiblement de neuves intelligences. L'enfant, l'homme du peuple, parlent par images : c'est ainsi qu'il faut leur parler, car un style ému et pénétrant est à la pensée ce qu'est au javelot le fer qui le fixe et l'attache au but. La

Fontaine ne laisse dans les esprits simples des traces ineffaçables que parce qu'il voit, parce qu'il sent, qu'il rit, qu'il pleure, qu'il s'émeut, et nous a émus avec lui.

Il faut donc avant tout intéresser et toucher, sans avoir recours aujourd'hui aux prestiges de la mythologie, des fées, ou aux symboles des fables; on peut, dans des livres attachants et qui, en faisant battre le cœur, le traversent pour arriver à la raison, on peut montrer l'homme à l'enfant, l'homme pieux, l'homme sage, l'homme attaché à ses devoirs, l'homme laborieux, l'homme dévoué, l'homme tel que lui, enfant, doit être un jour; et, pourvu que cet homme offert en exemple parle et agisse avec naturel, qu'il s'attendrisse bien véritablement à la vue de l'infortune, qu'il ouvre la main avec le désir sincère de faire l'aumône, qu'il éprouve ce délicieux sentiment de la charité avec un bonheur qui révèle la naïve expression du contentement de soi-même, qu'il sente réellement le repentir d'une faute et répande d'irrésistibles pleurs, oh ! l'étincelle cachée au fond de toute âme jaillira de celle de l'enfant; il n'oubliera jamais cet homme qui l'a si vivement ému, il le prendra pour modèle, et l'écrivain pourra se dire : J'ai fait quelque bien.

Écrire pour les enfants est une douce occupation,

moins pour l'esprit que pour le cœur. On évoque alors tous ses souvenirs d'enfance et de jeunesse : on se consulte, on s'interroge sur la vie de famille et le bonheur du foyer domestique près duquel on a grandi; on renouvelle les émotions si vives du jeune âge, et l'on apprend ainsi, par de ravissantes études sur ce qu'on a été et sur ce qu'on est aujourd'hui, ce qu'on peut faire sentir et comprendre à ceux qui traversent un temps heureux que nous ne connaîtrons plus que par la mémoire. Doucement réveillée en nous, cette voix consolante nous rappelle les premières aumônes faites par nos mains sous les yeux de notre mère, le premier battement de cœur qu'a excité en nous le récit d'une belle action, ou le contentement de nous-même, épanouissement de l'être, ravissement qui ferait croire qu'en ce moment notre ange nous enlève sur ses ailes. Nous retrouvons alors vivants, animés, les regards de satisfaction ou de mécontentement de notre maître, nous éprouvons, comme autrefois, le bien-être de l'avoir satisfait qui nous remplissait le cœur d'une joie pure. Ses marques de sévérité et de colère, qui alors nous semblaient une cruelle injustice, nous les approuvons à présent que la raison a parlé. Nous voudrions pouvoir demander pardon au guide de notre enfance, et ces jours néfastes de l'école, nous les regrettons amèrement.

Écrire pour les enfants, c'est écrire les plus délicieux mémoires des premiers jours de notre vie.

Ne croyons point, d'ailleurs, que ce travail soit sans profit sous le point de vue littéraire. Ce *suprême respect dû à l'enfance*, comme dit avec tant de justice le poëte latin, ce soin qu'il faut avoir de n'exprimer purement que des idées pures, est une obligation salutaire et fécondante pour le talent. Il ne faut jamais se plaindre, soit dans les choses de la vie, soit dans les travaux de l'art, du frein qui nous retient dans les bornes de l'honnêteté et du bon. Certes le talent peut tirer de beaux effets du développement d'une jeune âme, du tableau des passions naissantes qui colorent d'une teinte suave et transparente l'horizon d'une vie à son aurore. La peinture de ces premières émotions, de ces chastes impressions primitives, demandant de chastes couleurs, donnera de la pureté au pinceau. Les pensées naïves et candides communiqueront de leur limpidité et de leur naïve candeur au style, et, en l'épurant, elles le fortifieront. L'air pur de l'enfance est toujours bon à l'homme; c'est comme l'air du pays natal.

Heureux qui a su toucher ces jeunes cœurs et y développer les germes du bien et du beau, il en est récompensé : il a confié le soin de son utile gloire à des échos avides de recueillir, non moins

avides de répéter des noms affectionnés. Ceux de Berquin, de Florian, de Lemonnier et d'autres auteurs du second ordre, seraient-ils connus de la génération actuelle, si ces écrivains ne s'étaient adressés qu'à l'homme arrivé à l'âge mûr? Ils ont fait de leurs noms un souvenir d'enfance, et longtemps la postérité les relira. Écrire pour les enfants, c'est se donner une famille qui n'oublie jamais.

Ce qui précède est grave; sérieux, déplacé ici peut-être. Tout en soutenant qu'il est indispensable d'entourer de faits attachants les notions de la morale, de les y incarner, pour ainsi dire, afin de la rendre séduisante, nous avons trop longtemps erré dans le domaine du raisonnement et de l'abstraction. Il est temps enfin de s'efforcer de mettre en œuvre nos principes. Entrons donc au milieu de ces hommes simples, de ces femmes candides, chez qui les vertus parlent et agissent; que les défauts et les vices nous apparaissent, et nous avertissent, du geste et de la voix, de ce qu'ils ont de hideux et de malheureux en ce monde. De la moindre action, de la plus simple créature, tirons les plus hauts et les plus solennels enseignements de morale; car la morale est partout et dans tout, comme Dieu. Elle descend sous un humble toit, elle s'anime; elle va vivre. Asseyons-nous donc avec

joie près de l'homme innocent et bon, détestons ou plutôt plaignons le méchant, respirons le parfum d'une vie honnête et pure : allons prendre place au foyer de la famille.

L'ILE DES CINQ

I

LA MER BASSE

Maître Girault était un très-riche cultivateur dont les terres et la ferme couvraient quatre kilomètres environ des côtes sud-ouest de la France. Jamais sol plus fécond n'avait secondé le travail de l'agriculteur, et l'on ne s'en étonnera point quand on saura que ce sol était une vaste bande d'alluvions que la mer avait laissées, en se retirant de jour en jour, après avoir saturé ce terrain de l'engrais le plus puissant, le sel que contiennent ses eaux, ses fucus, ses goëmons. On assiste en quelque sorte à une des sublimes opérations du Créateur, quand on voit, par la pensée, la manière dont l'Océan forme ces

terres nouvelles que ses flots ont apportées, de lame en lame, du continent d'Amérique ou du groupe des Antilles. Chaque vague en enveloppait quelques parcelles; elle les a lentement mariées avec le sable qu'elle broyait, les plantes marines qu'elle dissolvait à la longue; puis sont venus s'y mêler les limons fertilisants enlevés aux rivages par les fleuves et remis en tribut à la mer, qui à chaque reflux déposait sur la plage ce *compost* d'une fertilité merveilleuse, et tous les ans abandonnait à l'homme quelques centimètres d'un terrain vierge et avide de produire.

C'est ainsi que s'étaient formés les champs où la famille de maître Girault avait acquis son opulence. Girault était reconnaissant envers Dieu de ces richesses que lui avait prodiguées une volonté suprême, celle qui dirige chaque vague des mers, et il en avait fait un noble et pieux usage. Le Ciel ne lui donna que deux enfants, et la charité l'entoura de trois orphelins, tous fils de cousins germains morts dans la pauvreté; il adopta ces pauvres enfants devant Dieu, sinon devant la loi humaine, voulut qu'ils se nommassent tous frères; et non content de cette

famille de cinq garçons qu'il aimait également, il leur donna une compagne nommée Julienne, une orpheline aussi, sans doute. Elle comptait quatre ans de moins qu'eux tous, qui avaient, j'ai omis de le dire, à peu près le même âge. Les deux enfants de maître Girault étaient jumeaux; et quant à ses autres fils, ceux que lui avait donnés la bienfaisance, la même année les vit naître. Ils étaient si petits encore quand ils connurent Julienne, qu'aucun d'eux ne pouvait se rappeler le jour où elle n'était pas de la maison; et tous, de la meilleure foi du monde, la traitaient comme une sœur.

Vous voyez d'ici quelle belle réunion composait cette famille, dans les grandes solennités du foyer domestique, à la Noël ou aux Rois, quand elle entourait une table abondamment servie. Ici maître Girault; là maîtresse Girault, beaucoup plus jeune que lui; à côté d'elle, sa fille adoptive Julienne; ensuite, Antoine, Paul, Jean, Pierre, Jacques : collection de têtes blondes ou brunes, d'yeux noirs, bleus, malins, vifs, réfléchis; mais je me garderai bien de chercher dans cette réunion les deux enfants nés de Mme Giraud.

Elle les préférait, sans aucun doute ; c'est là un sentiment invincible et si naturel ! et pourtant nul ne pouvait s'apercevoir d'une prédilection, et maître Girault ne voulait pas qu'il existât la moindre différence entre ces diverses branches de la famille : à quelque époque qu'elles eussent poussé ou qu'on les eût greffées, elles tenaient toujours, disait-il, au même arbre. Oh ! la charité avait véritablement enseigné à maître Girault ce que c'est que la fraternité humaine et l'égalité devant Dieu.

Ajoutez à ces nombreux enfants les serviteurs de la ferme principale, tous cousins ou cousines, comme cela se voit dans les campagnes, et vous compterez autour de la table patriarcale vingt personnes au moins, qui se lèvent respectueusement aux actions de grâces que le maître récite au commencement et à la fin du repas. Regardez ensuite maîtresse Girault, qui communique aux détails de l'intérieur l'ordre parfait qui dirige toutes ses pensées, toutes ses actions. Elle enseigne à Julienne ses soins domestiques, tandis que maîtres, serviteurs, jeunes garçons, tous vont dans les hauts blés, sous les-

quels ils disparaissent entièrement, pour savoir quand les moissons seront bonnes à scier ; puis, ce jour venu, c'est à qui d'entre les enfants portera le plus de javelles aux gerbes qui s'*embargent,* c'est-à-dire qui s'élèvent et s'arrondissent en meules dorées. Vient ensuite la récolte des pommes ; puis c'est le tour des vendanges ; et nos cinq garçons vont partout où sont les travailleurs, et s'instruisent avec le berger, le vigneron, le laboureur, des soins que réclament les troupeaux, les vignes, les terres labourables, apprenant ainsi l'agriculture, comme d'autres apprennent à lire en jouant.

Maître Girault aurait vu avec joie tous les siens épris d'un même goût pour cette noble occupation, qui avait fait le bonheur de sa vie, et aussi, grâce aux richesses qu'elle lui avait acquises, le bonheur de tant d'autres créatures : tous ses efforts tendaient à leur inspirer l'amour de ce travail des champs, si salubre et si bon ; et, comme récréation, au sortir de l'école ou après leurs devoirs finis, il leur donnait les premières leçons de l'agriculture et de l'économie d'une ferme. Ainsi, sous la double conduite du fermier et

du maître d'école, ils apprirent à connaître les plantes, les lettres, l'époque des semailles et des récoltes, la lecture, l'écriture, l'art de tracer un sillon droit : le maître d'école et le fermier leur montrèrent que Dieu est en tout et partout; et quand ils eurent fait, à treize ans, leur première communion, maître Girault se décida à les envoyer au collége de la ville voisine, et résolut qu'ils y passeraient le temps nécessaire pour acquérir ce qu'il fallait d'éducation à des hommes destinés à faire valoir leurs terres en grand.

Maître Girault, guidé dans les travaux qui l'avaient enrichi par un bon sens admirable et une sorte de génie que secondait à merveille la fertilité de ses terres, n'en avait souvent que d'autant mieux senti l'absence d'une certaine culture d'esprit, qui lui eût permis d'apprendre et de comprendre tout ce qui s'écrivait de nouveau sur son art non-seulement en France, mais encore dans les pays voisins. Une connaissance suffisante des sciences physiques lui avait manqué bien des fois ; car l'agriculture est la mère de toutes les sciences, mère vénérable et immortelle que ses filles entourent, tantôt lui deman-

dant ses enseignements et ses leçons, tantôt la fortifiant et la rajeunissant, à chaque siècle nouveau, au moyen des découvertes et des perfectionnements vers lesquels elle les a dirigés. Le cultivateur ne doit-il pas apprendre de la minéralogie comment cette terre légère ou forte, chaude ou tempérée, à laquelle il va livrer son avenir, a été formée par les débris des rochers et des montagnes? Comment ces masses, impénétrables aux efforts de l'homme, sont-elles devenues une poussière féconde? Quels agents irrésistibles ont broyé ces rocs pour en faire le sol végétal? Les rayons du soleil, l'air, la chaleur, les vapeurs humides, toutes ces forces insaisissables et invisibles, la physique, la chimie enseigneront à l'agriculteur leur merveilleux mode d'action. Quel charme ce doit être pour lui de savoir comment naissent, vivent et meurent ces créatures, par lesquelles et au milieu desquelles il existe! Qu'il interroge sur ces secrets la physiologie végétale, dont les révélations ont un rapport si merveilleux avec celles que nous communique la physiologie de l'homme; qu'il acquière toutes ces sciences, et son travail sera plus intelligent,

plus fructueux, plus rempli encore à ses yeux de la grandeur divine qui a créé le ciel et la terre ; car plus on analyse les œuvres du Créateur, plus on tombe en adoration devant lui.

Maître Girault, voulant donc que ses enfants profitassent de son expérience, et eussent en leur possession ce qu'il avait si souvent regretté, les conduisit chez le proviseur du collége : « Voici mes cinq garçons, lui dit-il ; je les destine tous à diriger des fermes considérables, et je vous prie de leur apprendre tout ce qui peut leur être utile dans cette carrière ; mais je veux qu'ils reçoivent la même éducation et apprennent sans distinction les mêmes choses, aussi bien les uns que les autres.

— Les mêmes choses, sans doute, Monsieur, je les leur enseignerai, ils les apprendront ; mais... aussi bien les uns que les autres... je ne puis pas vous en répondre ; car ils n'ont pas tous les mêmes dispositions, la même capacité. Enfin nous ferons de notre mieux. »

Maître Girault reçut cette espérance ; il fut convenu que tous les mois les écoliers vien-

draient voir leurs parents; maître Girault les embrassa ensuite, et les laissa au milieu d'une joyeuse population de deux cents camarades.

Ainsi se succédèrent, de mois en mois, les travaux et les récréations du collége. Il n'est pas dans notre plan de raconter comment, pendant ce temps, Julienne devenait de plus en plus gracieuse, bonne surtout et utile à maîtresse Girault, sa seule institutrice. Celle-ci transmettait à Julienne tout ce qu'elle avait reçu d'éducation et de savoir; et si elle ne la mit pas en état de faire élégamment les honneurs d'un salon, elle lui apprit par son exemple à faire le bien, à aimer, à respecter Dieu là-haut, ici-bas la famille, et à trouver le bonheur le plus pur dans les joies du foyer domestique. Nous n'avons pas non plus l'intention de dire combien de fois Jean rapporta des billets de *mécontentement*, qui l'accusaient d'être impérieux et colère; et combien de certificats de la même espèce proclamaient Pierre un fieffé paresseux, et de plus jaloux, de sorte qu'il était envieux de tout, sans avoir l'active volonté de faire le moindre effort pour acquérir l'objet de son envie. Tel d'entre nos cinq écoliers prétendait qu'il n'avait pas

besoin de savoir l'arithmétique pour cultiver la terre ; tel autre demandait à quoi bon la chimie, où il apprenait cependant la composition des différents sols qui devaient le faire vivre : il est inutile de répéter leurs noms, la suite de ce récit les dévoilera bien. Antoine seul obtenait constamment de ses maîtres des témoignages favorables tant à son caractère qu'à son intelligence.

En définitive ils profitaient tous, comme l'avait très-sagement dit le proviseur, et chacun dans les limites de sa capacité ; puis, quand les vacances venaient, ils mettaient les théories en pratique. Le lieu favori de ces études en action, que dirigeait avec une rare sagacité maître Girault, était un îlot contenant trois cents arpents de terres labourables, qui lui appartenait, et n'était séparé de la terre ferme que par une plage qui, pour parler le langage des pilotes, asséchait à la basse mer. Cet îlot était protégé par la nature avec un amour tout maternel ; une baie dont les deux pointes s'avançaient comme deux bras qui se tendent pour embrasser, l'abritaient contre les vents du nord, de l'est et du sud. Quant à l'ouest, dont les rafales sont si vio-

lentes, un autre îlot, composé d'une chaîne de rochers très-hauts, l'en garantissait. En outre et plus immédiatement encore, ses terres fécondes étaient abritées par les dunes et les falaises qui les ceignaient, comme les bords d'un berceau s'élèvent autour de l'enfant. Les limites escarpées étaient plus sauvages et plus pittoresques du côté de la pleine mer que du côté du continent, où les vagues ne battaient que faiblement à l'heure du reflux. On conçoit comment, ainsi à l'abri, cet îlot produisait les plus belles moissons. Les champs de blés n'étaient interrompus que çà et là par quelques gras pâturages ou des bouquets de chênes verts, qui ressortaient encore plus éclatants au milieu des blés de couleur d'or. Ces groupes d'arbres étaient, pour ainsi dire, de frais parasols tendus par la nature sur les moissonneurs à l'heure du repos ; et un petit bois sur ces monticules, à la pointe nord de l'île, formait la plus délicieuse promenade, en vue du grand Océan sans limite. Maître Girault, se réservant le soin de ses terres du continent, avait abandonné à un fermier l'exploitation du domaine insulaire, où la famille trouvait, quand elle le voulait, un lieu

de plaisance. Une jolie maison et de vastes bâtiments de ferme occupaient à peu près le centre de l'îlot.

Presque toutes les fois que les écoliers venaient chez leurs parents, on allait à l'île en partie de plaisir : à plus forte raison en était-il ainsi pendant les vacances. Or il arriva que la seconde année du séjour de nos cinq garçons au collége s'accomplit avec la onzième année de la vie de Julienne. C'était un anniversaire que maître Girault et sa femme célébraient avec joie ; car ils avaient l'un et l'autre pour Julienne une tendresse profonde. Elle était certainement préférée aux cinq garçons ; mais aucun d'eux n'en était jaloux, aucun, sans excepter même Pierre l'envieux, ou Jean, jaloux de tout par orgueil. C'est que l'objet de cette préférence était une jeune fille, bonne, digne d'être aimée. Maître et maîtresse Girault, en la chérissant, cédaient à un sentiment bien naturel; il y avait plus : quand ils entouraient Julienne de tant d'amour, ils croyaient accomplir un devoir de piété et de réparation. Un affreux malheur avait pesé sur son berceau. Ses yeux, en s'ouvrant à la lumière, n'avaient point vu le

nuage qui planait sur les jours de son enfance. Pour lui en dérober l'aspect, son père et sa mère d'adoption avaient redoublé envers elle de soins affectueux, et elle avait grandi heureuse, comme s'il ne devait jamais lui apparaître rien de triste dans son passé. Ses parents espéraient qu'elle grandirait longtemps encore dans cette calme ignorance.

Julienne venait donc d'achever sa onzième année : les cinq garçons avaient tous rapporté un prix ou un accessit ; les récoltes étaient toutes rentrées ; quelque repos était permis aux écoliers, aux agriculteurs, et la fête de l'anniversaire de la naissance de Julienne fut complète. On se rendit dès le matin sur l'île pour y déjeuner, s'y réjouir et y dîner dans le bois qui dominait la grande mer ; mais on était trop nombreux pour passer la nuit chez le fermier de l'île, et d'ailleurs maître Girault devait être, dès le lendemain matin, à quatre kilomètres de la côte, dans un bourg voisin. Il fallait donc revenir coucher sur le continent. Le programme de la fête s'exécuta au grand contentement de tous. Maîtresse Girault égaya la fin du repas par des chansons

du pays; maître Girault prit cordialement part à cette joie de famille; puis on courut dans les prés, on chassa dans le bois; et, comme il avait été résolu qu'on reviendrait à pied sec, à la mer basse, quand la plage de sable fut bien à découvert, on se mit en route.

Ce fut encore une suite de la partie de plaisir, que le passage continuellement varié dans les petits chemins verts, entre les rochers qui s'élevaient au-dessus de l'intérieur de l'île comme un rempart. Les haies commençaient à se couvrir de mûres sauvages dans les lieux abrités; mais sur le sommet des dunes il n'y avait que des genêts et des bruyères; puis, après être redescendu par des sentiers sinueux, comme ceux de l'autre côté, on arriva à la plage de sable et de vase que la mer avait abandonnée.

Dans l'étourdissement des jeux, on n'avait pas fait attention que le reflux était déjà consommé depuis longtemps quand on songea à quitter l'île. Le soleil avait une heure encore à rester sur l'horizon, et d'ailleurs la lune se levait déjà. Ainsi, la lampe d'or s'éteignant, la lampe d'argent s'allumait par degrés. M. et Mme Girault, suivis ou précé-

dés de leur jeune troupe, marchaient donc d'un pas de promeneurs sur ce sol au-dessus duquel tout à l'heure passaient des barques et de petits chasse-marée. La lenteur de la marche était d'autant plus naturelle, que la précaution en faisait une loi; bien souvent on avait à se détourner devant des espèces de bancs mobiles de vase, où sans aucun doute on aurait enfoncé. A part ce danger, dont il était très-facile de se garder, puisqu'il faisait jour, et un jour très-beau encore, la promenade était des plus intéressantes. Quoi de plus curieux, en effet, que de voir le fond de la mer, d'y marcher au milieu des traces qu'elle y a laissées? Là on peut se figurer, l'imagination aidant, ce que fut la terre après les eaux du déluge.

Tandis que Julienne allait ramassant les plus jolis coquillages, et les plantes marines qui s'étendent sur les rochers, comme des voiles de dentelle rose ou jaune-paille, Jacques cherchait s'il ne trouverait point de l'or ou des choses précieuses; car il avait entendu dire qu'il n'est pas au monde de trésor plus riche que le fond de l'Océan, et Jacques était avare déjà au début de sa quinzième année.

« Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'Antoine a donc trouvé? » s'écria-t-il; et tous ses autres frères le suivirent de près.

Ce n'était rien que *bâtons flottants sur l'onde*, et nos écoliers de courir plus loin, de côté et d'autre, furetant toujours partout.

« Allons! allons! leur cria maître Girault, il est temps de rentrer : voici le soleil qui se couche, et je veux être à la ferme avant la nuit. »

Il achevait à peine ces mots, et les garçons, excepté Paul l'imprudent, l'aventureux, venaient de rejoindre leur père, quand maîtresse Girault poussa un grand cri en voyant Julienne disparaître, assez loin d'eux tous, derrière des roseaux qui pouvaient bien, sans être élevés, la cacher tout entière. Elle avait aperçu, sous le dernier rayon que le soleil envoyait à la terre en tombant derrière les dunes, un objet éclatant comme de l'or; elle y courait, sans s'inquiéter de l'inconstance du sol sur lequel elle se hâtait ainsi, quand tout à coup elle avait enfoncé, presque jusqu'aux épaules, dans un de ces bancs de vase dont nous parlions tout à l'heure.

On conçoit l'épouvante de maîtresse Gi-



K Girardet del. F. Delannoy sc.

Ses yeux étaient fermés, ses poings serrés violemment et à travers ses doigts brillait l'objet pour lequel elle avait failli périr.

rault; aussi, à sa voix tremblante, tout le monde se rassembla et se précipita vers l'endroit où venait de disparaître Julienne, qui elle-même poussait de lamentables clameurs de détresse.

Chacun fut bientôt au travail pour la retirer, ce qui n'était pas chose facile, attendu que ses bras, serrés contre son corps dans un mouvement de frayeur, se trouvaient complétement engagés, et qu'elle ne pouvait s'aider elle-même. Dans cette circonstance, à la mollesse de leurs efforts, on put reconnaître l'égoïsme de Jacques, et la faiblesse à laquelle le défaut d'activité avait conduit Pierre.

Il n'y avait déjà plus, pour éclairer la famille épouvantée, que la lumière de la lune, qui tirait un reflet terne de ces sables humides et du fond vaseux des étroits défilés par où la mer descend au reflux.

« Elle y remonte! dit avec un nouveau cri d'effroi maîtresse Girault; et elle montrait en même temps à son mari ces gorges qui se comblaient toujours davantage à chacune des grandes palpitations de la mer, précipitées encore par la brise qui fraîchissait.

« Dépêchons! dépêchons! » Et maître Girault, Paul et Antoine s'étaient mis à l'œuvre pour délivrer Julienne; mais le sol qui avait cédé sous le poids léger de la jeune fille, comment eût-il pu résister à la pesanteur décuplée par leurs robustes efforts? Il fallut qu'avant tout ils accumulassent des galets et des quartiers de roc sous leurs pieds, pour se faire un solide point d'appui; ensuite ils agirent énergiquement.

Déjà ils avaient dégagé Julienne jusqu'à la ceinture.

Déjà aussi, à quelques centaines de pas d'eux, s'étalait, sous la lune radieuse, une nappe d'argent qui s'approchait toujours.

« Vite! vite! et le vent qui s'élève! il prend une force effrayante; la mer accourt en sifflant. Hâtons-nous! »

Ce ne fut qu'une voix. Paul et Antoine redoublaient d'efforts pour tirer Julienne, que la mer allait atteindre.

Qu'elles étaient épouvantables, ces vagues immenses qui couraient réellement après cette femme, ces enfants, cet homme dont l'âge avait alourdi la marche!

« Courez! la mer n'est qu'à quelques pas

de moi, » dit maîtresse Girault, qui avait voulu rester en arrière, pour être sûre que tout le monde serait sauvé avant elle.

Antoine et Paul emportaient Julienne entre leurs bras. Elle n'avait plus aucun autre mouvement que celui du frisson que lui causaient la terreur et le froid ; ses yeux étaient fermés, ses poings serrés violemment, et à travers les doigts de sa main droite brillait l'objet pour lequel elle avait failli périr. On courait ; mais la mer poursuivait la famille presque avec la vitesse du vent qui poussait les flots.

« Et Jacques ! Jacques ! où est-il ? » s'écria tout à coup maîtresse Girault en cherchant autour d'elle avec un regard effrayé.

« Jacques ! Jacques ! » répétèrent toutes les voix avec inquiétude ; et la famille entière s'arrêta pour regarder de tous côtés. Cependant les vagues avançaient toujours ; il fallait bien leur obéir en fuyant devant elles. Tout à coup un cri de détresse se fit entendre ; et Paul, tournant la tête vers le point d'où cette clameur était partie, y répondit par un grand éclat de rire.

« Oh ! oh ! dit-il, quel est cet oiseau de mer

perché là-haut? » En parlant ainsi, il montrait du doigt, à quelque distance derrière eux, un de ces hauts mâts munis d'échelons, qu'on a élevés de cent pas en cent pas, pour servir de refuge aux personnes que surprendrait, au milieu de la grève, l'invasion de la marée montante. C'est là que Jacques, plein de sollicitude pour lui-même, s'était prudemment retiré, regardant les travailleurs sans partager leurs périls; mais la peur est presque toujours mauvaise conseillère, et il arriva qu'au moment où il s'apprêtait à quitter son observatoire, une lame plus envahissante que les autres vint couvrir d'eau notre poltron. Les vagues, qui se succédaient de plus en plus vite, semblaient défendre à Jacques de quitter son refuge; et la frayeur, s'étant emparée de lui, avait arraché de sa bouche ces cris que la honte n'y avait pu retenir.

« Vite! vite! dit maître Girault : courons! courons! la mer nous gagne, Jacques ne s'est point inquiété de nous, nous n'avons point à nous inquiéter de lui. »

Cependant la mer montait toujours; et Jacques, qui ne savait pas nager, se voyait me-

nacé de passer là quelques heures d'effroi, lorsque Paul, nageur excellent, alla à son secours et le ramena plus mort que vif, trempé, exténué, sur la plage. Ils y trouvèrent toute la famille à genoux sur le sable, à l'endroit où venait s'étaler, comme un brocart d'argent, la dernière lame de la marée montante.

Certes, ils pouvaient bien remercier Dieu!

II

LA CROIX BÉNIE

Julienne, trempée et couverte jusqu'au cou d'une vase glaciale qu'avait encore refroidie l'air du soir, était toute frissonnante et sans connaissance quand ses frères la déposèrent dans la chambre de maîtresse Girault. En moins de quelques minutes un bon feu fut allumé, et au coin de l'âtre flambant, pendant que la servante chauffait le lit, l'excellente mère de famille déshabillait Julienne, tout en la caressant, en lui adressant de doux reproches, en la grondant avec tendresse.

« Malheureuse petite fille ! quelle peur tu nous as faite ! Pourquoi aller ainsi à l'étourdie courir de tous côtés ? Je t'en avais avertie, Julienne, tu m'as désobéi, et tu vois quelle a été la punition. Un grand péril, un effroi tout aussi grand pour toi et pour ta mère. Mais, mon Dieu ! elle ne dit mot. Qu'a donc cette chère enfant ? Sa main... sa main est

toujours étroitement fermée comme par une convulsion. » Et, en parlant ainsi, maîtresse Girault cherchait à séparer les doigts engourdis de Julienne, qui reprenait par degrés ses sens. Elle promenait autour d'elle des regards étonnés et ravis, comme ceux d'une personne qui se serait endormie dans un galetas glacé, et se réveillerait au coin d'un bon feu; puis elle tendit les bras pour embrásser sa mère.

Tout à coup un son clair, métallique, donna un autre cours à l'attention de Julienne, et même de Mme Girault. La main de la jeune fille, en se desserrant, venait de laisser échapper une petite croix d'or, suspendue à un large ruban. « C'est votre croix bénie : vous l'aviez donc perdue, ma bonne mère? C'est pour la ravoir que j'ai couru à l'endroit d'où l'on m'a retirée. »

Maîtresse Girault avait ramassé la croix, et la regardait d'un air étonné et pensif. « Mais vous avez la vôtre à votre cou, reprit Julienne; celle-ci est toute pareille à la vôtre, c'est surprenant ! »

Mme Girault était bien plus stupéfaite encore que Julienne : tout à l'heure elle ne pen-

sait qu'à sa fille, ne vivait que pour elle; maintenant elle oubliait de la mettre dans le lit qu'on avait chauffé tout exprès. « Pauvre enfant ! » dit-elle à demi-voix; et ces mots lui rappelant sa bien-aimée, qui tremblait même auprès d'un brasier énorme, elle la porta dans son lit, et tout aussitôt s'empressa d'appeler maître Girault.

C'est à peine s'il eut le temps d'aller au chevet du lit de Julienne, et de lui demander, en l'embrassant, comment elle se trouvait : maîtresse Girault l'attira dans un coin de la chambre pour lui montrer la croix d'or; et il parut tout aussi profondément frappé de cette circonstance que l'avait été sa femme. Julienne ne dormait pas encore : elle jouissait d'un bien-être exquis, dans ce lit pénétré de chaleur; et la vie rentrait plus abondante, plus épanouie que jamais dans ses membres, tout à l'heure transis. C'était une existence nouvelle qui venait la ranimer : aussi avec quelle vive attention, non de curiosité, mais d'intérêt, car elle craignait d'avoir fait de la peine à ses parents, elle les écoutait chuchotant, se parlant à demi-voix, tandis qu'ils examinaient la croix d'or. M. et Mme Girault,

en s'entretenant tout bas, avaient-ils laissé échapper un mot d'un ton plus élevé que le reste, ils se tournaient avec précaution pour voir si Julienne dormait. « Que disent-ils donc? » se demandait-elle en fermant ses yeux qui s'appesantissaient de plus en plus; et enfin, quand son père et sa mère portèrent de nouveau un regard inquiet du côté de son lit, elle était endormie profondément.

« Elle repose en paix et ne se doute pas qu'elle a découvert quelque chose de triste aujourd'hui, » se dirent-ils en continuant, plus librement et à voix haute, la conversation qu'ils avaient voulu cacher à Julienne. Elle ne put entendre; nous ne serons donc point indiscrets en répétant ce qui faisait le sujet de ce grave entretien.

Julienne, ainsi que nous l'avons dit au commencement de cette histoire, n'était pas véritablement la fille de maître et de maitresse Girault, mais bien leur nièce. Simon Girault, frère cadet de celui que nous connaissons déjà pour un si excellent homme, fut toujours loin de ressembler à son aîné. Son enfance avait été indolente, paresseuse, dissimulée. Tout petit, il était l'instrument

des mauvais tours et des larcins que complotaient les enfants du village; insensible aux réprimandes et presque autant aux punitions, il persévérait à faire le mal de préférence au bien; mais la raison n'était pas encore en lui, et l'on espérait qu'elle combattrait victorieusement ses penchants vicieux. Vain espoir; Simon grandit dans ces dispositions perverses : la force brutale, la force du corps s'accrut pour lui sans que la force morale, la force de l'âme, la raison enfin, eût assez de vigueur pour prendre le dessus. C'est livré à cet état chancelant, incertain, sans équilibre salutaire, qu'il entra dans son adolescence : le bon et le mauvais ange qui sont en lutte perpétuelle dans chacun de nous, avaient engagé chez Simon Girault un combat inégal, et, soit adolescent, soit jeune homme, Simon concourut de tous ses efforts au triomphe de l'ange du mal.

Il est difficile, comme on le sait, de bannir des fêtes du village et des assemblées les baladins des villes voisines ou les escrocs qui gagnent une ignoble vie en offrant à l'avidité des paysans les chances du jeu. Le jeu

(ce fut le mauvais ange de Simon) l'attira en lui assurant quelques bénéfices : dès lors le travail des champs, auquel il ne se livrait que mollement, avec dégoût, fut abandonné presque continuellement pour d'avilissants plaisirs dans la fange de la ville. Son père n'avait plus aucune autorité sur lui, jeune homme perverti, qui abhorrait plus que jamais toute honorable dépendance ; et le malheureux vieillard mourut avec le chagrin de voir un de ses enfants se précipiter dans l'abîme.

Maître Girault restait l'aîné, par conséquent le chef de la famille, le représentant du père ; mais Simon, rebelle à l'autorité paternelle, devait fouler aux pieds la supériorité d'âge, d'expérience de son aîné ; de plus, il venait d'atteindre sa majorité. Dès lors rien ne l'arrêta, et il quitta la campagne pour la ville, où ses goûts dépravés et les hommes perdus qui vivaient de ses désordres l'entraînaient irrésistiblement. A force d'obéir à ses penchants, on arrive à abdiquer toute puissance de volonté, et en définitive on devient esclave des autres et de soi-même ; c'est ce que Simon éprouvait, et le bien que

lui avait laissé son père se dissipait de jour en jour.

Maître Girault voyait avec un chagrin profond les déportements de son frère. Il avait perdu sur lui toute influence, et ne savait comment le retenir, quand il eut une lueur d'espoir. Simon ne manquait jamais de revenir au village les jours d'assemblée. Or, un de ces jours, il aperçut au milieu de la danse une jeune fille qu'il trouva belle et qu'il demanda en mariage, sans même s'inquiéter si elle serait bonne. Elle était tout à fait pauvre, et ses parents, en la lui accordant, pensaient qu'il changerait de conduite. Il n'était d'ailleurs personne qui ne regardât comme un grand honneur d'entrer dans la famille de maître Girault, convaincu lui-même que son frère se corrigerait. Il avait reçu de sa bouche de telles protestations de repentir, Simon lui avait si fortement exprimé la volonté de mener désormais une vie irréprochable, que Girault dut le croire sincère. Il favorisa donc de tout son pouvoir cette alliance: car il était pur et sincère, et jugeait d'autrui par lui-même. L'amour de sa femme, de ses enfants, absorbait toutes les facultés

de son âme, et tenait trop de place dans son cœur pour permettre à aucune mauvaise idée d'y entrer. Il se dit que ce même amour du foyer domestique et d'un riant intérieur chasserait sans doute du cœur de Simon, en le remplissant, toutes les pensées corrompues, et il pressa vivement le mariage projeté.

Avoir été l'instrument actif d'un pacte si fatal, ce fut plus tard une de ses plus vives douleurs; mais à cette époque il était tout espérance. Il offrit à sa belle-sœur de nombreux présents, entre autres une croix d'or bénite par l'évêque, et en même temps il en donnait une entièrement semblable à sa femme, comme pour rétablir dans la famille, par un lien commun de piété et de religion, l'union si longtemps détruite entre deux frères.

Ce rapprochement était fragile; il fut bien passager, et au bout de quelques mois la bonté, l'affection de sa jeune femme avaient cessé de retenir Simon loin du théâtre de ses désordres. Des liens chastes et honnêtes n'étaient plus assez forts pour l'empêcher de se précipiter dans les chaînes impures qui l'attiraient comme un sordide aimant. Il continua

à jouer, à se ruiner, à perdre non-seulement lui, mais sa famille ; car un enfant allait bientôt venir au monde, et maître Girault déplorait tous les jours le sort de sa pauvre belle-sœur. Elle souffrait cruellement, on le voyait ; le chagrin s'était emparé d'elle : épuisée enfin par les afflictions, les angoisses, elle expira presque en donnant le jour à Julienne.

C'est alors même que la malheureuse enfant passa dans les bras de maîtresse Girault, pour ne plus la quitter. Simon n'avait reparu qu'une fois au village, non pour pleurer sa victime, mais dans le but de tout vendre ; puis il ne revint plus. On n'avait pas entendu parler de lui depuis un an, et Julienne était désormais la fille chérie, inséparable de maître et de maîtresse Girault, quand un jour ils apprirent qu'on venait de condamner à Paris, pour vol, Simon à dix ans de reclusion et à l'exposition pendant une heure. Cette nouvelle fut pour eux un coup de foudre. Il leur sembla sentir s'imprimer sur leur front le stigmate de l'infamie. Leur race, si intacte et si pure jusqu'alors, flétrie et déshonorée ! Ils passèrent près d'un mois sans oser à peine se montrer dans le village. Aux jours où la

famille était étroitement réunie autour du foyer domestique, il n'était pas un ébranlement qui n'allât retentir du chef au dernier collatéral; c'était l'effet de la secousse électrique sur une troupe d'hommes joints par la main, et, bien que Simon eût depuis longtemps brisé tout lien de famille, cependant maître Girault, qui avait toujours beaucoup aimé son frère, se sentit frappé au cœur. Il voulait changer de nom; mais enfin il fit taire le préjugé; car un préjugé est, pour la société, ce qu'est, pour la religion, une idée superstitieuse; il se dit que lui et sa femme sauraient relever ce nom en l'honorant plus que jamais par leur amour. du travail, par leur charité, et ils recueillirent près d'eux Pierre, Jacques et Jean, pauvres orphelins qui allaient mourir dans la misère.

Girault ne pouvait, quoi qu'il fît, parvenir à éloigner de sa pensée une croyance honorable dans son origine, la solidarité des membres d'une même famille, laquelle, appliquée à la grande famille, à l'État, au pays, constitue l'union des citoyens et le patriotisme. Quand l'homme excellent voyait Julienne entre les bras de sa femme, il lui était

impossible de retenir un soupir en se disant qu'elle était plus qu'orpheline, la pauvre innocente, et que le sang qui circulait dans ses veines était souillé. Puis ces réflexions en amenaient d'autres : c'était lui qui avait décidé le mariage dont était née cette malheureuse enfant; c'était son frère qui avait fait mourir de chagrin la mère de Julienne. Il se sentait coupable devant elle; il lui devait toutes sortes de réparations; et voilà pourquoi il l'entourait d'un amour protecteur, tendre et infini. Il voulait qu'elle trouvât en lui et près de sa femme tout ce que le Ciel donne à un enfant dans le sein d'un bon père, d'un père honorable, d'une mère dévouée, tout ce qu'il voulait lui rendre. Julienne était leur fille bien-aimée : ils s'étaient dit qu'elle ne demanderait jamais à Dieu de meilleurs parents, qu'elle ignorerait toujours le crime, le déshonneur de son père, et qu'elle grandirait pure, même du moindre soupçon, pure comme l'ange intercesseur de son père, pour lequel ils la faisaient prier soir et matin, et elle croyait prier pour maître Girault.

On peut concevoir d'après les détails qui

précèdent ce que dut être la perturbation dans laquelle maître et maîtresse Girault furent plongés par la découverte de cette croix d'or. Plus ils l'examinaient, plus ils reconnaissaient parfaitement celle que portait la femme de Simon. Par quel inexplicable hasard ce pieux bijou se trouvait-il au fond de la mer? Quelle avait été la mystérieuse volonté de la Providence, quand elle faisait tomber cet objet précisément sous la main de Julienne? Sans doute Simon, qui avait tout vendu après la mort de sa femme, avait aussi changé sa croix contre quelques pièces d'argent; un accident de mer avait pu faire passer du bord d'un navire au fond de l'Océan cette sainte image. La supposition était probable. Fallait-il croire plutôt qu'après l'expiration de sa peine, Simon avait quitté la France muni de cette relique, et qu'un naufrage avait englouti pour toujours le coupable, en épargnant ce qu'il portait de pur?

C'est ce que, dans le silence de la nuit, interrompu seulement par quelques rafales de bise et le sourd murmure de la mer, se demandaient avec anxiété maître et maîtresse Girault quand ils entendirent Julienne

s'agiter dans son lit. Ils crurent qu'elle se réveillait, et se turent; mais ses yeux étaient fermés : elle dormait toujours. Le saisissement qu'elle avait eu à la fin de la journée troublait son sommeil; elle rêvait : elle tendait les bras, et, comme au milieu du péril, elle recourait à ses parents. « Mon père! mon père! s'écria-t-elle de cette voix assourdie que l'on a dans les rêves, et qui semble sortir d'un tombeau. Mon père! »

Ses parents coururent tout épouvantés vers le lit; déjà Julienne était retombée dans le calme sommeil de tout à l'heure; mais son exclamation dans une telle circonstance avait fait frissonner maître et maîtresse Girault.

« Ton père! pauvre enfant! » Ils l'embrassèrent en pleurant, prièrent Dieu et se couchèrent à minuit.

III

L'ÉPREUVE

Julienne se réveilla plus fraîche et plus alerte que jamais. Il ne lui restait de l'accident de la veille d'autre souvenir que la croix qui avait causé un si vif étonnement à maître et à maîtresse Girault ; et ce fut l'objet de ses premières pensées après sa prière dite. Elle n'eut donc rien de plus pressé que de demander la croix d'or qu'elle avait trouvée. Elle voulait s'en faire une parure ; cette prétention était bien naturelle. Cependant maître Girault et sa femme la combattaient de tout leur pouvoir ; ils tremblaient que Simon ne fût encore vivant, qu'il ne vînt à rencontrer Julienne parée de ce petit bijou, qu'il ne la remarquât, que cette circonstance n'amenât des questions, des doutes, des recherches, qu'enfin il ne reconnût cette fille chérie et ne voulût la leur enlever. Il en avait le droit, le droit le plus saint devant Dieu,

devant la loi humaine, le droit d'un père. Il faudrait alors se résigner à voir une pauvre enfant pure et candide entraînée dans un air corrompu, un ange précipité dans l'abîme! Il faudrait dire un dernier et fatal adieu à Julienne! Maître et maîtresse Girault ne pouvaient sans défaillir supporter cette idée; mais plus ils refusaient d'écouter ses prières, plus elle les renouvelait caressantes et irrésistibles. Enfin ses parents, toujours disposés par leur piété à voir, à entendre dans tout un signe, une voix d'en haut, attribuèrent les instances si pressantes de Julienne à une volonté divine. Il leur sembla que Dieu, en ordonnant à une fille innocente de porter sur son cœur une sainte image qu'avait souillée la main de son père, voulait tout purifier et faire que le crime de l'homme fût expié par les prières de l'enfant. Il fut donc convenu que Julienne suspendrait la croix d'or à son cou toutes les fois qu'elle aurait mérité une récompense par sa conduite, et tous les jours où une fête l'appellerait à l'église.

Cette concession faite à une pensée pieuse fut cependant la source de bien des angoisses pour maître et maîtresse Girault, et le pre-

mier dimanche où Julienne mit la croix de Simon, ils ne cessèrent pas d'être inquiets. Le cœur leur battait dès qu'ils voyaient venir vers eux quelqu'un qu'ils ne connaissaient pas ; ils n'eurent de repos que le lundi, quand Julienne quitta l'ornement qui leur causait une anxiété si vive, anxiété qui d'ailleurs se renouvelait en toute occasion ; car Julienne, afin de n'être point privée de sa chère parure, se conduisait toujours de mieux en mieux. Cela convainquit de plus en plus ses parents qu'ils avaient en cette circonstance obéi, eux aussi bien qu'elle, à une volonté suprême.

Puis, à force de voir les jours, les semaines, les mois s'écouler sans que Simon parût, maître Girault et sa femme perdirent graduellement toute crainte, et la croix retrouvée d'une manière inexplicable ne fut plus pour eux qu'un gage de réconciliation divine. Mais un autre sujet de tourment existait pour maître Girault et allait croissant toujours. Le bon fermier n'était nullement content de la plupart de ses fils, et les mauvaises dispositions de leurs premières années menaçaient de devenir des vices à mesure que l'âge arrivait. L'enfant, quelque méchant

qu'il soit, n'est guère redoutable tant qu'il est impuissant et débile. On ne craint point le lionceau qui n'a ni dents ni ongles; mais que les ongles et les dents poussent au lion, que la force physique vienne à l'homme en même temps qu'une raison égarée, rien n'est alors plus formidable; l'aveugle brute même est moins à craindre que la créature humaine éclairée par une intelligence tendue vers le mal. C'est ce que maître Girault et le proviseur du collége disaient un jour en s'entretenant des défauts des cinq frères, d'autant plus incorrigibles qu'ils étaient la plupart insoumis et rebelles à tous les conseils. C'est ce besoin effréné d'une liberté sans contrôle qui avait en définitive conduit Simon au châtiment et à l'esclavage éternel des remords. Ce rapprochement faisait frémir Girault, et il ne laissait échapper aucune occasion de démontrer aux cinq écoliers, par tous les faits, tous les exemples, tous les arguments possibles, combien il est nécessaire aux jeunes gens de profiter de l'expérience que les vieillards ont acquise pour eux, et par la volonté de la Providence. Il avait beau dire, il ne les persuadait pas : non que dans leurs vaines

discussions ils s'avisassent de lui tenir tête ; il ne l'aurait pas souffert, et dès qu'il le voulait bien, leurs raisonnements absurdes cessaient. Un mot, un geste, c'en était assez ; car le chef de famille maintenait la soumission filiale et l'autorité paternelle, comme autant de préceptes de religion, et s'il apercevait dans un de ses fils quelque impatience de ce frein, il cherchait à lui faire comprendre qu'il est du devoir de tout bon citoyen d'établir l'ordre dans sa famille pour que de là il passe dans la société, et il ajoutait qu'un jour eux-mêmes, ses fils, regarderaient comme une obligation envers leur pays d'être les maîtres de leurs enfants.

Ils se taisaient alors ; mais Jean et Paul surtout n'en conservaient pas moins leur entêtement, et retournaient au collége se gâter encore dans d'absurdes discussions avec quelques fous, au lieu d'étudier leur anglais ou leurs mathématiques.

Cependant, quand ils entrèrent dans leur seizième année, maître Girault les retira tout à fait et les rappela à la ferme. Voulant se soulager d'une partie des travaux qui l'accablaient, et surtout remettre ses enfants

à la pratique de l'agriculture, négligée pendant trois ans pour les études des classes, il fit de chacun d'eux un de ses contre-maîtres. Habile praticien, il leur donnait les plus excellentes leçons devant ce grand livre de la nature, toujours ouvert, toujours le même, toujours nouveau. Il n'y avait pas un de ces enseignements que maître Girault ne dirigeât habilement, de manière à combattre dans quelques-uns de ses fils, à la tête desquels était toujours l'orgueilleux Jean, des prétentions à l'indépendance absolue, qui avaient remplacé les désobéissances du premier âge. Un mauvais air avait en vérité soufflé sur certains de ces jeunes gens : ils avaient découvert que la société, qu'ils ne connaissaient pas encore, avait besoin d'être changée de fond en comble, et ils ne trouvaient pas, pour commencer cette œuvre, de plus héroïque moyen que le partage des propriétés. Si du moins ils eussent gardé ces rêveries pour eux, rien n'eût été plus innocent; mais, étourdis avant tout comme ceux de leur âge, ils jetaient ces chimères à la volée autour d'eux, sans cesse, partout, comme s'ils eussent semé de bon grain; et

c'était une funeste ivraie qu'ils répandaient dans les âmes simples. Ils faisaient ainsi beaucoup de mal sans s'en douter, de même que des enfants qui tuent en jouant.

Maître Girault ne tarda pas, dans ses fonctions municipales, à s'apercevoir du ravage que faisait le bavardage de ses fils, ce qu'ils appelaient majestueusement leurs *opinions*.

Un dimanche, il était dans sa chambre à régler ses comptes avec les nombreux serviteurs de la ferme, et en avait déjà payé plusieurs, quand Maclou, lourd et stupide valet de charrue, après avoir reçu son argent, resta debout devant lui, tournant niaisement son bonnet entre ses doigts, passant tantôt sa main droite, tantôt sa main gauche dans son épaisse chevelure rousse, se dandinant de ci, de là, en levant alternativement ses deux jambes, bref, dans la posture embarrassée d'un campagnard qui voudrait parler et qui ne l'ose. Il se risqua enfin à pousser du fond de sa bouche piteuse un gros soupir.

« Eh! mon Dieu! qu'as-tu donc, Maclou? ne sommes-nous donc pas quittes?

— Ah! not' maître!...

— Qu'as-tu donc, mon garçon? te serait-

il arrivé quelque malheur? lui demanda le fermier avec l'intérêt que tout bon maître doit témoigner à de bons domestiques.

— Ah! not' maître!... le malheur! Il y a longtemps qu'il dure pour nous, et il durera longtemps encore. Je ne sais vraiment pas pourquoi l'on tient tant à la vie de ce monde.

— Eh! tu me fais peur! Ta femme, tes enfants ne te rendent-ils pas heureux?

— Bien au contraire, Dieu merci!

— As-tu perdu quelqu'un de ta famille?

— Non, Dieu soit loué!

— Est-ce que tu n'es pas content de ce que tu gagnes? voyons!

— Dame! peut-être bien, répondit Maclou en ricanant bêtement.

— Est-ce que je ne te donne pas le même salaire qu'aux autres journaliers? as-tu à te plaindre de moi?

— Que le bon Dieu m'en garde!

— Eh bien, alors, pourquoi as-tu l'air si triste? Hier encore je t'ai rencontré joyeux et chantant, entre ta femme, ta fille et ton garçon.

— Ah! c'est que les jours ne se ressemblent pas. On réfléchit; et... que ces messieurs

avaient bien raison de le dire ce matin ! Est-ce que je ne devrais pas avoir du bien à moi ?... Sauf votre respect, not' maître, pourquoi en avez-vous tant, et moi pas du tout ?

— Parce que j'ai beaucoup travaillé, que mon père a beaucoup travaillé aussi, et que j'ai toujours, je l'espère, mérité la bénédiction du Ciel. Travaille, sois intelligent et économe, et avec le temps tu arrondiras ton petit quartier de terre. Tu pourras acquérir quelque chose.

— Oui; mais ce ne sera jamais beaucoup; et ces messieurs le disaient bien : pourquoi la terre ne serait-elle pas également partagée entre tous les hommes ?

— Il n'y aurait donc que des laboureurs? et alors, qui ferait des maisons, des souliers, des habits !

— Ah ! dame !... Tout ce que je sais, c'est que nous sommes bien malheureux.

— Eh bien, Maclou, la terre n'est pas encore occupée tout entière; si tu veux en avoir une part, il ne tient qu'à toi de l'aller chercher. Tu sais bien qu'il est parti, il y a quelques mois, une centaine de pauvres cultivateurs pour s'établir sur une île nou-

vellement découverte. Il fallait les suivre.

— Quoi! j'y aurais eu des terres à moi, une ferme toute bâtie?

— Une ferme? la terre ne les produit pas ainsi toutes faites, mais tu aurais eu des terres.

— Ah! c'est ce qu'il me faut tout juste, maître Girault. Tenez, une supposition, j'arrive là...

— Tu obtiens une concession de terrain, moyennant une certaine quantité d'arpents que tu défriches pour le compte du gouvernement, qui te protégera et te défendra; ainsi tu deviens propriétaire.

— Bon!

— Te voilà en possession de trente arpents que tu as ensemencés, cultivés avec soin et à la sueur de ton front. Eh bien! à présent, au moment où tu vas faire la récolte, voilà un étranger qui vient à la porte de ta maison, y dépose son bâton et te dit : Je veux la moitié de ce champ.

— Ah! mais, ah! mais, non pas! s'écria Maclou en prenant une attitude défensive, comme s'il s'agissait déjà de protéger le fruit de son travail. C'est à moi, bien à moi! C'est

moi qui ai fait de cette terre inculte une terre productive. Faites comme moi, allez chercher de la terre ailleurs. Oh! je lui dirais ça.

— Et pourquoi donc alors, Maclou, ne trouves-tu pas qu'il serait injuste de retirer à ceux qui l'ont acquis le fruit de leurs travaux?

— Dame!... vous avez raison tout de même, et j'aurais bien envie d'aller où vous disiez..., oui...; mais, malgré cela, voyez-vous, ça me ferait du chagrin de ne plus voir le clocher, le cimetière où est ma mère, Dieu veuille avoir son âme! et de laisser là mon petit champ de sarrasin. »

Maclou essuyait ses yeux avec sa manche droite.

« Eh! justement, reste auprès de ton champ; je te le répète, sois laborieux, économe, et de tes cinquante perches tu feras à la longue quelques arpents. C'est le meilleur et le plus sûr parti à prendre, mon pauvre Maclou.

— C'est pourtant vrai, not' maître! » Et en disant cela il regardait d'un air piteux les fils de maître Girault, qui entraient en ce moment même.

« Qu'aviez-vous dit, je vous prie, à ce pauvre Maclou? leur demanda maître Girault.

— Oui, Messieurs, que m'aviez-vous donc dit? Vous avez voulu vous gausser de moi, bien sûr.

— Ah! pour le coup, mes amis, Maclou a dit le fin mot. Mais je vois que vous avez besoin, pour vous convaincre, de leçons plus frappantes que les avis d'un père. Il vous faut les enseignements de l'expérience : c'est là une rude école, où il faut aller et profiter de gré ou de force, et je veux bientôt vous y envoyer. En attendant, laissez-moi achever mes comptes; et toi, va, Maclou, travaille bien; aie le cœur content, et surtout n'écoute pas ceux qui te racontent leurs rêves. »

Maclou sortit le cœur moins gros, et les cinq frères se demandaient en se promenant ce qu'avait voulu dire leur père.

VI

L'ILE

Avant de faire connaître l'épreuve à laquelle maître Girault avait l'intention de soumettre ses fils, il peut être bon de donner une idée du village auquel appartenait notre opulent fermier, comme domicilié et comme maire. L'agglomération se composait de quatre-vingts *feux,* et, quelle que puisse être l'origine de ce mot, je veux croire qu'il me représente des foyers bien chauffés dans les quatre-vingts chaumières ou maisonnettes de ce village : elles étaient gracieusement suspendues aux flancs d'une petite éminence verdoyante que couronnait, comme l'éternelle pensée de Dieu, la vieille église, dont le clocher octangulaire, de pierre grise, servait de repère, pendant le jour, aux navigateurs.

Si vous étiez entré dans une de ces rares maisons couvertes en ardoises, la plus pro-

che voisine de l'église, celle dont le soleil frappe dès son lever les volets verts, vous y auriez trouvé un vieillard à l'aspect bon et miséricordieux, s'apprêtant à aller assister un moribond ou bénir un enfant nouveau-né. C'est, vous le voyez, le vénérable desservant, le médecin des âmes, logé tout à côté du médecin des corps, comme pour nous rappeler que les soins pieusement donnés à la partie morale de notre être soutiennent et perfectionnent nos qualités physiques, et que le concours de ces deux médecins est nécessaire pour constituer ce qui compose l'homme complet ici-bas, suivant la juste pensée d'Horace, *une âme saine dans un corps bien portant.* Non loin de là, vous auriez trouvé le percepteur et le juge de paix du canton, qui avaient choisi pour résidence ce lieu charmant. Voici, avec le notaire et les principaux fermiers ou cultivateurs, le personnel du conseil municipal, bienfaisante et protectrice aristocratie du lieu, contre laquelle réclamaient les fils de Girault, au nom d'une foule de petits marchands, de journaliers, de pêcheurs qui vivaient fort gais, fort contents de leur sort, sans chagrin et sans

envie, avant l'invasion des idées que leur avaient inspirées nos régénérateurs.

Maître Girault avait imaginé un moyen excellent de les dégoûter du partage des propriétés : c'était de les faire propriétaires. Il voulait leur apprendre, aux dépens de leurs forces d'esprit et de corps, ce qu'il en coûte pour acquérir, améliorer, conserver, et ainsi les amener à trouver fort injuste l'homme qui, n'ayant rien su ou pu gagner dans le cours de sa vie, viendrait leur demander un jour la moitié des biens réalisés par le travail de leurs mains et de leur intelligence, en donnant pour toute raison, pour seul titre de propriété : « Je suis votre égal. — Non, tu n'es pas notre égal. Tu n'as pas fait ce que nous avons fait. »

C'est la réponse que maître Girault voulait les entendre faire quelque jour à leurs arguments d'aujourd'hui, et à cet effet il allait les mettre en présence de terres devenues leur propriété. Le fermier de l'île venait de terminer son bail avec la moisson; les terres restaient donc sans gérant, et depuis quinze jours Girault s'était activement occupé de faire diviser en cinq parties bien égales les

trois cents arpents de terres labourables ou de prés qu'enveloppaient les dunes et les falaises. Chacun des cinq fils allait donc avoir soixante arpents à exploiter. Tout était prêt dans l'île, et maître Girault, après avoir fait part de ses intentions à ses enfants, à la fin du dessert, leur ordonna d'être prêts le lendemain au point du jour pour aller visiter leurs domaines.

Nos garçons, ravis de contentement, furent plus que jamais éveillés de bonne heure; car ils dormirent à peine, et avant le premier rayon du soleil ils étaient tous autour de leur père, en grande impatience de voir leurs propriétés. Ils furent bientôt sur la plage, et y trouvèrent une barque qui les attendait; ils y montèrent, et, ne se sentant pas de joie, ne pensant plus qu'au bien qu'ils allaient avoir, ne songeant guère à le partager avec qui que ce fût, ils s'animaient, s'exaltaient, causaient entre eux et avec leur père de l'exploitation future. Ils s'en promettaient monts et merveilles, et aucun d'eux ne s'apercevait que le canot allait toujours dérivant vers la haute mer. Maître Girault le voyait parfaitement, lui; mais il était bien

aise de montrer à ses fils qu'avant tout ils avaient besoin de prudence, d'attention vigilante, et il voulait que l'expérience, l'inquiétude, l'effroi, leur en donnassent la première leçon.

Antoine ne tarda pas à remarquer la position dans laquelle ils se trouvaient.

« Silence! nous causerons plus tard. Regardez donc! regardez donc comme la barque dérive! nous allons laisser l'île à notre gauche tout à l'heure.

— Bah! bah! répondit Paul étourdiment, et sans donner de raisons plus concluantes à l'appui de sa sécurité.

— Mais pourtant il faut faire attention, balbutia Pierre, d'une voix qui décelait certaine émotion que l'on devine... C'est vrai, la barque va toujours vers la pleine mer.

— Voyez donc! voyez donc! s'écria, sans s'inquiéter du gouvernail, qu'il laissait aller, Jean, qui avait de grandes dispositions à la rêverie poétique; admirez quel beau nuage se déploie à l'horizon.

— Mais, dit Antoine, tu ne vois donc pas que nous allons nous perdre! Et il se mit en devoir de remplacer Jean au timon.

— Pourquoi n'y serais-je pas aussi bien que toi?

— Parce que tu conduis mal la barque. Ne vois-tu pas qu'elle dérive de plus en plus?

— Laisse-moi la barre, dit Pierre, tu verras que je vous remettrai dans la bonne direction. »

Pierre manquait non-seulement d'habileté, mais aussi de force. La barque allait de droite, de gauche, jouet impuissant des vents et des flots, et les mouvements que lui imprimaient les violentes secousses données à faux au gouvernail faillirent la faire chavirer.

C'est dans de pareils tiraillements d'amour-propre et d'orgueil que les familles, les États, les républiques, les empires se perdent comme les frêles esquifs.

Maître Girault avait jusque-là observé en silence, pour voir jusqu'où irait le désaccord de ses fils, se réservant d'intervenir au moment du danger. Il fallut enfin qu'il parlât haut et ferme, pour que Pierre laissât la libre possession du timon à Antoine; mais ce ne fut qu'en murmurant et de mauvaise volonté; tout, par conséquent, allait sans ensemble et allait mal. Le défaut d'harmonie entre l'ac-



K Girardet del — F. Delannoy sc

La barque commençait à bondir sur les vagues toujours plus hautes, toujours plus profondes

tion des rames rendait nulle et sans effet la bonne direction du gouvernail : les organes qui n'obéissent pas à la raison finissent par la troubler, l'anéantir, et le naufrage est imminent.

La nuée apparue tout à l'heure dans un coin du ciel était actuellement un vaste dais noir tendu d'un horizon à l'autre au-dessus de la mer, et la barque commençait à bondir d'une manière effrayante sur les vagues toujours plus hautes, toujours plus profondes. Le vent s'engouffrant dans la voile faisait tourner le canot comme une plume, et Jean négligeait sa rame pour s'extasier devant ces menaçantes beautés.

Maîtresse Girault et Julienne avaient vu naître la tempête; car leur maison découvrait un horizon immense. Tant que le ciel fut clair, elles suivirent du regard, avec anxiété, le canot qui dérivait; mais cette anxiété fut bien grande quand la brume et une nuit épaisse leur cachèrent tout pour leur laisser écouter, dans une vive terreur, le tumulte toujours croissant des vents et des flots.

« Mettons-nous en prière pour eux, ma fille. » Et, tombant à genoux à côté de maî-

tresse Girault, Julienne tira la croix d'or que maintenant elle portait toujours à son cou, en la baisant avec ferveur.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-elle, sauvez mon père ! ayez pitié de mes frères ! sauvez mon père ! »

Son père ! elle ne savait pas qu'elle priait alors aussi pour un malheureux errant sur l'océan du monde ou sur celui d'une douloureuse éternité !

Si maître Girault eût su que sa femme et sa fille étaient en prière pour eux, il eût été moins inquiet. Tout à coup une bourrasque emporta la voile en lambeaux ; et ce fut un bonheur, car le vent poussait irrésistiblement sur des rochers qui dressaient leurs têtes aiguës à fleur d'eau. L'embarcation n'en allait pas moins se briser sur un récif, quand, par un effort désespéré, maître Girault, voyant le danger de plus en plus imminent, alla au gouvernail, et d'un coup vigoureux donna une direction tout opposée à la barque, tandis que Paul et Antoine ramaient d'un mouvement robuste et égal.

« Et vous prétendez, s'écria le père irrité, vous qui êtes, l'un faible par nature, l'autre

fort; celui-ci courageux, celui-là pusillanime; toi sage, toi insensé et arrogant, toi envieux et jaloux, et cela au milieu de la tempête, vous prétendez à l'indépendance, à la sagesse! La liberté est un fruit fatal tant que la raison ne l'a pas mûri. Où serions-nous donc en ce moment si ma voix n'avait dominé vos cris d'indépendance? Au fond de la mer, ou brisés sur des écueils. »

Cette allocution fit naître la honte dans plus d'une âme, amena la rougeur sur plus d'un front; elle releva les forces abattues, et après une demi-heure de lutte, pendant laquelle tout se calma, maître Girault et ses fils débarquèrent au bas des dunes qui bordent l'îlot; le canot y fut amarré, et ils arrivèrent bientôt au centre du domaine insulaire, la maison d'habitation de la ferme. Elle fut reconnue suffisante pour les cinq frères; chacun y avait sa chambre, et les bâtiments d'exploitation se trouvèrent disposés de telle façon qu'on pouvait en faire cinq parts distinctes.

Maître Girault, après avoir montré à ses fils transportés de joie les constructions nécessaires au service d'un établissement agri-

cole, les conduisit au sommet du colombier, et de ce point culminant il leur fit voir toute l'île rigoureusement divisée en cinq portions de soixante arpents, dont quarante-huit de terres labourables et douze de prairies naturelles.

« Tout sera, comme vous le voyez, dit maître Girault, tout sera parfaitement égal quant à la terre; pour l'intelligence, l'activité, le savoir, qui donnent plus de valeur au sol, vous en êtes tous également pourvus, n'est-ce pas? du moins j'ai tout fait pour qu'il en soit ainsi : des soins pareils vous ont été donnés à tous. Si vous en avez bien profité, vous devez être à même de tirer aussi bon parti les uns que les autres de ces champs qui sont tous également fertiles. Eh bien! ils sont à vous, et dans six ans, entendez-vous? dans six ans, à partir des semailles dont vous allez vous occuper, nous verrons si chacun de vous sera encore possesseur de ses soixante arpents.

— Et le petit bois, à qui sera-t-il? demanda Jacques avec un ton qui prouvait qu'il aurait voulu être plus riche encore.

— Ah! les cinquante arpents de bois ap-

partiendront à la communauté. Chacun y chassera, l'exploitera, en tirera son bois avec une égalité et une justice de frères. Seulement je vous conseille, pour tout amener à bien, de vous rappeler sans cesse la scène de la barque au milieu de la tempête, et les passions contraires par lesquelles vous avez failli perdre vous et votre père, pour n'avoir pas voulu tout d'abord écouter sa voix. »

On descendit du colombier pour parcourir les terres, et, chemin faisant, maître Girault donnait aux nouveaux possesseurs des avis généraux sur leur exploitation.

« Il est bien entendu, ajouta-t-il, qu'à part la soumission aux lois de votre pays et à votre famille, qui est la première loi pour les fils, vous êtes dans cette île en terre d'égalité pure, comme vous la comprenez. Je vous autorise tous, sans distinction, à me demander mes conseils, et je les donnerai, sans prédilection, à tous ceux qui auront recours à mon expérience ; car vous ne prétendez sans doute pas en savoir autant pour la pratique, à dix-huit ans, qu'un vieux cultivateur qui touche à la soixantaine. Je viendrai vous voir

aux beaux jours ; vous viendrez bien plus souvent en terre ferme, pour y embrasser votre mère, votre sœur, aller à l'église, et chez le percepteur pour payer l'impôt. Quant au notaire, vous n'en avez pas besoin. S'il y a des actes de ventes à passer entre vous, vous pouvez le faire en bons frères également confiants les uns dans les autres ; et puis, que vais-je supposer? vous serez tous également riches au bout de six ans, j'en suis sûr, et je vous proclame les maîtres de l'île des cinq.

— L'ILE DES CINQ ! L'ILE DES CINQ ! voilà son nom, s'écrièrent les cinq propriétaires ; et pendant que le canot les ramenait avec maître Girault sur la terre ferme, qu'ils devaient habiter jusqu'à ce que tout fût prêt pour les recevoir, leur père profita de leur réunion, qui lui rendait possibles encore des conseils, donnés en commun et, par conséquent, profitables à tous, pour les entretenir des divers procédés de culture, qu'ils connaissaient déjà assez bien par la pratique. Il leur parla des soins particuliers que demandait tel ou tel terrain et des assolements les plus favorables, c'est-à-dire des meilleurs

moyens de rendre la terre constamment productive, sans la fatiguer, en variant les productions qu'on exige d'elle. Antoine remarqua qu'il avait observé au collége que le même procédé, appliqué à l'intelligence, avait aussi d'excellents effets, et qu'on pouvait, en variant ses études, tenir toujours l'esprit actif et fécond.

Ces enseignements et beaucoup d'autres sur l'économie intérieure d'une ferme firent que la demi-heure de navigation, tranquille ette fois, parut courte au père et aux enfants, qui rentrèrent à la nuit tombante près de maîtresse Girault et de Julienne. Ils n'eurent pas du reste besoin d'aller jusqu'à la maison pour les trouver; car une inquiétude vague ne les avait pas quittées de tout le jour, et elles attendaient depuis longtemps sur la plage quand arriva le canot.

« Mon père! oh! que je suis heureuse! » s'écria, avec une ineffable expression de tendresse, Julienne en se jetant au cou de maître Girault. Elle était douée d'une de ces imaginations actives et aimantes qui vont au-devant de toute émotion de joie, d'inquiétude, de chagrin. C'est d'un autre côté sou-

vent un don fatal pour le bien-être matériel, que cette sensibilité, dont il faut combattre l'exagération. Cette disposition affectueuse de l'âme nous garantit de la dureté et de l'égoïsme : dût-elle nous faire souffrir, bénissons-la de ce qu'elle nous rend charitables, bons, attentifs à n'affliger qui que ce soit, et prompts à nous réjouir du bonheur de nos semblables. Telle était l'organisation de Julienne. Après avoir embrassé si joyeusement son père, elle accueillit cordialement tous ses frères, et le souper de famille fut d'autant plus gai, qu'il venait à la suite de plus de craintes. On causa beaucoup du nouvel établissement de l'île des Cinq. Maîtresse Girault et Julienne promirent d'aller tour à tour porter sur l'intérieur des colons le coup d'œil de la ménagère. On but à la santé des propriétaires, et ceux-ci, en quittant la table, dirent bonsoir avec une certaine dignité d'hommes libres, de notables. Ils ne songeaient plus déjà, remarquons-le bien, à présent qu'ils étaient maîtres d'une île, aux inférieurs dont hier ils plaidaient si chaudement la cause.

V

L'INSTALLATION

Dès le jour qui suivit, nos cinq agriculteurs se préparèrent à livrer à la terre les germes des futures moissons. La charrue, la herse firent leur office; puis vinrent les semailles, qui sont un acte d'espérance, au dire d'un adage espagnol : *Qui sème espère.* Pendant ce temps, maîtresse Girault et Julienne donnaient tous leurs soins à l'ameublement de la maison commune, ameublement modeste, simple, uniforme en tout, comme il convenait à des égaux, à des frères. Elles se chargèrent aussi de fournir les cinq basses-cours de tous les animaux qui devaient les peupler, et d'y placer le nombre nécessaire de servantes; tandis que, de son côté, maître Girault mettait sur chaque ferme de l'île un serviteur, quatre bœufs, quatre vaches et cinquante moutons.

Quand le personnel des fermes fut complet, hommes et bêtes, et l'on était alors à la fin d'octobre, maître Girault voulut installer solennellement les fermiers dans leur nouveau pays. Tous les notables du bourg, le curé en tête, furent invités au grand banquet qui devait avoir lieu dans l'île; et, pour que la joyeuse veillée pût se prolonger, on décida que tous les convives coucheraient dans la ferme ou dans les bâtiments d'exploitation. Les granges furent destinées à recevoir les pauvres, qui ne devaient pas être oubliés; car il s'agissait de bénir le nouvel établissement, et il n'y a pas de bonne bénédiction là où n'est point la charité.

Aussi maître Girault commença-t-il la fête en distribuant aux malheureux de quoi acheter de la viande huit dimanches de suite, et tout aussitôt après cette aumône générale que firent, comme lui, les cinq frères, pauvres, riches, journaliers, métayers, filles de basse-cour, filles de conseillers municipaux, jeunes, vieux, tous formèrent cinq grandes rondes qui allèrent battre d'un pas joyeux les cinq aires neuves. Chaque frère menait avec transport ce tourbillon d'hommes, de femmes

et d'enfants, qui préparait si bien la place aux épis de la future année.

Pendant ce temps, le canot amenait le curé, qu'avaient retenu à terre les soins de son église. L'heure du dîner était venue; mais, avant de songer à la table, le pasteur alla bénir les aires, dont le sol, grâce à des danses continuelles et peu légères, était battu et foulé autant qu'il pouvait l'être. La cérémonie pieuse terminée, on passa en procession, et cette procession était longue, dans la grange où était servi le festin : qu'on se rappelle les noces de Gamache, et je n'aurai besoin de rien décrire. Je me bornerai à dire que tout fut d'une gaieté extrême, et que chacun chanta à la fin du repas, sans en excepter la mère Jeanne, vénérable octogénaire aux joues fraîches et rondes, une de ces petites vieilles qui feraient volontiers croire à l'immortalité ici-bas. Quant à Julienne, le notaire ne put s'empêcher de lui dire que sa voix était aussi belle que sa figure et aussi pure que son âme. La présence du curé ne gênait en rien la joie universelle; elle la rendait, au contraire, plus douce et plus communicative, en

interdisant les folies qui auraient pu déplaire à beaucoup de convives. C'est ainsi que l'homme est heureux de trouver dans bien des circonstances un frein chéri et respecté des égarements auxquels l'expose sa débile nature.

Tant que le curé fut au milieu des convives, ils se gardèrent de prononcer un mot qui retentit souvent dans les veillées de l'ouest de la France, le mot de sorcier, de revenant, de loup-garou : on savait que les contes dans lesquels figurent ces fantastiques personnages n'étaient nullement du goût du pasteur, qui voulait que ses paroissiens s'adonnassent à de plus consolantes et de plus pieuses croyances. Mais nulle puissance au monde n'eût pu empêcher le bon prêtre de retourner à son presbytère, pour y attendre les messagers qui presque toutes les nuits viennent le chercher pour aller consoler des malades, des mourants à plusieurs kilomètres à la ronde : c'était là son plus pénible, son plus sublime devoir; il se serait bien gardé d'y manquer; aussi à peine fut-on au dessert, qu'il s'embarqua.

A la nuit, les tables furent enlevées, et au

repas succéda une veillée avec tous ses attributs, sauf cependant les quenouilles et les rouets, qu'on avait laissés de côté en cette journée de réjouissance. Les joyeux récits soulevèrent des éclats de rire assez retentissants pour ébranler la vaste grange ; les romances, les complaintes mouillèrent bien des yeux. Cependant l'attention n'était pas profonde ; on causait, on chuchotait ; les garçons et les filles attendaient avec impatience les premiers nasillements de la bombarde et de la cornemuse. Tout à coup s'établit un silence de mort.

« Oui, oui, je l'ai vu, disait une voix cassée, la voix de la mère Jeanne : oui, je l'ai vu une fois le long de la haie des Trois-Voies, et une autre fois à côté de la sente à Nicolas ; certainement, je l'ai vu !

— Et qui donc, mère Jeanne ? s'écria Julienne, qui n'avait pas entendu le commencement du récit.

— Qui donc ? Eh ! le garou, mon enfant.

— Le garou ! répéta Julienne en riant, vous croyez à cela ?

— Comment, si j'y crois ! ne riez pas ! ne riez pas !... Savez-vous bien que tout garou

est un homme coupable d'un crime, soit qu'il l'ait commis ou qu'il en ait eu seulement l'intention : alors il faut qu'il *coure le garou ;* oui, mon enfant, qu'il le coure pendant trois mois, sous la forme de feu, de vent, de nuage, ou sous la peau d'un animal. Il part à dix heures du soir de chez lui, et il ne rentre qu'après avoir parcouru l'étendue de sept paroisses. Comptez : cela fait bien au moins de quatre-vingts à cent kilomètres à arpenter chaque nuit, sans un seul instant de repos, de sommeil ; c'est l'enfer anticipé. Je croirais qu'il y a plus d'un criminel qui aurait exécuté une mauvaise pensée, si ce n'avait été l'idée du garou. Eh !... j'oubliais... : je l'ai encore rencontré, un matin, au point du jour, devant la porte du verger à maître Girault. C'est que, bien sûr, il revenait de sa course. »

La soudaine attention qui s'était emparée de presque toute l'assemblée se conçoit à présent. Il y avait bien encore là quelques sceptiques qui s'obstinaient à ne voir dans le garou qu'un braconnier ou un contrebandier ; mais tous les paysans frissonnaient devant la terrible apparition.

« Et enfin, mère Jeanne, reprit Julienne en riant toujours, comment était-il, ce garou? vous ne l'avez sûrement pas vu sous forme de vent. Peut-être était-il en nuage ou en feu, ou plutôt encore en loup? Oui, oui, c'était en loup, n'est-ce pas?

— Non pas, non pas du tout! ils peuvent aussi courir en homme, et celui-là était en homme. Le malheureux avait un chapeau gris tout défoncé et une grande barbe moitié noire, moitie blanche. Dame! quand aurait-il le temps de la faire faire, lui qui court toutes les nuits, comme le juif errant? Pauvre âme en peine!

— D'après le portrait que vous faites, mère Jeanne, dit Paul, je croirais plutôt qu'il faut s'en méfier.

— Ma foi! dit Julienne d'un air moins gai, je crains bien, en effet, que ce ne soit un voleur; c'est plus dangereux qu'un garou. »

Maître Girault et sa femme avaient fini par donner à cette discussion une attention de plus en plus vive : les allées et venues de ce personnage mystérieux leur inspiraient une triste et inquiétante pensée. Ils auraient donné tout au monde pour croire que cet

inconnu était un revenant, un fantôme. Ces êtres imaginaires n'auraient pas rapporté le déshonneur dans leur famille, et ne leur auraient pas enlevé leur bien-aimée Julienne, comme le ferait sans doute Simon, qu'ils croyaient voir dans le récit de la vieille.

La mère Jeanne vit bien que maître Girault était sérieux, et, voulant trouver dans cette circonstance la preuve qu'il croyait à ce que son récit avait de merveilleux, elle s'adressa à lui :

« Et quand je vous dirai, maître Girault, une idée, et c'est plus qu'une idée... tenez, j'en mettrais ma main au feu : si ce garou a pris une autre figure que la sienne, je crois, autant qu'on peut reconnaître un visage entre de longs cheveux et une barbe épaisse, tout cela en désordre... Dieu me pardonne ! je crois avoir reconnu celle...

— Allons, taisez-vous, mère Jeanne ! Vous ne voyez pas qu'avec vos contes vous faites peur à Julienne : ses yeux tout grands ouverts sont mouillés de larmes d'effroi. »

C'est ainsi que maître Girault imposa silence à la bonne vieille, qui allait tout révéler peut-être ; mais, se penchant vers elle,

il écouta la fin de sa phrase et la répéta d'un air soucieux à l'oreille de sa femme. Ce dénoûment aurait pu sembler étrange à l'assemblée, si son attention n'eût été détournée en ce moment même, et depuis quelques minutes, par un grand bruit qui se fit au dehors : on s'attendait en vérité à voir entrer le garou. L'illusion devint presque certitude quand on aperçut dans l'embrasure de la porte deux grandes cornes recourbées.

« Bah ! bah ! c'est le *momoue !* n'ayons donc pas peur ! s'écrièrent à la fois toutes les jeunes filles, Julienne comprise. Le momoue est le bouffon de toute joyeuse veille ; c'est le plaisant du village, qui, déguisé invariablement en chèvre ou en bouc, se jette au milieu des assemblées, qu'il divertit par ses gambades ou épouvante avec ses cornes menaçantes, à l'aide desquelles il se fait une grande joie de renverser quenouilles et rouets : c'est là le signal de la danse. Les joueurs de cornemuse et de bombarde qui accompagnaient le momoue montèrent donc sur des bancs, et l'on se mit à exécuter de tout cœur des rondes immenses et de sautillantes *frisées.* S'il est des érudits qui con-

naissent la géographie de la France par les diverses danses nationales, ce dernier mot leur indiquera positivement le lieu de la scène, les côtes du Poitou.

Les frisées se dansèrent donc allègrement, tantôt aux accords nasillants de la musette, tantôt guidées et soutenues par un orchestre de femmes, dans lequel le chant frais et pur de Julienne s'alliait bizarrement avec les fredons aigus et cassés de la mère Jeanne, d'autant plus chevrotants que la vieille sautait ainsi que la jeune fille.

Enfin, à minuit, maître Girault donna le signal de la retraite, et chacun alla se coucher, fort content de la soirée, et sans plus songer au garou. Il n'y avait que maître Girault et sa femme qui y pensassent avec terreur.

VI

LES ROGATIONS

Le lendemain de son retour à la ferme, Girault mit sur pied la police et la force armée du pays, c'est-à-dire le garde champêtre, pour tâcher de savoir quel était cet être mystérieux. Hélas! c'était bien lui que la mère Jeanne avait reconnu et désigné tout bas. Julienne, en rentrant à la maison, s'était également rappelé la conversation de la veillée; elle ne doutait pas de l'existence d'un voleur qui rôdait autour de la ferme, et elle adressa au garde champêtre de vives supplications pour qu'il s'arrangeât de façon à leur rendre la tranquillité; peut-être même, avant de se coucher cette nuit-là, prit-elle la précaution de regarder sous son lit. Cependant toutes les recherches du garde champêtre furent sans résultat, et bientôt il ne fut plus question du personnage si redouté. Maître et maîtresse Girault ne l'oubliaient pas pour cela;

mais ils n'en parlèrent plus, et Julienne rentra dans le calme.

Il y avait plus d'un mois que la colonie des Cinq était bien constituée. La terre s'offrait à tous sans plus de préférence, sans plus d'avantage particulier qu'elle n'en eut pour les premiers enfants d'Adam. Leurs champs, qu'ils avaient déjà visités cent fois, étaient d'un aspect uniforme. La même espérance, bien fondée sans nul doute, car la nature est d'une rigoureuse justice, gisait encore cachée dans tous les sillons; puis, quand vint la bruine, les prés étalèrent sans distinction au soleil un voile de perles et de diamants; les blés naissants se couvrirent du même manteau de neige, manteau protecteur et fortifiant, et, le dégel venu, les cultivateurs eurent la joie de reposer leurs yeux sur l'immense tapis d'une verdure aussi belle et aussi pleine d'espoir pour tous. La petite société de l'île des Cinq se trouvait alors dans la condition de la société humaine à sa naissance, chez qui tout était simple, à qui tout était distribué également : partant, pas de besoin plus difficile à satisfaire pour l'un que pour l'autre; point de désirs, d'ambi-

tion, d'envie; point de passions mauvaises.

Comment se seraient-elles développées entre les cinq frères? Aussi leur hiver s'écoula-t-il dans le calme et l'union. Toutes les fêtes de famille ou de religion, comme Noël et les Rois, les virent autour du foyer de maître Girault, et leurs autres journées étaient occupées aux travaux d'hiver qui animent les veillées des fermes ou à la lecture des livres qui traitent de l'agriculture ou des mystères de la végétation. Ainsi, pendant les longues heures de mort ou, pour mieux dire, de repos de la campagne, ils la ranimaient dans leur pensée par de délicieuses études qui leur montraient le sol redevenant, par degrés, chaud et fécond, étreignant avec une véritable tendresse maternelle les germes ressuscités, et la tige débile se faisant jour à travers la terre rebelle, quelques mois auparavant, au lourd tranchant du soc. C'est ainsi que Dieu donne, quand il lui plaît, la force aux plus chétifs.

Quelques-uns des frères avaient employé une partie de l'argent que leur distribua maître Girault lors de leur premier établissement, à se procurer les traités spéciaux

publiés sur leur profession, non-seulement en France, mais en Angleterre. Il est superflu de remarquer que ces derniers ouvrages ne pouvaient être utiles qu'à ceux qui avaient profité de leurs leçons d'anglais. C'était là un élément bien positif d'inégalité ; mais Antoine le réduisit à néant en faisant, de la traduction qu'il exécutait mentalement, une lecture commune. Maître Girault, souvent témoin de cette concorde, croyait déjà y voir le résultat heureux du parti qu'il avait adopté, et il espérait qu'au bout des six années convenues, il serait surpris agréablement en reconnaissant que toutes ses fâcheuses conjectures étaient autant de calomnies contre ses enfants. Julienne triomphait et partageait avec une joie de sœur la cordiale intimité qui réunissait ses frères : car le spectacle d'une sincère et expansive amitié agit sur nos âmes, nous touche, nous émeut délicieusement; c'est un foyer dont les émanations pénétrantes nous réchauffent le cœur. Julienne, bien digne par sa bonté de goûter pleinement ce sentiment suave, était heureuse, ravie, au milieu de ces bonnes soirées de famille, et son gracieux visage de

quinze ans prenait la divine expression de la figure d'un ange.

« Continuez, mes enfants, de vivre dans cet accord comme de bons frères; travaillez; aidez-vous, Dieu vous aidera, leur dit maître Girault à la fin d'une de ces charmantes veillées ; ne manquez ni d'activité ni de courage; n'ayez pas peur d'un soleil trop chaud ou d'un vent trop rude; étudiez, observez, profitez de votre savoir, et au bout des six années d'épreuve vous aurez rempli vos granges, triplé la population de vos étables, le produit de vos bergeries; de plus, l'un de vous, le plus habile, car il y en aura toujours un plus habile, finira par trouver... Ne m'avez-vous pas raconté que des jeunes gens, en creusant la terre, avaient découvert un trésor? Eh bien! le plus intelligent, le plus laborieux, le plus industrieux d'entre vous trouvera un trésor aussi, je vous le promets; mais je ferai comme le vieillard de votre conte, je ne vous dirai ni en quoi il consiste, ni où il est. Pour le découvrir, travaillez.

— Un trésor! un trésor! s'écria Julienne en donnant à chacun de ses frères une cordiale

poignée de main pour leur souhaiter une bonne nuit; un trésor! cherchez bien; je veux en avoir ma part, au moins, entendez-vous? »

Cette recommandation fit beaucoup rire maître et maîtresse Girault, et toute la salle de la ferme était au comble de la gaieté la plus communicative.

Oh! si en ce moment on eût entendu frapper à la porte! si l'on eût vu apparaître Simon! Simon, le père de Julienne, Simon qui pouvait détruire, en leur enlevant sa fille, tous leurs projets d'avenir! cette pensée passa comme un nuage sombre sur le front serein de maître Girault; mais ce ne fut qu'une image fâcheuse, comme il en survient souvent au milieu de la joie. On se sépara fort content de sa soirée, et Jacques se disait: « Oh! ce trésor, je saurai bien le trouver dans mes champs! »

L'hiver s'écoula donc fort bien. Toute la famille Girault fut invitée par Paul à la préparation solennelle et à la non moins solennelle consommation des crêpes, le jour de la Chandeleur, usage bien moins fondé sur l'amour qu'ont les paysans de l'Ouest pour

ces galettes, que sur l'inexplicable superstition qui veut que cette gastronomique cérémonie empêche la carie des grains, la nielle, ce que les cultivateurs nomment le *broué*. Jean, qui avait la manie d'écrire, et malheureusement c'étaient des œuvres plus que médiocres que les travaux littéraires auxquels il perdait son temps, Jean avait composé une dissertation sur cette coutume bizarre. Julienne s'était beaucoup divertie à insister pour que Jacques fût celui qui les régalât. Il était si avare, qu'il y avait plaisir à se moquer de lui. Cependant Julienne ne réussit pas à l'amener à être le roi de la fête, par bonheur pour elle et pour les convives, car ils auraient tous fait une triste chère ; au lieu que Paul les traita avec abondance et une sorte de prodigalité que maîtresse Girault blâma ainsi que Julienne.

Il est bien entendu que les Cinq ne croyaient nullement à l'influence miraculeuse des crêpes; mais ils les trouvaient fort bonnes et aimaient à les manger en famille.

Ils ne manquaient pas non plus, eux ou leurs serviteurs, de planter au milieu de leurs blés verts une branche de romarin bénite

le jour des Rameaux. Cet usage a quelque chose de pieux et de touchant. Ne met-on pas ainsi à son chevet ce branchage bénit pour qu'il protége le sommeil et sanctifie le réveil? Le rameau consacré est de même placé au-dessus de la terre pour sanctifier le réveil des champs, et puis cette tige nouvelle est l'emblème du printemps qui s'accomplit.

Jamais cette régénération de la nature ne frappa aussi vivement les cinq frères. La première hirondelle qui, le 12 mars, vint gazouiller à leurs fenêtres, fut accueillie comme une messagère de joie. Le rossignol qui, dès le 20 avril, chanta parmi les premières fleurs de leurs marronniers d'Inde, ou dans le feuillage naissant des frênes du petit bois, leur parut le chanteur le plus agréable qu'ils eussent jamais entendu : oh ! c'est qu'ils écoutaient, qu'ils jouissaient de tout en propriétaires. Les chants, les parfums, les fleurs, tout leur appartenait à présent : c'était en vérité l'âge d'or de l'île des Cinq.

Les genêts et les sureaux allaient fleurir quand s'ouvrirent les Rogations, touchante cérémonie dont l'origine remonte aux premiers âges du christianisme. La pensée fon-

damentale de ces pieuses promenades que l'Église fait dans les campagnes a toujours été de combattre, par de célestes influences qu'elle appelle à son aide, les calamités qui à cette époque menacent la terre. Les tempêtes, les gelées tardives, les grêles, les inondations, tout alors est suspendu sur les champs; et c'est pour détourner ces fléaux loin de l'épi adolescent, du fruit qui se forme, de la vigne bientôt en fleur, que serpentent ces foules en prière, que s'élèvent ces bannières de toutes les couleurs, que ces chants se répandent des coteaux aux vallons, des vergers aux guérets.

La température était délicieuse, et le temps, presque toujours brumeux sur les côtes, s'était dévoilé comme se dévoile le tabernacle pour une grande fête. Un azur transparent et limpide mettait en communi cation plus immédiate la terre et le ciel; et cependant, sur un horizon si pur apparaissait toujours, comme un nuage gros de tempêtes, la menaçante figure de Simon. On avait encore aperçu à deux reprises différentes ce malheureux, quelques jours seulement avant l'ouverture des Rogations, et

maître Girault avait délibéré avec sa femme s'ils devaient laisser venir Julienne à la suite des saintes promenades. Ils avaient aussi consulté sur ce point le curé, discret confident des causes de leurs secrètes inquiétudes ; mais le bon prêtre ne pouvait se résigner à voir les processions sans Julienne. Elles lui semblaient, tant il avait foi dans la prière qui s'élève du fond d'un cœur pur, devoir être moins efficaces si *son ange* n'y était pas. Dans l'intérêt général, il fut donc convenu que Julienne serait à la procession, en tête des jeunes filles du bourg, et tiendrait le ruban virginal de la bannière de sa blanche confrérie.

Le curé, en répondant à maître Girault et aux craintes qu'il témoignait, lui avait même adressé quelques reproches sur son inflexibilité envers son frère. « Savez-vous, lui avait-il dit, s'il n'est pas converti, s'il ne cherche pas à rentrer dans la bonne voie, et, en ce cas, son repentir ne doit-il pas être accueilli sur la terre comme il le sera miséricordieusement au ciel? » Ces paroles firent faire des réflexions sérieuses à Girault et à sa femme.

« Si cependant, se dirent-ils plus d'une fois depuis les pieuses observations du bon prêtre, nous apprenions un jour qu'il se conduit bien, qu'il est revenu à des sentiments d'honnête homme, que ferions-nous ?

— Femme, nous ne lui refuserions pas un asile, n'est-ce pas?

— Oh! non; il reviendrait au milieu de nous... et il nous laisserait Julienne... »

Julienne! l'idée que cette fille ne serait plus à eux tout entière venait les troubler comme un vertige, et ils n'osaient y songer davantage.

Le matin de la première procession était arrivé; les cloches sonnaient sur tous les points de l'horizon; le soleil, qui est au premier rang dans toutes les solennités des campagnes fécondées par lui, brillait déjà depuis longtemps paré de ses plus beaux rayons, comme brillaient les jeunes filles dans leurs robes les plus belles, comme Julienne brillait au milieu de ses compagnes.

Nous devons avouer que maître et maîtresse Girault eurent beaucoup de distractions pendant la sainte marche. A chaque carrefour, à chaque coin de haie, au détour

de plus d'un chemin d'aubépine, ils promenaient autour d'eux, autour de Julienne surtout, un regard inquiet; mais rien ne justifia leurs craintes. Enfin arriva le troisième jour, où la procession vint faire le tour de l'île, et les matelots pouvaient apercevoir de loin le haut des croix rayonnantes et des bannières écarlates, au-dessus des petits chemins creux qui serpentent entre les rochers bas dont l'île est entourée du côté de la mer; ils pouvaient entendre les chants que leur apportait la brise; sans doute ils se signaient alors, s'agenouillaient sur le pont de leur navire, et rendaient pieusement aux habitants de la terre, qui tant de fois invoquèrent pour eux le Ciel à l'heure des tempêtes, des prières pour que le temps fût beau et les moissons abondantes.

VII

LE GAROU

Laissons maître Girault et les Cinq s'occuper de leurs travaux et seconder l'effet des prières que nous venons de décrire. Il est temps d'expliquer à la suite de quelles circonstances la croix d'or était arrivée entre les mains de Julienne, par un intermédiaire tel que l'Océan.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, Simon avait commis un grave attentat contre la propriété d'autrui. Ses amis pervers, ses corrupteurs, ne se sentant pas, dans une ville secondaire, en assez grande liberté pour se procurer par des moyens coupables les ressources qui leur manquaient, résolurent de venir se plonger dans la fange de Paris. Ils y entraînèrent Simon ; car la faiblesse de caractère, que ne compensaient ni l'élévation de l'âme ni la bonté du cœur, le conduisit à sa perte. Il céda à l'entraînement

quand il se plongea à corps perdu dans tous les désordres de la grande ville, quand on le décida à être le second dans de petits larcins, quand on lui fit monter un à un les infâmes degrés qui le conduisirent au crime; ce fut toujours entraînement et non premier mouvement qui le perdit. Aussi quel rôle joua-t-il dans un vol commis avec effraction? le rôle de la faiblesse. Il fut le complice moins actif que passif; il fit le guet, et fut, nous le répétons, condamné à dix ans de reclusion et à cinq années de surveillance.

Dès que l'arrêt fut confirmé, Simon fut transporté dans une maison centrale qui avait été autrefois une abbaye. Séparé de ses complices, qu'on avait placés dans une autre prison, Simon se sentit, pendant les premiers jours de sa captivité, incertain, chancelant comme un enfant auquel on enlève tout à coup ses lisières. Les liens au moyen desquels ses complices l'attiraient à eux et avec eux l'avaient soutenu debout; mais quand il fut seul, face à face avec sa faiblesse, il resta quelque temps anéanti, éperdu et cherchant partout où se retenir. S'il eût eu quelque énergie morale appuyée

de pensées honnêtes, il se relevait peut-être; mais il n'eut pas la force de soutenir l'aspect de sa conscience. Cette terreur était pourtant un pas de fait dans la voie du retour. Il tremblait devant l'image de son crime, surtout devant les souvenirs purs de ses premières années qui, pour revenir à sa pensée, se souillaient en traversant tant de jours flétris. N'osant pas les contempler en face, redoutant le silence, l'isolement, qui font penser, il eut bientôt trouvé de nouveaux amis parmi ses camarades de prison. Là était ouverte une école parmanente de tous les vices, où l'on apprenait à faire le plus de mal qu'on pourrait à la société, en courant le moins de risques possibles; on y parodiait les plus solennelles délibérations de la justice; on faisait un cours de droit dans l'intérêt, pour l'instruction du crime, et Simon, ainsi que ses hideux compagnons d'étude, était, au bout de cinq ans, non plus un criminel faible, timide et toujours hésitant, mais un scélérat hardi et déhonté comme eux. La lèpre l'avait profondément atteint, et déjà il formait avec ses complices, pour les jours de la liberté, de nouveaux projets de crime. Par bonheur,

il ne sortit pas de captivité dans un état moral si effrayant; car où se serait-il arrêté !

Par bonheur, disons-nous, la moitié seulement de son temps de prison venait de finir, quand le directeur de la maison eut la pensée de faire, pour améliorer les détenus, l'essai d'un système d'isolement déjà pratiqué dans divers pays de l'Europe. Quelques cellules des anciens moines avaient été conservées, et l'on plaça un prisonnier dans chacune de ces cellules, pour n'avoir jamais la moindre communication, même avec son plus proche voisin. Simon fut désigné pour être un de ces reclus, certes bien différents de leurs pieux prédécesseurs. Pendant les premiers jours de ce complet isolement, il sentit le même vide, le même délaissement, la défaillance qu'il avait éprouvée autrefois quand il se vit séparé de ses complices; mais cette fois, dans sa cellule silencieuse, austère, pleine de pieux souvenirs, il ne pouvait s'appuyer que sur Dieu. Cette image lui apparut donc terrible et menaçante : c'était sa conscience; ses parents accablés de chagrin par les dérangements de sa jeunesse; sa femme abandonnée sur un lit de mort, pré-

paré par lui sans doute ; son enfant, sa Julienne impitoyablement délaissée ; c'était enfin le crime qu'il expiait dans les fers. Toutes ces pensées le poursuivaient comme une légion de bourreaux. Les premiers souvenirs, même les souvenirs de l'enfance, il en avait peur ; car ils lui montraient une malheureuse mère qu'il avait abreuvée de larmes, un père qu'il avait souvent réduit au désespoir. Cependant il fallait bien qu'il pensât ! c'était là son enfer, et, pour le fuir, que de fois l'insensé eût voulu se précipiter de nouveau au milieu de la foule horrible d'où on l'avait retiré ! C'était, heureusement pour lui, un vœu impuissant. Alors il demanda à travailler ; on lui donna un métier qu'il pouvait exercer dans sa cellule, le métier de tisserand. Il s'y livra aussitôt avec une activité infatigable, ne prenant de repos qu'aux heures de ses courts repas et de sa promenade solitaire, redoutant surtout la venue de la nuit, qui interrompait ses occupations. Oh ! c'est qu'alors revenaient l'assaillir toutes ses visions du passé, et qu'il se disait avec épouvante : Mon crime me sera peut-être pardonné ici-bas, je l'expie devant les hommes ; mais ma

fille abandonnée, mais sa mère morte de douleur et de misère ! voilà ce qui est irrémissible devant Dieu !

C'est au milieu de ces nocturnes angoisses qu'il eut enfin recours à la croix d'or qu'avait portée sa femme. Cette croix, il l'avait toujours conservée avec soin, mais renfermée dans une boîte qu'il n'avait même jamais osé ouvrir depuis l'action déshonorante qu'il avait commise. Ce scrupule était le germe d'un instinct honnête. Une nuit donc, Simon était en proie à ses poignantes réflexions, quand, averti comme par une révélation soudaine, il alla prendre la boîte qui contenait la croix d'or, couvrit cette image expiatoire de ses baisers et de ses larmes, s'agenouilla et la suspendit à son cou avant de s'endormir. Il lui sembla qu'il revoyait en ce moment sa femme et son enfant, qu'il les embrassait et qu'il se réconciliait avec eux. La nuit qui suivit ce bon mouvement n'eut point ses cauchemars habituels ; puis on le vit moins sombre, moins accablé de jour en jour. La force morale lui revenait avec le sentiment du juste et de l'injuste. Arrivé à pouvoir supporter l'isolement, il en éprou-

vait même un certain bien-être. Le travail et les habitudes d'ordre avaient efficacement combattu les penchants du vice, qui est le désordre de l'âme : il se révélait graduellement devant sa conscience, quand on vint lui annoncer qu'il était libre.

Libre ! l'était-il avec les remords de sa conduite antérieure au vol qu'il venait d'expier ? Libre ! l'était-il sous le poids des promesses de nouveaux crimes qu'il avait faites à ses compagnons de prison ? Ils pouvaient le retrouver dans le monde, le presser de tenir sa parole maudite, et il frémissait devant la faiblesse de caractère sous laquelle il était possible qu'il succombât encore : était-ce là être libre ? Oh ! non, certes, et il frémissait devant la liberté qui rouvrait sous ses pas un tel abîme ; et puis, cette liberté, elle devait encore être soumise, pendant cinq années, à une surveillance qui cependant ne la soustrairait pas au danger de rencontrer ses premiers compagnons. Alors, après de longues réflexions, des luttes bien douloureuses avec son amour pour sa famille, pour Julienne qu'il renonçait à revoir désormais, ne voulant pas laisser près de son

frère si honnête, près d'une innocente fille, une tache déshonorante, il prit le parti de s'expatrier, et, en sortant de la maison centrale de Fontevrault, il se dirigea, toujours la nuit, de peur d'être reconnu, vers Paimbœuf, d'où un bâtiment partait sur-le-champ pour la Guadeloupe. Il se présenta à bord, paya la moitié du passage avec une partie de ce qu'il avait gagné en prison, s'engagea à acquitter le reste du prix de sa traversée en bons offices sur le bâtiment, et dit adieu à la France. Il avait le cœur bien gros, et, quand le navire passa en vue de son pays natal, il ne put s'empêcher de pleurer, de tirer sa croix d'or, et s'appuyant sur la lisse de la dunette, à bâbord, pour contempler le rivage où il eût craint de se montrer, il tendait de ce côté la main qui tenait l'image bénie, quand une lame s'éleva, le frappa si rudement qu'il faillit être jeté à la mer, et emporta la croix. Dieu voulut que le large ruban qui la tenait suspendue s'attachât à quelques herbes marines qui flottaient au gré des lames, et c'est peut-être après une navigation vagabonde de plusieurs jours au milieu des fucus et des goëmons errants, que

le précieux bijou vint échouer, quand la marée montante se retira, à l'endroit même où Julienne courut le prendre au risque de sa vie.

Autant la fille avait été ravie de la croix qu'elle avait découverte, autant le père fut affligé de ne l'avoir plus. Cette circonstance, survenue presque au sortir du port, lui parut une menace du Ciel, et durant toute la traversée il se conduisit de manière à apaiser la colère d'en haut. Puis, arrivé à la Basse-Terre, il ne tarda pas à être assez activement occupé dans la profession qu'il avait apprise en prison. Une salutaire captivité avait, du moins, solidement établi en lui le principe de tout ordre, de toute régénération, l'amour du travail ; et, sans une constante occupation, combien n'eût-il pas été malheureux ! Plus il était loin de son pays, plus il y pensait avec tendresse, avec une tristesse amère. Ma pauvre femme m'a-t-elle pardonné ? se demandait-il tous les jours avec amertume. Je l'espère : elle est dans le ciel, où l'on ne peut que pardonner. Mais ceux que j'ai laissés ici-bas, mon frère aîné, ma fille Julienne !... Oh ! si elle savait ce

que je souffre, elle aurait pitié de son père. Et souvent, comme pour répondre à ce cri d'une âme en peine, quand Julienne tirait sa croix d'or de son sein, le soir, elle disait : Le malheureux qui la portait est peut-être mort à la mer : prions pour lui.

Simon avait passé trois ans à la Guadeloupe, où il avait cru pouvoir rester pour toujours séparé d'une famille dont il souilla autrefois le nom. Il savait que son frère était pour Julienne le père le plus tendre, et il voulait, après la punition que lui avait infligée la loi, s'en infliger une sévère à son tour en se condamnant à un éternel exil. La pensée du tort irréparable que sa présence flétrissante pouvait faire à l'avenir de sa fille, l'avait bien des fois retenu sur la plage au moment où il s'embarquait pour revenir en France. Cependant, un jour, il lui fut impossible de résister à l'impérieux besoin de revoir son pays, le pays de sa Julienne, elle-même peut-être ; il s'embarqua pour la France, et remit le pied sur le sol natal. Mais il l'eut à peine touché, qu'il sentit qu'il avait trop vite obéi à sa passion, si naturelle qu'elle fût. Il se trouva, comme

autrefois, gêné, inquiet, tremblant sous ce ciel qui l'avait vu tant de fois coupable. Son frère, sa fille, qu'il formait le projet de voir à son retour, quand il languissait à deux mille lieues, ils étaient près de lui ; mais il n'osa plus même penser à l'entrevue qu'il avait rêvée. Ses terreurs d'autrefois le reprirent; car il craignait de rencontrer partout ses anciens camarades de captivité, de les entendre lui rappeler ses hideux engagements de la prison ; il redoutait un moment de faiblesse, et, pour combler la mesure, il apprit qu'on le poursuivait, comme coupable d'avoir rompu son ban, à l'époque à laquelle il s'embarqua pour les Antilles. Dieu, la justice, la conscience, les remords, les compagnons de sa vie criminelle, tout s'acharnait à la fois sur lui : il n'osait regarder le soleil que du fond d'une retraite qu'il s'était faite au milieu des bois ; le jour n'avait pas pour lui une seule heure de repos; ce n'était que la nuit qu'il sortait, afin de venir errer autour de son village, et dès le point de l'aube il rentrait précipitamment dans son espèce de tanière. La superstition était-elle donc si éloignée de la vérité quand

elle voyait en lui un homme torturé par les remords, une conscience sans paix, sans asile, un misérable garou?

La gendarmerie mit fin pour quelque temps à son existence vagabonde, et l'arrêta au moment où, las de cette vie errante, il songeait à se constituer prisonnier : c'était le matin même des Rogations. Resté trop tard aux environs de la ferme, il fut pris, puis condamné à six mois de prison et à huit ans de surveillance.

VIII

LA FÊTE DU BURLOT

Nous savons à présent pourquoi l'apparition qui avait causé tant d'effroi au village cessa tout à coup. Tandis que Simon se désespérait dans de nouveaux fers, loin des champs, loin de l'air libre et pur de la nature revivifiée, tout était gai dans les fermes de maître Girault et des Cinq. Ces derniers commencèrent bientôt leurs récoltes par les joyeux labeurs de la fenaison embaumée, dont les temps de repos se passent si délicieusement sur les monceaux d'herbes odoriférantes. Alors toute la famille, assise en rond sur ces coussins moelleux d'où montait un parfum exquis, se retrouvait comme dans les grandes fêtes de famille ; mais que la veillée était bien plus belle, éclairée par le soleil couchant ou la lune pleine, et par le reflet de la mer qui étendait au-dessous des bois sa nappe d'argent ou de flamme ! La

récolte des foins fut belle; chacun des Cinq tira de ses douze arpents de prairies trente milliers de foin, et maître Girault déclara que tel était le taux ordinaire dans les bonnes années; mais il n'y avait, dans cette circonstance, matière à orgueil pour aucun des frères, puisque les prairies naturelles sont presque entièrement livrées aux soins du grand cultivateur, le soleil, aidé des fécondantes pluies. Cependant maître Girault reconnut que les foins d'Antoine étaient plus beaux et meilleurs. C'est qu'il avait habilement tiré parti d'une circonstance commune à tous, mais dont il eut seul la bonne idée de profiter. Dans une clairière du petit bois, du fond d'une grotte charmante dans laquelle Jean, le littérateur en herbe de la famille, passait souvent ses jours à rêver au lieu de surveiller ses terres, entre un épais bouquet de saules, jaillissait une source fraîche comme la glace et limpide comme du cristal; puis elle allait, par mille gracieuses sinuosités serpentant parmi les peupliers et les trembles, se perdre dans une autre grotte qui conduisait ce filet d'eau douce dans la mer. Antoine en détourna le

cours, et par ce moyen non-seulement il assura pour la consommation de l'île une inépuisable réserve d'eau délicieuse, mais il dirigea sur ses prés des irrigations constantes qui leur firent un bien infini.

« Attendons, mes enfants, nous verrons après la moisson, » répondit maître Girault à quelques-uns de ses fils qui se faisaient honneur d'un résultat voulu par la nature, à laquelle ils avaient laissé tout à faire. Il n'y avait plus, du reste, longtemps à attendre : les cultivateurs, qui parcouraient avec bonheur leurs champs presque tous les matins, disparaissaient de plus en plus sous les blés qui croissaient à vue d'œil. Ils regardaient avec bonheur le vent courir sur les épis toujours blondissants, et le plus beau concert n'eût pas valu, à leurs oreilles, le frémissement des tiges qui se froissaient, le cliquetis léger des grains mûrissants qu'entre-heurtait la brise, murmure imposant, l'une des innombrables voix que Dieu fait éternellement entendre dans les campagnes.

Pour les hommes que les soins de ce monde retiennent à la ville, au milieu de tourbillons importuns ou impurs, Dieu n'est présent

qu'aux heures de silence, de méditation, de prière; mais pour le cultivateur, Dieu est présent partout autour de lui, toujours agissant, toujours visible, dans l'herbe d'hier comme dans le chêne de trois siècles, dans le rayon du soleil comme dans le prisme d'une goutte de rosée. Parfums des prés, solennelles rumeurs des bois, tout est le souffle, tout est la parole de Dieu. L'agriculteur devrait toujours être en admiration devant cette grande âme de la nature, s'il est permis de parler ainsi, qui bruit dans le germe fécondé, dans la séve élancée en gerbes de la tige aux rameaux, dans la fleur qui accomplit ses merveilleux mystères de la vie, dans les blés jaunissants qui bientôt vont nourrir des milliers d'hommes, leur donner la force, relever l'industrie, ranimer le commerce et rendre ainsi la société florissante et heureuse. L'homme des champs concevrait devant cette immense perspective un sentiment d'orgueil, s'il ne comprenait, en s'humiliant devant Dieu qui le presse de toutes parts, qu'il n'est que son bienheureux instrument.

Enfin arriva le jour de la récolte pour l'ile

des Cinq, et les cornets à bouquin, au moyen desquels les moissonneurs, les *métiviers*, se rassemblent, retentirent dès le matin sur tous les points de l'île, tandis que dans le lointain résonnait sur la terre ferme les mêmes mugissements. Alors femmes, enfants, pauvres, tous eurent la faucille à la main, et à partir de ce moment, depuis le point du jour jusqu'au coucher du soleil, chacun fut à l'œuvre de destruction, qui est en même temps l'œuvre de régénération et de vie, ainsi que le veut l'ordre éternel.

Le dernier jour de la moisson allait finir. Il n'y avait plus sur terre que quelques gerbes, laissées exprès, comme on va le voir. Alors les métiviers allèrent prier les fermiers de venir donner à leurs champs dépouillés le coup d'œil du maître. Ils vinrent, en effet.

« C'est très-bien; mais pourquoi ces dernières gerbes ne sont-elles pas relevées? dirent-ils aux moissonneurs.

— Dame, Monsieur, c'est que *iou lou pu pas, mai!* — c'est que je ne le peux pas, moi! — répondit chacun d'eux dans son patois traînant, avec un sourire naïf ou niais.

— Comment! vous ne le pouvez pas?

— Dame! vous le savez bien, not' maître. Vous savez bien pourquoi. »

Les maîtres le savaient très-bien, en effet; mais il était d'usage immémorial de jouer la petite comédie dont voici le dénoûment. Les métiviers se baissaient alors vers ces gerbes, les étreignaient de leurs bras, poussaient de profonds soupirs en signe des plus violents efforts, et les gerbes, au lieu de quitter la terre, entraînaient les travailleurs.

« Vous voyez bien, not' maître, que nous ne pouvons point.

— Allons! allons! du courage!

— Du courage! il ne manque pas : c'est la force qui manque; il faut nous en donner. »

De la force! c'était là le mot de la comédie. On fit apporter du vin; les maîtres trinquèrent avec leurs serviteurs, et ceux-ci, invités de plus à la fête du Burlot, chez maître Girault, enlevèrent ces gerbes, tout à l'heure si accablantes, comme ils auraient fait du plus léger bouquet de plumes. Le soir même, tout était rentré dans les granges, et la mère Jeanne vint aussitôt, à la tête des

glaneuses, chercher son pain avec les petits oiseaux.

Dès le lendemain matin, on entendit encore de toutes parts les cornets, trompettes rustiques qui annonçaient le commencement de la fête du *Burlot,* ou de la moisson terminée. Il est si naturel à l'agriculteur, longtemps tourmenté de la crainte des grêles, des inondations et des tempêtes, de célébrer la fin de ses inquiétudes et l'accomplissement de ses désirs, que l'antiquité avait ses réjouissances pour toutes les récoltes. Consultez le calendrier romain; on y voit danser, dans une ronde éternelle, les divinités couronnées de fleurs, d'épis ou de pampres. Toutes ces divinités visibles, notre foi les a concentrées dans l'unique grandeur de Dieu, qui n'est jamais invisible aux yeux instruits à l'admirer dans les œuvres de ses puissantes mains.

Nos villageois ne promenèrent point dans les campagnes, sur un char triomphal, comme le faisaient les Romains, la figure de paille ou de chaume, emblème de la fin de la récolte.

Au lieu de la flûte et du tambourin, les métiviers se mirent en marche aux sons

combinés du cornet et de la cornemuse, cet instrument sur lequel les Poitevins ont toujours été fort habiles ; puis les chants à tue-tête ne firent point défaut à l'entrée des moissonneurs dans la grange où était, suivant l'usage, servi un abondant repas. Rien ne fut alors animé et joyeux comme cette salle à manger immense ; dignement tapissée d'un double rempart de gerbes nouvelles, trophée dont la présence, au milieu de ces gais loisirs, avait un sens, comme les groupes de drapeaux suspendus dans le paisible sanctuaire des Invalides, l'image du repos honorable après de rudes travaux.

IX

JULIENNE

Après le banquet, dont Julienne fit les honneurs avec autant de prestesse que d'attentions pour tous les convives, les danses commencèrent. Il y avait dans la grange beaucoup de bonnes vieilles que leur âge réduisait à l'immobilité ; leurs jambes, d'ailleurs, étaient fatiguées d'avoir trotté tout le jour sur les pointes du chaume qui hérissait les champs. Rangées de chaque côté, ces anciennes du village formaient une vénérable galerie qui avait pour banquettes les gerbes fraîches. Si, de ce côté, les pieds n'allaient pas, les langues n'en avaient que plus d'action et d'agilité. La conversation, toute de circonstance, roulait sur la récolte de ces pauvres glaneuses, qui avaient pu, en se livrant à leur humble moisson, se former une opinion sur le compte de chacun

des propriétaires dont elles venaient de balayer les champs. Elles les jugeaient sur le plus ou moins de grains abandonnés dans les sillons, et bénissaient les fermiers qui, comme Booz, avaient dit aux moissonneurs de laisser tomber abondamment la part du pauvre. Oh! afin que le malheureux prie pour nous, et sa voix est puissante au ciel, ne craignons pas de lui laisser recueillir sur notre passage un épi de notre champ, un morceau de notre pain, un denier de notre bourse.

Pourquoi Jacques ne put-il pas entendre ces conversations? Il aurait reçu une leçon sévère en apprenant que son avarice et sa dureté de cœur avaient été reconnues dans le peu de blé que ses champs laissaient aux pauvres. Ces entretiens auraient averti Pierre qu'il passait déjà dans la contrée, quelques efforts qu'il eût faits dans le cours de l'année, pour le plus paresseux de l'île des Cinq. Il n'avait pas échappé aux yeux clairvoyants que les mauvaises herbes avaient impunément étouffé ses blés, parce qu'il n'eut pas le soin de les faire sarcler sous ses yeux. Quant à Jean, incapable de persévérer

dans ses études agricoles, il les remplaça par des lectures sans but et sans utilité. S'étant lié avec des fils oisifs de quelques propriétaires, il avait pris le goût des livres frivoles, et quand, au soir des beaux jours, maître Girault le voyait étendu sur l'herbe, un volume à la main, il s'imaginait qu'il étudiait un traité relatif à son art, et c'était quelque nouveau roman loué à la ville voisine. Aussi ses champs se ressentirent-ils des préoccupations si contraires survenues à leur maître. Quant à Paul, ce n'est point l'intelligence et l'aptitude qui lui manquaient; mais un amour effréné du plaisir l'entraînait vers les châteaux, où il s'était établi des relations; car il était gai, liant, bon convive, et passait son temps au billard ou à la chasse, ce qui ne faisait nullement l'affaire de sa ferme. Le talent d'Antoine comme agriculteur était unanimement reconnu.

Le centre de toutes les louanges comme de tous les regards pendant la fète, ce fut Julienne. Les bonnes vieilles, flétries par l'âge et les travaux des champs, se réjouissaient en la voyant; car elle leur rap-

pelait des jours où elles furent, sinon aussi jolies, du moins aussi fraîches que notre jeune fille, qui voletait gracieusement comme un oiseau au milieu de lourdes et massives danses. Toutes les familles distinguées des environs étaient là, cependant; maître Girault était si honoré dans toute la contrée, que les principaux habitants, distingués, soit par leur rang, soit par leur fortune, se faisaient un devoir de signaler au respect de la population, en s'empressant de se rendre chez lui, un homme de bien, de loyauté et d'honneur. Maître Girault s'amusait beaucoup de voir son orgueilleux Jean ne danser qu'avec les filles des nobles du lieu, mettant ainsi singulièrement en pratique ses fougueuses idées d'égalité.

« Julienne est en vérité bien plus gentille que mademoiselle... Comment l'appelez-vous, mère Jeanne?... mademoiselle... qui danse vis-à-vis M. Jean.

— Mademoiselle Emma, la fille du seigneur, » répondit la mère Jeanne à celle qui l'interrogeait. La bonne vieille en était encore à ses jeunes années sur ce point, et bien qu'il n'y eût plus de seigneurs dans le

pays, elle donnait ce titre au propriétaire de l'ancien château, qui n'avait acquis un nom et un rang qu'à la pointe de son épée dans les guerres de l'empire. « C'est pourtant vrai, Julienne est plus gentille que mademoiselle Emma, reprit mère Jeanne.

— Et que la fille du notaire, et que celle du juge de paix, et que la *demoiselle* du percepteur.. »

Les vieilles avaient raison. Bien des journées de l'enfance et de l'adolescence de Julienne s'étaient passées au château ou dans les maisons bourgeoises du lieu. Elle y avait été en quelque sorte la compagne des jeunes filles dont nous venons de parler; puis elle avait quelquefois assisté aux leçons qu'elles recevaient, enseignements agréables ou utiles. Elle aurait pu, dans cette atmosphère qui n'était pas la sienne, prendre en dégoût la vie rurale à laquelle elle était appelée par sa position; mais le bon sens de maîtresse Girault venait en aide au tact délicat que possédait Julienne, et tout en prenant quelque chose des manières choisies et gracieuses que ces demoiselles rapportaient de leurs fréquentes excursions à Paris ou

aux eaux, notre jeune fermière avait su rester simple, sans coquetterie. Elle semblait être avertie par un sage instinct que l'existence des champs, qui lui était destinée, était cent fois préférable à la vie de luxe et d'agitation que les jeunes personnes notables du pays devaient un jour mener dans le tumulte des villes. Elle imitait donc ce qu'elle trouvait de bien et d'élégant, en se gardant de chercher à entrer dans une autre sphère, et voilà pourquoi elle avait tant de simplicité et de grâce. Certainement Emma et ses compagnes de la haute société de la commune ne refusaient pas la main des plus humbles journaliers, dès qu'ils s'étaient donné assez de courage pour la leur présenter et les inviter à danser avec eux. Elles s'empressaient même d'accepter; mais il se faisait sentir dans leur empressement excessif on ne sait quel air de supériorité : le contentement d'elles-mêmes se manifestait par des sourires bienveillants, des paroles prononcées d'un ton de protection affable; elles semblaient se dire : Que de bonté n'ai-je pas de condescendre à danser avec vous ! — Les paysans comprenaient

fort bien, et étaient gênés, au lieu que Julienne les mettait parfaitement à leur aise, quoiqu'elle fût recherchée dans ses façons autant que dans ses parures de fête. C'est ce naturel parfait qui enchantait tout le monde, petits ou grands.

L'approbation générale ne s'arrêtait point là : c'eût été peu de chose au fond, et bien des femmes auraient pu y avoir droit; mais on ne se lassait point de louer sa bonté, son intelligence, sa charité, tout ce qui fait d'une jeune fille un être angélique. Maître Girault et sa femme, dont elle était la compagne plus assidue et plus intime, depuis que leurs cinq garçons avaient cessé d'habiter la ferme, lui reconnaissaient de jour en jour plus de droits à leur attachement profond. Elle les aimait et les vénérait de manière à leur faire oublier qu'elle n'était pas leur fille par le sang. Oui, bien qu'elle ignorât qu'elle n'était leur enfant que par la volonté de la Providence et par la charité, il semblait, à voir sa reconnaissance, qu'elle fût avertie par un instinct de filial amour que ses parents avaient commencé par être ses bienfaiteurs.

« Et certainement, disait la mère Jeanne

en la contemplant avec amour, à la suite d'une conversation que nous n'avons pas écoutée, bien heureux celui qui l'aura pour femme; une bonne ménagère, si excellente, si dévouée, toujours prête à passer la nuit au chevet des malades, je le sais bien! A coup sûr, je prédis du bonheur à son mari. »

Un mari! elle n'y pensait guère encore, et dansait comme une enfant avec ses frères ou les jeunes gens du village et des pays voisins, sans se douter qu'on formait derrière elle et pour elle des projets de ménage.

De même que dans la fréquentation des jeunes filles bien élevées du pays elle avait acquis toute l'élégance de manières conciliable avec la vie simple de la ferme, elle avait orné son intelligence de tout le savoir qu'elle avait pu recueillir dans les conversations du curé, du notaire, de ses frères, d'Antoine surtout. Antoine était son maître favori; elle l'aimait, parce qu'il s'occupait d'elle avec une constante affection, parce qu'il lui communiquait ce qu'il y avait de plus gracieux dans les fruits de ses études, et qu'elle se rappelait toujours le moment où, sortant épouvantée et transie de l'a-

bime qui avait failli l'engloutir, elle se trouva entre les bras du plus chéri d'entre ses frères. Tous, du reste, contribuaient également, et sans s'en douter, au perfectionnement de son esprit. Elle assistait souvent à leurs discussions, et, avec les bons arguments des uns, les extravagances des autres, elle se formait un jugement sain appuyé sur une instruction suffisante et solide, d'autant plus appréciée qu'elle n'en faisait point parade.

Et cette sage et charmante fille de quinze à seize ans dansait, en ce moment même, la dernière frisée ou gavotte poitevine avec une légèreté et une grâce qui émerveilla la pesante assemblée : tous, alors, danseurs, spectateurs, jeunes, vieux, vieilles, jeunes filles, nouvelles épousées, tout le monde répétait :

« Bien heureux qui sera son mari !

X

LE FEU DE LA SAINT-JEAN

Ainsi que maître Girault se l'était bien promis, il ne donna, de son propre mouvement, aux cinq fermiers aucun conseil avant ni après la récolte; il voulait qu'ils fussent entièrement libres de recourir à son expérience, et il avait déjà reconnu en quelques-uns l'orgueil et l'entêtement stupide qui ne croient avoir besoin d'aucun avis. Il observa en silence, et vit facilement pourquoi ses fils n'étaient pas tous également satisfaits du résultat d'une année qui cependant avait été bien belle. Si l'on avait remarqué quelques différences entre les produits des diverses récoltes, elles s'expliquaient fort bien.

Jacques avait semé d'une main avare, et recueilli comme il avait semé. La terre avait été équitable à son égard; il avait mal payé ses serviteurs, pris des ouvriers inhabiles

dont la journée était moins chère, et il avait été servi en conséquence. Sa main avait été étroite, comme disent les Orientaux, quand il s'était agi de fumer ses champs, et ses champs avaient reconnu dignement ses soins parcimonieux. Il avait cru gagner sur tout, en économisant ; mais ce n'était point là une économie, c'était lésinerie aveugle, et il s'en repentit.

Pierre et Paul n'avaient pas le droit de se plaindre de ce que leurs champs avaient été moins féconds, car ils ne les avaient pas protégés contre leurs ennemis : l'ivraie, les coquelicots envahissants et les chardons dévorants. Si du moins cette leçon de morale, que leur avait donnée l'agriculture, leur eût enseigné à arracher de leurs cœurs les mauvaises herbes, les inclinations vicieuses qui empêchent de fleurir et de fructifier dignement le noble champ de l'intelligence et de l'âme ! mais il n'en fut rien. Pierre resta tout aussi paresseux au moral qu'au physique, et ne chercha à se corriger ni comme agriculteur, ni comme enfant de la grande famille humaine. Quant à Paul, il était de plus en plus prodigue, ami des plaisirs ; et pendant

qu'entraîné à la ville par les fils du maître du château, il se livrait à des divertissements, les mauvaises herbes croissaient à leur aise sous les yeux des mercenaires qu'il avait chargés de nettoyer et de sarcler ses champs.

Pour Jean, ce n'était point que l'aptitude et l'activité lui manquassent ; mais il avait, et nous savons pourquoi, négligé de temps à autre ses travaux rustiques : il trouvait les soins de la terre au-dessous de lui ; fils indifférent, il avait méprisé sa mère, et elle l'en punit : bien doucement toutefois, et comme punissent toutes les mères.

Ce fut aussi dans les marchés qu'ils conclurent pour la vente des divers produits de leurs exploitations, que les frères portèrent a peine de ce qu'avait de défectueux leur intelligence ou leur caractère. Jacques voulut trop gagner, et perdit faute de vendre en temps opportun, dans l'attente d'un plus gros bénéfice. Paul manqua le jour du marché où se firent les meilleures affaires, pour assister à une partie de chasse avec quelques-uns des riches habitants du pays : il dissipa de l'argent au lieu d'en gagner, et l'occasion perdue ne se retrouva plus, car

les prix baissèrent aux marchés suivants. Jean avait ouï dire qu'une troupe de comédiens était arrivée au chef-lieu de l'arrondissement, et il y courut au lieu de se rendre à la foire, où tout se vendit à merveille. Pierre fut plus sage : il demanda à Girault ce qu'il avait à faire pour tirer le meilleur parti de son blé, de son sarrasin et de ses fourrages. Maître Girault lui indiqua pour le lendemain un marché un peu éloigné ; mais Pierre se leva trop tard pour y être à temps, et eut la douleur d'apprendre qu'Antoine en revenait enchanté, après y avoir tout vendu à merveille.

Ses frères ne virent pas sans chagrin cette supériorité dans le résultat, qui supposait nécessairement supériorité dans la pensée qui l'avait produit ; mais au lieu de songer à imiter Antoine, de demander des conseils à leur père ou d'en échanger mutuellement, ils se tinrent dans une méfiante réserve, inspirée par un sentiment de rivalité. Les soirées, qui après la moisson commencent à devenir longues, n'étaient plus occupées, comme un an auparavant, par ces lectures communes qui pouvaient profiter à tous. Il

ne fallait plus espérer le retour de ces conférences fraternelles entre les Cinq. Jalousie d'un côté, diversité de goûts de l'autre, il n'y avait plus d'union possible avec ces principes dissolvants. S'il eût existé entre Antoine, Jacques et Pierre une noble émulation, la concorde n'en aurait point souffert; mais Jacques et Pierre ne connaissaient que l'envie, avide ou paresseuse. Si des inclinations du cœur nous passons à celles de l'esprit et de l'intelligence, comment Antoine aurait-il pu prendre plaisir à la lecture d'un mélodrame écrit par Jean, ou aux conversations de Paul, qui ne savait que chasse et courses de chevaux? Les livres de mécanique et d'agronomie que lisait Antoine auraient fait fuir bien loin Paul et Jean : quelle société était donc possible?

On remarquait à l'île des Cinq les défauts, les vices même, que peuvent contracter les hommes livrés trop jeunes à une liberté sans contrôle; mais l'âme n'était point sérieusement attaquée : c'est ce que maître Girault voyait bien au fond des mésintelligences quelquefois soulevées entre eux par leur entrée trop hâtive dans la lutte des intérêts humains.

Il n'intervenait dans l'économie intérieure de la société de l'île que pour réagir contre cet isolement où chacun tendait déjà à se placer au milieu des autres. A cet effet, il ne laissait jamais échapper une occasion de les réunir autour de lui, nœud électrique qui rapprochait, du moins pour quelques heures, les anneaux toujours relâchés de cette chaîne. Julienne, plus encore que leur père, que leur mère, était l'âme de ce corps aux membres presque disjoints, et quand, rieuse et sensée à la fois, aussi gracieuse que bonne, elle se trouvait entre les Cinq, ils se sentaient resserrés autour de ce centre commun, comme l'hiver on se sent attiré par un foyer réchauffant autour duquel on se presse. Alors les causeries avaient plus d'intimité, plus d'union; on se livrait davantage, on s'aimait mieux. C'est par et pour Julienne que les frères se serraient la main et s'embrassaient encore de bon cœur. Toute bonne action est récompensée, et sa belle mission de médiatrice lui produisit de riches fruits. Son caractère et son cœur se formaient, plus accomplis de jour en jour, au milieu de ces imperfections et de ces dés-

ordres intérieurs dans lesquels elle s'efforçait de ramener l'ordre et la paix. Ne pourrait-on pas s'expliquer ainsi l'exquise pureté des anges, devenus des êtres parfaits en servant d'intermédiaires entre Dieu et les hommes, en les guidant, en priant pour eux?

Mais il était facile de lire dans les beaux yeux de Julienne, qui étaient un limpide et sincère miroir de son âme, qu'Antoine était son préféré, surtout parce qu'il méritait par sa bonne conduite l'affection de ses parents, et par conséquent la sienne. Peut-être faut-il voir aussi dans cette circonstance un motif de l'envie qu'il inspirait à Pierre, à Jean, à Jacques, à Paul même. Au lieu d'être jaloux, que ne s'efforçaient-ils de s'attirer cette préférence qu'ils désiraient tous?

Reconnaissons cependant que maître et maîtresse Girault voyaient avec plaisir la prédilection réciproque d'Antoine et de Julienne, et c'était là le plus cher sujet de leurs entretiens du soir, quand ils étaient seuls.

« Quelle bonne fille! elle est aimée de tout le monde, disait maîtresse Girault avec

un accent d'orgueil et de bonheur ; tous ses frères la chérissent !

— Dame ils sont tous également persuadés qu'elle est leur sœur, et tous ils l'aiment comme des frères.

— Tant mieux! tant mieux! et, entre nous, vienne le jour où elle sera en âge de se marier, nous déclarerons tout : tu verras qu'elle choisira Antoine, et ils se seront aimés jusqu'à ce jour-là de la meilleure des amitiés possibles, celle d'un frère pour sa sœur, d'une sœur pour son frère. »

Souriant à cette perspective, maître et maîtresse Girault étaient heureux; mais tout à coup la conversation favorite s'arrêtait, une pensée funeste, que décelait un soupir, était venue voiler ce bel horizon. On devine que l'image de Simon venait d'y apparaître comme un signe fatal, menaçant, pour leurs projets de durable bonheur de famille. Était-il possible de penser au mariage de Julienne sans songer à son père, dont il faudrait le consentement?

Nous savons quel est le sort de Simon Girault; nous avons calculé que les six mois de prison auxquels il avait été condamné sont

expirés depuis plusieurs mois ; nous pouvons donc être étonnés de ne l'avoir pas encore entrevu depuis sa mise en liberté. Mais il n'est point libre encore ; la surveillance à laquelle il est soumis pour huit ans est une autre espèce de captivité. Contraint, comme l'est un surveillé, de résider dans un lieu fixe, il doit s'y représenter tous les huit jours devant l'autorité de police. Simon était probablement ainsi en surveillance, dans un pays éloigné, et voilà pourquoi nous ne l'avons pas aperçu dans le village dont maître Girault est le souverain municipal.

Ce souverain eut bientôt à revêtir ses insignes, le tricorne qui lui tient lieu de diadème, et l'écharpe officielle. Il s'agissait de donner toute la pompe civile possible à la solennité ecclésiastique du feu de la Saint-Jean. Que les savants voient, dans ces bûchers élevés le jour du solstice d'été, une célébration de cette grande époque de la carrière du soleil ; que les légendaires pieux assurent que ces flammes ont pour objet, soit de purifier l'air, soit de commémorer la lumière mystique que répandit sur le monde Jean le précurseur, nos villageois naïfs al-

lument ces brasiers avec une foi toute religieuse, et quand ils les ont franchis trois fois, tenant une branche de noyer ou un bouquet d'herbes à la main, ils regardent ces herbes ou cette branche comme de très-efficaces remèdes pour les personnes malades. C'est là une croyance superstitieuse et qui peut avoir son danger, si l'on se regarde comme dispensé, au moyen de ces préservatifs, d'appeler le médecin ou le vétérinaire ; car il faut ajouter qu'en Poitou on croit également avoir mis à l'abri de toute contagion les étables, quand à leurs portes on a suspendu ces reliques du feu de la Saint-Jean.

Dès le matin du 24 août, on construisit un bûcher énorme devant le portail principal de maître Girault, maire du pays, suivant l'adage des jours d'autrefois, *à tout seigneur tout honneur*. Cette circonstance fut une occasion de réunir les cinq frères, et cette réunion faillit amener une fâcheuse issue. La conversation roulait naturellement sur la cérémonie qui allait avoir lieu. Maîtresse Girault et Julienne en parlaient avec le respect qu'inspire toute tradition antique,

et disaient qu'on ne saurait trop aimer le culte de ces vieux souvenirs, qui, ainsi que le culte des fêtes de famille, sont autant de liens sociaux. Oublier la pieuse enfance de nos pères, en effaçant les traces saintes de leurs pas, c'est en quelque sorte mettre en oubli la vénération due à la vieillesse.

Deux ou trois d'entre nos jeunes gens s'élevaient contre cette tradition des siècles, et s'efforçaient de flétrir une naïve et innocente croyance. Jean était l'orateur, et, avec les prétentions littéraires que nous lui connaissons, il accumulait tous les arguments d'un demi-savoir pour appuyer des raisonnements absurdes. Dans sa morgue de savant manqué, il s'exprimait de façon à faire comprendre à maître Girault, le plus clairement possible, qu'il devait s'abstenir de parler sur ces choses parce qu'il était ignorant.

Le manque de respect fut manifeste, et le père n'était pas homme à le souffrir. « Malheureux que je suis ! s'écria maître Girault en se levant, me serai-je donc soumis à de longs sacrifices pour donner à un de mes enfants une instruction qui me ferait mépriser de lui ? Oh ! dans ce cas, ce don serait

fatal, impie! Mais non, ce n'est point l'éducation, ce n'est point le savoir qui sont coupables, c'est l'ingrat qui fait du bienfait une arme pour frapper le bienfaiteur. C'est infâme, Jean! retirez vous de devant moi. Pour vous ouvrir une plus vaste carrière, je vous ai tous rendus, et vous me le faites indignement sentir, je vous ai tous rendus supérieurs à moi par la culture de l'intelligence; mais, par l'âme, la noblesse des sentiments, vous serez toujours mes inférieurs, vous qui outragez votre père. Oh! certes, je serais le plus inculte des hommes, que je pourrais bien avoir eu tort de vous élever au-dessus de moi par l'esprit, je pourrais m'en repentir amèrement; mais j'aurais toujours le droit et la volonté de vous dire : Inclinez-vous devant moi avec respect. »

Jean était tombé aux genoux de maître Girault dès ses premières paroles.

Toute l'assemblée demeura dans cette stupéfaction muette où nous jette pour quelques instants une scène violente, un imposant éclat de tonnerre; puis, tout à la fois, Julienne, Antoine, Paul, Jacques et Pierre, tous aussi tombèrent à genoux autour de

maître Girault. « Mon père! pardonnez à Jean, pardonnez-lui, je vous en prie, s'écria enfin Julienne avec la voix touchante d'un ange qui prie pour un pécheur; mon père, ayez pitié de Jean : il maudit les paroles qui vous ont justement irrité. Je l'entends bien, sa tête est baissée, il est honteux, il rougit, il vous demande grâce! » Et l'excellente fille embrassait maître Girault pour l'apaiser.

Puis toute la famille se pressa autour du vieillard. On se disputait ses mains pour les étreindre, les baiser; puis, heureuse coïncidence, le curé entra en ce moment; l'homme de paix arrivait quand la paix se concluait d'une manière si touchante, et la réconciliation fut irrévocable.

Le pasteur avait déjà son étole pour aller bénir le feu, car la nuit était arrivée : maître Girault, à peine remis des diverses émotions qu'il venait d'éprouver, passa son écharpe, tandis que le garde champêtre ceignait son sabre. On vit venir alors deux petits gars vêtus en enfants de chœur et portant des flambeaux. Derrière eux était la croix, puis le vicaire auquel se joignirent le curé et maître Girault, que suivaient le conseil mu-

nicipal et les Cinq. Cette petite procession, composée de tous les habitants du bourg, s'accrut considérablement durant le trajet qu'elle fit pour arriver devant la ferme. Alors le curé prit le flambeau d'un de ses acolytes et mit le feu au bûcher, après l'avoir bénit. Ce fut à coup sûr un beau moment que celui où la foule entière se mit à genoux autour du foyer qui commençait à flamber. Un peintre aurait admiré le spectacle de cette file d'hommes, d'ombres noires plutôt, se détachant sur la flamme du feu de joie, toujours plus vive à mesure que chacun y jetait en passant le fagot qu'il avait fait et apporté exprès.

Ensuite le curé, suivi de son cortége, fit de nouveau le tour du bûcher en chantant le *Te Deum*. La croix, l'étole du pasteur qui flottait au vent de mer, les longues barbes des coiffes des femmes, les larges chapeaux des hommes, tout se dessinait en noir sur la flamme et se prolongeait en ombres épaisses sur la terre et les murailles de la ferme.

Enfin le clergé avait terminé ses fonctions. Quand il fut parti, le moment vint de sauter

par-dessus le feu, et ensuite les femmes se tinrent à genoux alentour, tant qu'il flamba. Leurs figures pâlissaient à mesure que la flamme s'éteignait. Le visage blanc et rose de Julienne brillait encore là, comme partout, et sa croix d'or, exposée aux rayons du bûcher bénit, scintillait sur sa poitrine comme une étoile. L'étoile perdait de plus en plus son éclat; car le brasier se mourait, et le vent de mer avait depuis longtemps soufflé les flambeaux. Il faisait donc entièrement nuit quand maîtresse Girault appela toute la famille pour revenir à la ferme, où les attendait le repas du soir. Maître Girault, Antoine, Paul, Jacques, Pierre, Jean, les servantes, les serviteurs, tous étaient rentrés l'un après l'autre; car maîtresse Girault, en bonne ménagère, avait voulu passer la dernière, afin de s'assurer que le portail était bien fermé.

« Et Julienne? et Julienne? s'écria-t-elle quand elle se vit seule sur le seuil; Julienne! Julienne! » Plus elle appelait, plus sa voix devenait tremblante; mille pensées inquiétantes, mille terreurs traversaient son esprit dans le rapide intervalle qui séparait chacun

de ses cris d'épouvante. Ce fut enfin une clameur de détresse :

« Julienne ! »

Les Cinq, les domestiques de la ferme, les voisins, tout le monde eut bientôt entouré Mme Girault.

« Mon Dieu ! où est Julienne ? — Qu'est-elle devenue ? »

Hélas ! maître et maîtresse Girault ne pouvaient plus même s'adresser cette question. Ils voyaient déjà Julienne entraînée par son père, entraînée dans une voie d'opprobre, enlevée pour toujours à leur tendresse. Suppositions, craintes, effrayantes certitudes, tout s'était succédé dans leur pensée avec la rapidité d'un ouragan. Ils perdaient la tête, et, comme il arrive dans de semblables égarements, ils frappaient l'air de leurs cris, sans songer à courir à la recherche de leur fille.

« Julienne ! notre pauvre Julienne ! ne la verrons-nous donc plus ? »

Les Cinq, ignorants comme ils l'étaient du secret de la famille, ne comprenaient rien à un désespoir si prompt.

« Ne vous désespérez pas ainsi, dit An-

toine; il faut courir chacun d'un côté, et nous ne pouvons pas manquer de savoir où elle se cache, car elle veut nous tourmenter; c'est une malice de sa part. »

Maître et maîtresse Girault auraient bien voulu pouvoir partager l'idée de leurs enfants. Ils se joignirent à eux pour aller à la recherche, entrèrent dans les divers chemins qui s'embranchaient devant le portail de la ferme, et chacun de leurs pas était accompagné de cet appel :

« Julienne ! »

XI

LE TAMBOUR DU PAYS

Les angoisses de maître et de maîtresse Girault ne durèrent que quelques minutes; mais il est des moments d'agitation et d'anxiété où les secondes sont des heures. Maîtresse Girault, hors d'elle-même, allait, venait, dans un sentier bordé de haies, quand enfin, au détour d'un haut buisson d'aubépine, la jeune fille apparut accourant à toutes jambes et se jeta essoufflée, palpitante, entre les bras de sa mère.

« Ma mère ! ô mon Dieu ! que j'ai eu peur !

— Et nous donc ! malheureuse !... mais courons rassurer tout le monde...

« Et... mon enfant..., que t'est-il donc arrivé? ta main est froide... Ton pouls bat bien fort. — Pauvre enfant ! nous croyions t'avoir perdue. » Maîtresse Girault s'arrêta si court sur ce dernier mot, qu'on voyait son regret de l'avoir laissé échapper.

« Et quand je m'égarerais, lui répondit Julienne, qu'auriez-vous à craindre? ne connais-je pas tous les chemins du pays? — Oh! c'était bien autre chose! »

Julienne et maîtresse Girault avaient, en parlant ainsi en propos interrompus, rejoint les serviteurs, les Cinq et maître Girault, si épouvanté encore, que la vue de la jeune fille lui remit à peine les sens et qu'il resta longtemps muet.

« Mon Dieu! te voilà donc, Julienne! était-ce une plaisanterie? Elle aurait été mauvaise, tu le vois, dit Antoine.

— J'en suis sûr, tu as voulu nous faire chercher, » dit Paul en riant.

Julienne n'avait nullement envie de rire; ses genoux tremblaient, et la pâleur de son visage décelait une vive émotion. Elle tomba assise entre son père et sa mère.

« Que j'ai eu peur! C'était un voleur..., un fou... Mon cœur bat encore! tenez..., le feu allait s'éteindre, quand tout à coup..., derrière moi..., j'entends une voix qui disait : « Ayez pitié de moi, je vous en prie... Venez, j'ai quelque chose à vous dire! » Ces mots étaient prononcés d'un ton si touchant, que

je m'en sens tout à coup pénétrée. Je me retourne, c'était un homme courbé, aux cheveux presque blancs... Il joignait, pour ainsi dire, les mains en me priant de le suivre.

— Malheureuse enfant! — s'écria à demi-voix Mme Girault.

— Je me dis : C'est un pauvre honteux. Il rougit de dire sa misère au milieu de cette foule. Je le suis donc dans le petit chemin d'aubépines.

— Imprudente! sais-tu ce que tu fais? » On eût dit, à entendre maîtresse Girault pousser cette exclamation, que Julienne était encore en péril.

« J'allais lui donner l'argent que j'avais sur moi, quand..., je ne sais encore quel était cet homme...; un voleur..., un fou...? d'une voix creuse, sourde, comme celle qu'aurait, je le parie, un mort qui reviendrait, il me dit : « J'ai vu tout à l'heure à votre cou une croix d'or..., montrez-la-moi... »

— Ta croix d'or! s'écrièrent maître et maîtresse Girault.

— Hélas! oui. — « Je voudrais voir cette croix d'or, répéta cet homme; montrez-la-moi, je vous en prie. »

« Alors j'y portai mes deux mains pour la défendre. « Comment! poursuivit-il en me saisissant les mains, vous avez peur? rassurez-vous... » Plus je me débattais pour m'enfuir, plus il me retenait avec force. « Oh! cette croix, mon enfant... » Et sa voix me donna alors envie de pleurer. « Cette croix..., j'en ai vu une toute pareille sur le cœur d'une personne bien-aimée. Montrez-moi votre croix, je vous en prie. »

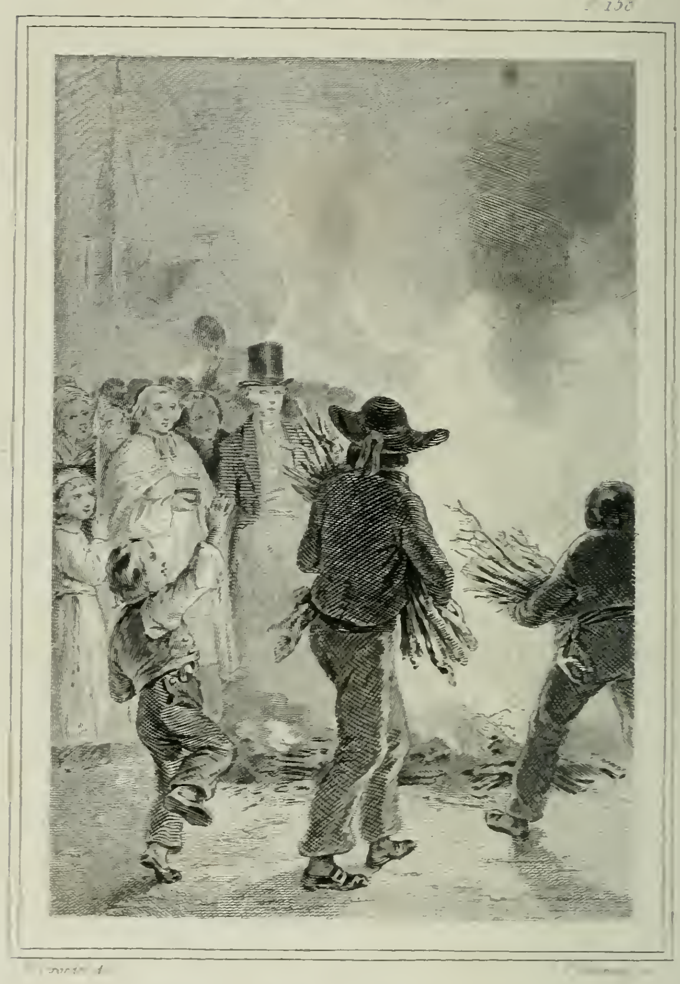
« C'est alors que retentirent vos premiers cris, et il eut un tel tressaillement, que mes mains, qu'il tenait toujours, en tremblèrent.

« — Julienne! On appelle Julienne. — Connaissez-vous celle qui se nomme Julienne? s'écria-t-il d'une voix délirante. — Oh! que je voudrais la voir...! c'était une pauvre orpheline. »

« J'ai compris alors, vous le pensez bien, que le malheureux était fou... »

Julienne interrompit son récit pour embrasser son père et sa mère, qui furent émus jusqu'aux larmes par ce mouvement du cœur.

« Et puis il disait, comme un pauvre homme en démence, mille propos sans suite, des mots qu'il prononçait à demi...; il s'arrêtait comme



Le curé suivi de son cortège fit le tour du bûcher
en chantant le TE DEUM.

s'il avait eu peur ; il me demandait de nouveau ma croix d'or... « Je vous en prie, si vous connaissez celle qu'on appelle Julienne..., dites-lui... ; mais non... Du moins, quand vous prierez le matin et le soir, priez pour un malheureux... en adorant cette croix. »

« Vos cris s'approchaient de nous.

« — Me voici, » répondis-je alors d'une voix étouffée.

« — Julienne ! répéta ce malheureux insensé... ; quoi... ! Julienne ! c'est toi... » Il m'a tutoyée..., le pauvre fou..., et puis il me tendait ses bras comme pour m'en entourer, quand par bonheur le pas d'un cheval s'est fait entendre sur le grand chemin : c'était la gendarmerie, et cet homme s'est hâté de disparaître. Ce ne pouvait être qu'un voleur alors... O mon Dieu ! que j'ai eu peur ! »

L'impression que cette aventure laissa chez Julienne était effacée au bout de quelques jours. Son bon cœur seul songeait à ce qui s'était passé, pour s'émouvoir et s'attendrir sur ce qu'a de douloureux le sort d'un homme sans asile, d'un fou peut-être !... — Maître et maîtresse Girault partageaient sa

commisération pour le malheureux. Qu'aurait-ce donc été s'ils avaient su à quel point le triste vagabond était digne de ce sentiment.

Maître Girault finit par avoir presque la conviction que Simon habitait plus loin qu'il ne l'avait craint d'abord ; il n'était plus question de lui, et de jour en jour approchait le temps de la moisson. Quand ce temps fut à peu près arrivé, maître Girault alla passer en revue les champs de l'île des Cinq, et ne fut pas étonné de voir tous ceux d'Antoine dans une situation également prospère sur tous les points. Quant à ceux de Pierre, il ne s'attendait pas à les trouver très-beaux ; on l'avait averti qu'ils n'avaient pas été sarclés ou *poignés,* c'est-à-dire que le cultivateur insouciant n'en avait point fait arracher à la main les mauvaises herbes.

Girault trouva donc la plupart des pièces de blé dans cet état de déplorable négligence : il fut cependant étonné de voir une partie du bien de Pierre dans une situation parfaite ; mais son étonnement cessa quand il apprit que les cinq à six arpents qui avaient excité son admiration avaient été affermés

par lui à Antoine. Ainsi commençait déjà à se rompre l'équilibre de la propriété, par l'effet de l'inhabileté de celui-ci, de la capacité de celui-là.

Paul avait fait comme son frère Pierre : il dépensait tant, et savait si peu gagner ! Plus il allait, plus il devenait élégant dans ses habitudes, dans son costume, et s'imposait des besoins dispendieux. C'est que pour les hommes qui ont besoin d'une sévère économie (et qui en eut jamais plus besoin qu'un fermier, un *ménager*, comme dit la vieille langue !) rien n'est plus ruineux que la fréquentation de l'homme qui peut prodiguer son or. On se pique d'une sotte rivalité, d'un amour-propre absurde; on veut dépenser autant que lui, et l'on se ruine, et l'on s'endette : c'est ce que faisait Paul. Aussi, pour se procurer de l'argent comptant, avait-il vendu à Antoine deux à trois arpents de terre à blé, mais cependant avec une prudente réserve : il ne vendait qu'à réméré, c'est-à-dire avec la faculté de racheter plus tard. Il s'ouvrait ainsi une porte pour rentrer dans le chemin de l'ordre et de la sagesse.

Maître Girault eût fort bien deviné, s'il ne

l'eût su d'avance, que Jean avait négligé ses terres plus qu'aucun autre des Cinq. Toujours dans la société du fils du propriétaire du château, il avait contracté près de ce jeune homme des habitudes de littérature oisive, qui lui faisaient dédaigner souverainement l'utile profession de son père, et il se promettait avec délices de remettre bientôt dans les mains d'Antoine le soin de ses soixante arpents. Ce qu'il appelait follement son génie ignoré le rendait supérieur à tout, cet orgueilleux, et voilà pourquoi la terre qu'il avait cultivée était si inférieure même à celles de Pierre et de Paul.

Était-ce l'effet du contraste? maître Girault, en passant sur la propriété de Jacques, ne put contenir une exclamation d'étonnement. Connaissant la parcimonie extrême de Jacques et l'avarice avec laquelle il administrait, il s'était préparé à voir des épis épars et par conséquent encombrés d'herbes parasites. Au contraire, les champs de Jacques étaient cette fois plus nourris, plus touffus que ceux d'Antoine même. Le soir, il en fit son compliment à l'avare cultivateur; mais il s'en repentit dès le lendemain, quand il

eut appris que ce résultat était le produit de l'*écobuage*. C'est là une fatale méthode qu'emploient les hommes en qui la cupidité aveugle toute prévoyance. On lève avec la pioche le sol d'un pacage; les plaques que l'on détache ainsi avec le gazon, on les fait sécher, on les brûle au mois de septembre; puis, après en avoir étendu les cendres sur le terrain qu'on veut féconder d'une manière si violente, on sème : voilà ce qui se nomme *écobuer*. Le blé croît pendant deux ou trois ans en grande abondance; mais ensuite le terrain dont on a épuisé les forces devient graduellement maigre, puis inculte pour vingt-cinq à trente années. L'avide et impudent cultivateur a rendu cette terre impuissante en exaltant sa vertu productive, et il finit par mourir de faim au milieu du désert qu'il a créé. *Qui écobue vend*, dit le très-sage proverbe du pays; et maître Girault, remarquant que l'action peu honnête de Jacques, action d'un honteux égoïsme, portait atteinte à l'avenir du bien de la famille, se promit d'en tenir un compte sévère lors du partage définitif.

D'après ces détails d'économie rurale, aux-

quels je me garderai d'en ajouter d'autres, on doit croire que Jacques et Antoine surtout furent les deux plus riches cultivateurs de l'année. Maître Girault eut bientôt l'occasion de sonder la bourse de chacun des Cinq. C'était vers la fin de l'automne, le soir du jour où l'on avait tué le cochon, solennité qu'on appelle *fête des Rilles*. Il s'agissait de la conscription à laquelle on allait être appelé, sans doute au commencement du printemps suivant, et maître Girault ouvrit l'avis que les Cinq, tous conscrits de la même année, fissent une bourse qui pût en garantir au moins un contre le mauvais sort; car il leur déclara qu'il ne voulait pas se mêler de racheter ceux qui ne voudraient point partir.

Cette sage proposition fut bien accueillie par les uns, avec embarras par les autres, et nous devinons pourquoi. Tous s'engagèrent cependant à venir verser leur quote-part entre les mains de leur père, qui devait être le trésorier de l'association; mais la nuit, comme on le dit, porte conseil, et quelquefois un conseil mauvais aussi bien qu'un bon. C'est ainsi que Jacques aima mieux

courir les chances du hasard que de se donner la paix au prix de cent écus. Il ne vit alors qu'une chose : C'est qu'il pouvait les perdre. Paul, bien éloigné de faire le même calcul par avarice, arriva cependant au même résultat, et il aima mieux garder ses trois cents francs pour s'amuser que pour se tranquilliser. Quant aux trois autres frères, ils remirent à maître Girault leur cotisation, qui pouvait tout au plus racheter un homme : il est bien probable que Jean et Pierre empruntèrent la moitié de leur part à Antoine ; ainsi la paresse de celui-ci, l'orgueil de celui-là, leur faisaient perdre de plus en plus toute liberté, toute égalité ; car le proverbe l'a dit : DÉBITEUR, ESCLAVE.

On était à la fin de février, quand, par un de ces beaux jours que le printemps envoie, en enfants perdus, à la découverte, les Cinq, qui étaient dans leurs chambres, l'un lisant, l'autre étudiant, les Cinq entendirent au loin le rauque tambour d'Ambroise Palvadeau, l'homme qui, au dire des plaisants du bourg, faisait le plus de bruit dans le pays, attendu sa double qualité de sonneur et de tambour municipal. Il avait eu l'honneur de marcher,

lui huitième, en tête du premier bataillon du premier régiment de la garde impériale; de façon qu'il se regardait comme un des héros de l'époque. Il fallait l'entendre raconter de quel noble sentiment d'orgueil il se sentait pénétré quand il faisait son *entrée triomphante*, à la tête de toute la garde, dans une capitale, et tambour battant.

Il était bien déchu alors, et ses batteries redoublées sur la retentissante peau d'âne n'épouvantaient plus que quelques pauvres jeunes gens auxquels il annoncait le prochain tirage. La proclamation terminée sur la terre ferme, il s'embarqua pour l'île des Cinq, et il abrégea les ennuis de la navigation par les trilles et les cadences perlées qu'il exécuta à la grande satisfaction du rameur, dont il marquait le mouvement. Bientôt les Cinq, leurs serviteurs, leur bétail, leurs basses-cours, tout le monde fit cercle pour admirer les trois bans d'Ambroise Palvadeau, et plus encore ses longues moustaches blanches tombant à droite et à gauche sous un nez pourpre, et ombrageant des lèvres qui souriaient avec un majestueux dédain, tandis qu'il annonçait que, le 15 avril,

le tirage aurait lieu à la maison commune du chef-lieu de canton ; ensuite, quand le roulement qui fait l'office du point d'admiration à la fin de la phrase retentit sous les agiles baguettes d'Ambroise Palvadeau, ce fut un concert de chuchotements, de mugissements, d'aboiements, de moutons qui bêlaient, de dindons qui gloussaient en chœur, tellement que les échos de l'île des Cinq en résonnent encore.

XII

LA LETTRE

L'ile des Cinq, la ferme, le bourg, tout le monde était dans l'attente. Les jours se traînaient péniblement au gré de l'impatience générale. Julienne surtout, si bonne, si accessible à toutes les craintes, à toutes les douleurs, ne vivait plus que dans une inquiétude qui se renouvelait toutes les fois qu'elle rencontrait dans le pays quelques conscrits, et entre autres un journalier, petit-cousin de la mère Jeanne, le seul soutien de la pauvre vieille, et sans le pain noir duquel elle était condamnée à mourir de faim. Si le sort allait être fatal à ce jeune homme, il le serait, par contre-coup, à une malheureuse femme inhabile à tout travail! Cette chance funeste causait à Julienne de douloureuses pensées et des rêves bien sombres.

C'était au commencement d'une de ces premières matinées d'avril où le soleil est

cher comme un ami qu'on revoit après une longue absence ; maître Girault se promenait avec Julienne dans son verger, et jouissait en espérance de ses pêches et de ses abricots, encore bien enfants, enveloppés, comme dans des langes, dans des pétales blancs ou roses. Tout à coup, à travers cette neige de fleurs qui couvrait les arbres fruitiers, apparaît un chapeau revêtu de toile cirée. — Le facteur! le facteur! — Julienne s'élance vers lui, paie le port de la lettre, et l'apporte en courant à maître Girault.

« C'est de Marseille!

— De Marseille! Sans doute un de nos correspondants qui nous écrit. » Maître Girault avait tout d'abord répondu ainsi ; mais quand il eut quelque temps examiné la suscription, il s'émut et pâlit si visiblement, que Julienne en fit l'observation.

« Qu'avez-vous? vous changez de couleur.

— Je n'ai rien, mon enfant, je n'ai rien. »

Il brisa le cachet d'une main qui tremblait, quelque effort qu'il fit pour comprimer son agitation. Julienne en remarquait de plus en plus les symptômes, et nous n'assurerons pas que, tout en continuant de visiter ses

espaliers, il ne lui arriva pas, et plus d'une fois, de se retourner avec un regard curieux; mais jamais curiosité ne fut plus excusable. Son tendre intérêt pour son père en était le principal mobile.

Voici ce que Girault lisait, et il s'arrêtait de temps à autre en élevant les yeux au ciel.

« Mon bien cher... Mais oserai-je le prononcer ce nom d'intimité, de tendresse? Ai-je le droit de le redire jamais, ce nom qui me rappelle le pays et les liens de famille que j'ai autrefois rompus et foulés aux pieds? Me sera-t-il permis de renouveler ces liens? Aurai-je le courage de me retrouver face à face avec vous tous en me relevant? Qu'on voie si j'en suis digne enfin!

« Voilà cinq ans que j'ai achevé d'expier dans les prisons une partie du châtiment que j'avais mérité. Au sortir de la cellule dans laquelle bien des fois je pensais à vous, j'avais encore cinq années de surveillance à subir; mais rester en France, où je craignais à chaque pas de rencontrer mes complices, d'être entraîné par eux, de retomber, de jeter sur vous, sur ma fille, un reflet de mon

déshonneur par ma présence! Je crus que je pourrais me séparer pour jamais de ce pays qui m'avait vu coupable; je m'enfuis, je m'expatriai.

« A deux mille lieues d'ici, aux Antilles, je trouvai d'autres sites, d'autres hommes, mais toujours et partout le même Dieu qui me rappelait sans cesse les jours d'endurcissement où j'étais insensible aux douces observations d'un père, à ses ordres, aux supplications, aux larmes d'une mère, aux prières d'une épouse : et je maudissais ces jours où il semblait qu'une épaisse couche de glace entourât mon cœur.

« Ce froid de mort, il y a déjà longtemps qu'il a commencé à se dissiper, et plus j'avance, plus je crois sentir en moi une douce chaleur : c'est un sentiment de repentir, d'espérance, de pardon. Autrefois j'avais peur de ma conscience, je n'y voyais que ma conduite criminelle; eh bien! à présent je ne crains pas de la regarder. J'y vois, près de mes crimes passés, près de ceux que punit la loi humaine, près de ceux que punissent les remords et Dieu, je vois les images moins irritées, compatissantes, mi-

séricordieuses de mon père, de ma mère.

« Et je les voyais déjà, quand je me suis écrié : Je puis rentrer en France ! Et j'ai touché le sol natal ; mais tout aussitôt mes terreurs d'autrefois se sont réveillées. Je vous embrassais par la pensée à deux mille lieues d'ici, et, arrivé près de vous, je frémissais à l'idée de vous rencontrer, et puis tout m'avertissait que je n'avais pas complétement satisfait à la loi. J'étais condamné à être un vagabond, à n'avoir point d'asile, à errer la nuit comme le triste garou de nos veillées. J'étais bien malheureux !

« Pourtant le Ciel me donna un soir assez de force pour que j'osasse approcher du village, de la ferme, et, là, tâcher de voir... Oh ! je l'ai vue, je l'ai presque embrassée ; j'ai vu ma Julienne, j'ai vu ma fille !

« O mon bien cher frère ! après tant de souffrances, n'ai-je pas enfin reconquis le droit de vous nommer ainsi ? n'ai-je pas mérité de rentrer dans la famille ?

« Je ne le puis encore. Je me soumets à présent avec résignation aux lois qui m'ont condamné justement. Pour les avoir transgressées, j'ai dû subir une nouvelle peine ;

et me voici en surveillance pour huit ans, bien loin d'ici, à l'autre extrémité de la France, loin de vous, loin de ma fille !

« Je bénis le Ciel de ce que je ne me suis point nommé à elle le soir de la Saint-Jean. Je veux qu'elle ne me revoie que tout à fait pur, réconcilié avec la société, avec moi-même, sans que je puisse craindre de trouver un reproche dans chacun des regards de mon enfant. Vous, mon frère, vous avez toujours été son véritable et son meilleur père. Vous le serez toujours..., toujours...; que Julienne ne connaisse jamais l'autre... D'où vient que je suis forcé de m'arrêter ici pour pleurer...? Cependant renoncer à sa fille ! c'est bien douloureux... Depuis ce soir de la Saint-Jean une idée folle me poursuit. La croix d or de votre sœur, je l'avais perdue, et j'en ai vu une tellement semblable suspendue au cou de Julienne, que je me dis toujours, comme un insensé : Si cette croix que j'ai vue avec désespoir tomber dans les flots était par miracle arrivée entre les mains de ma fille, pour être toujours sur son cœur? dites, ne serait-ce point là un premier rapprochement voulu par la Providence?

« Adieu. Pardonnez-moi, priez pour moi, vous et mon enfant.

« SIMON GIRAULT. »

Cette lettre fit éprouver à maître Girault une émotion que le lecteur aura peut-être partagée. La colère et le mépris que son frère lui avait si longtemps inspirés venaient de se dissiper à jamais devant ces touchantes confidences, pour faire place à un sentiment de noble pitié et de réconciliation cordiale : ne doutons pas que si, au lieu de sa lettre, Simon eût été là, Girault ne l'eût embrassé avec effusion, en l'honorant comme le mérite tout coupable revenu au bien par la force d'une volonté honnête et vertueuse. Certes, il lui aurait serré la main et lui aurait dit : Frère, tout est oublié, réparé : voici ta place au banc du foyer, dans nos bras, dans les bras de ta fille ! »

Sa fille ! elle était là ; elle voyait les yeux de Girault se remplir de pleurs : elle ne put résister à ce spectacle, et se jeta à son cou.

« Vous pleurez ! vous est-il arrivé quelque mauvaise nouvelle ? » Girault ne répondit

qu'en embrassant Julienne au nom de son père.

« Mais, dites-moi, qui vous afflige donc? »

Et elle essuyait les larmes du vieillard.

« O mon enfant ! les larmes ne sont pas toujours l'effet de la tristesse, d'autres émotions peuvent les tirer de notre cœur.

— Oui, sans doute, le récit d'un beau trait, d'une bonne action, d'une vie honorable. Je vous en prie, mon père, dites-moi ce qui vous a causé un tel attendrissement : que je pleure avec vous ! Verser des larmes d'admiration, c'est un plaisir qui élève l'âme. Je veux trouver beau ce que vous trouvez beau, aimer ce que vous aimez. » Julienne, en parlant ainsi, pressait une des mains de Girault, qui de l'autre serrait étroitement celle de sa fille ; et pendant quelques minutes de silence le père, l'enfant d'adoption, tinrent fixés l'un sur l'autre des regards que voilaient de douces larmes. Tandis qu'elle le suppliait de lui dire ce qui l'avait si vivement touché, il se rappelait chacun des mots de la lettre de son frère, il se reprochait de cacher plus longtemps à Julienne un père qui revenait à elle si pur, relevé par un tel repentir. Elle

insistait, comme si elle eût obéi à quelque instinct du cœur, et maître Girault allait peut-être tout lui apprendre, quand il fut appelé pour accomplir sur-le-champ un devoir de ses fonctions municipales; et l'entretien ainsi rompu pour la fin du jour ne se renoua pas le lendemain.

XIII

LE TIRAGE

Le fatal 15 avril arriva avec la rapidité que mettent à venir à nous les jours redoutés. Dès le matin, dans chaque commune du canton, le tambour de l'endroit battait le rappel, et Ambroise Palvadeau ne fut pas le dernier à exécuter sur la terre ferme et l'île des Cinq ce signal qui faisait palpiter les cœurs, qui mouillait les yeux de bien des sœurs, de bien des mères; mais les roulements redoublés prouvaient incontestablement que l'ancien tambour de la garde les faisait retentir avec une joie toute militaire. Cela lui rappelait son jeune temps, ses batailles, ses conquêtes, et il allait en virtuose, tambourinant, des chemins creux aux bocages et des prés aux collines, ramassant à sa suite, dans chaque hameau, dans chaque écart, quelques jeunes gens qui se

joignaient à lui d'un pas martial. Le détachement ne passait pas dans une autre commune sans y fraterniser, et une nouvelle troupe, un nouveau tambour, se réunissaient à la bande joyeuse; oui, joyeuse, car si les mères, les sœurs, les futures, obligées de remettre leur mariage à huit ans, étaient tristes et sanglotaient, les conscrits, épris de l'amour de la gloire et fiers d'être appelés à servir leur patrie, chantaient des airs nationaux avec leurs voix formidables.

Enfin on vit arriver au chef-lieu de canton, avec huit tambours, un véritable bataillon d'une longueur imposante; car les garçons marchaient par *trézaux*, comme on dit dans le patois du pays, c'est-à-dire trois à trois. A la suite ou à côté de chacun des petits détachements, venaient, bien inquiètes, bien éplorées, les pauvres femmes, et parmi elles se trouvait Julienne, dans une vive inquiétude. Elle marchait avec sa mère, derrière trente conscrits, entre lesquels le sort devait demander cinq soldats à la commune. Enfin les voici arrivés, tambour battant, au chef-lieu de canton, et nous retrouvons là maître Girault siégeant au bureau, en qualité

de maire, à côté du sous-préfet, qui va présider à la grande opération.

Dès que l'heure marquée pour le commencement du tirage eut sonné, le premier magistrat de l'arrondisement préluda par un discours sur l'obéissance qu'on doit aux lois de son pays; mais nous ne saurions assurer que cette harangue fut écoutée fort attentivement par les parents et les conscrits. On eût pu voir dans les regards plus ou moins égarés, plus ou moins tranquilles, sur les joues d'une pâleur mate ou d'un rouge vif, ici le *gars* tremblant que le sort ne lui fût fatal, car il faudrait alors partir et laisser dans la peine ses vieux parents, ce qui pouvait bien arriver à la malheureuse mère Jeanne; là, d'autres garçons pleins d'une assurance imperturbable, car ils ne demandaient pas mieux que de marcher pour leur pays. On voyait aussi çà et là quelques poltrons dont on se moquait, parce qu'ils portaient je ne sais quelle superstitieuse relique préparée par un charlatan, et sur laquelle leurs mères, leurs aïeules avaient, matin et soir, prié de si bonne foi, que la crédulité de ces femmes était moitié ridicule, moitié touchante.

Il se trouvait là les fils du notaire, ceux de deux ou trois propriétaires riches ou d'anciens nobles, près de quelques pauvres journaliers, entre lesquels le sort, cet aveugle inexorable, allait prononcer : c'est l'arbitre mystérieux auquel la loi a recours quand il faut établir une distinction ou faire un choix entre des hommes, sans blesser le droit de qui que ce soit.

Enfin on commença l'appel : les A, les B se succédèrent, tant ils étaient nombreux, avec une lenteur qui désespérait maîtresse Girault et Julienne ; elles se disaient bien que tous les garçons de la famille qui tomberaient seraient à coup sûr libérés ; mais, que savait-on ? il pouvait se déclarer à l'improviste une guerre qui interdît toute exemption du service ; et Julienne était, ainsi que sa mère, extrêmement inquiète : nous éprouvons toujours une certaine anxiété quand nous voyons le sort planer au-dessus de la foule où nous sommes : sur qui descendra-t-il ?

Les trois frères qui avaient mis à la bourse n'étaient pas du tout agités ; il pouvait cependant fort bien en tomber deux d'entre

eux, et alors la somme réservée n'eût plus été suffisante. Paul était le plus tranquille, quoiqu'il n'eût rien fait pour s'assurer : il était brave. Quant à Jacques, c'était une autre affaire; il marchait sur les charbons : un juste châtiment commençait déjà pour lui.

C'est avec un dépit plein de fiel que Jean voyait, par un singulier et fréquent caprice du hasard, tous les numéros supérieurs enlevés par les premières lettres de l'alphabet. Qu'ils sont heureux! se disait-il; et il s'impatientait contre les lettres qui le séparaient encore du G. Pour son frère Pierre, il n'était point encore arrivé, faute de s'être trouvé prêt à l'heure du départ des autres conscrits.

Le tirage allait lentement, et ce qui en retardait la marche, c'est que pas une mère ne laissait aller son fils au sac sans lui avoir fait réciter avec elle une prière à genoux, sans l'avoir embrassé. Puis c'était une seconde oraison quand le garçon plongeait la main au milieu des numéros; et enfin des rires de bon cœur ou des larmes accueillaient le conscrit de retour, et empêchaient encore pendant quelques instants l'appel. Démons-

trations bien naturelles de douleur ou de joie ; il eût été si cruel de les interrompre sur-le-champ.

La lettre G venait de commencer.

« Au tour des fils de Girault, » se disent alors les assistants, qui les désignaient ainsi, comme s'ils étaient également les fils du fermier, quoiqu'ils fussent de la même année et ne pussent par conséquent être tous frères. A ces mots le cœur battit bien fort à maîtresse Girault et à Julienne. Le mouvement des lèvres de ces deux excellentes femmes et leurs fréquents signes de croix révélaient ce qui se passait en ces moments dans leurs âmes. Antoine fut appelé le premier ; et sa sœur, sa sœur d'adoption, sa favorite, elle dont il était le plus aimé, lui adressa, du milieu de sa prière, un regard dans lequel il y avait mille souhaits ineffables de bonheur, mille symptômes d'une tendre anxiété.

Antoine se plaça donc devant le sac fatal, avec émotion, non celle de la crainte, mais avec ce sentiment de respect qu'on éprouve toujours invinciblement en accomplissant une action imposante, et c'en est une que de ve-

nir obéir à la loi. Nous ne savons s'il dit la prière que lui avait bien recommandée maîtresse Girault; mais il plongea sa main dans les mystérieux replis du sac, et la retira avec le numéro le plus élevé du tirage. Bientôt il fut dans les bras de sa mère; Julienne s'élança entre les siens, et ils s'embrassèrent avec une effusion dont, il faut l'avouer, Paul fut un peu jaloux.

Jacques, qui allait passer à son tour, ne vit dans cette scène touchante que le bon numéro qui lui était peut-être enlevé; mais la foule, qui aimait Antoine, applaudit à son succès.

Pierre ne se trouvait pas encore là : par bonheur pour lui, il était le dernier de ses frères à tirer : mais qui le retenait? lui serait-il arrivé quelque accident? c'est ce que se demandait maîtresse Girault avec anxiété.

« Jacques Girault! » appela une voix retentissante; et Jacques, accompagné, comme Antoine, de souhaits et de prières, se dirigea bien tremblant vers le bureau. Combien il eût voulu en ce moment pouvoir mettre à la bourse commune pour se rassurer! et cependant des pensées contraires se combat-

taient dans sa tête, et il se disait tout en tremblant : Si pourtant j'allais avoir un bon lot, je regretterais bien mon argent. C'est probablement en se disant cela qu'il prit son lot et le remit, en pâlissant, à son père. Sa mine était alors si piteuse, que maître Girault eut évidemment beaucoup de peine à comprimer une grande envie de rire.

Jacques avait le numéro UN.

Pour comble de désespoir et de confusion, il entendit la foule, qui le détestait, chuchoter en ricanant quand on proclama l'arrêt du sort :

« Il a la main heureuse. — Il faudra bien qu'il paie cette fois. — Ce n'est pas une bonne main d'avare. » Et mille autres quolibets, qui dans le patois du pays étaient plus piquants encore. Maîtresse Girault l'embrassa et le consola. Julienne était si bonne, qu'elle se joignit à sa mère.

Jean eut un bon numéro. — Mais Pierre, Pierre ! où était-il? Il n'y avait plus que Paul à appeler avant lui, et Paul, s'élançant sur l'estrade avec son insouciance caractéristique, amena un TROIS magnifique.

Il y eut dans l'assemblée une rumeur d'in-

térêt; maîtresse Girault alla au-devant de lui, le plaignit, et Julienne, se rappelant qu'il n'avait pas mis à la bourse commune, songea tout aussitôt à contribuer à le racheter au moyen de ses petites économies de jeune fille.

« Pierre Girault! » s'écria la voix solennelle du maître d'école, qui faisait ici l'office d'huissier. « Pierre Girault! » Voyons où il est en ce moment. Nous avons peint au commencement de ce récit ces mâts munis d'échelons, plantés de distance en distance sur la grève qui séparait l'île de la terre ferme, afin qu'on pût s'y réfugier dans le cas où l'on serait surpris par la marée montante. Tel est précisément le cas où se trouva Pierre Girault. Encore au lit quand ses frères partirent, il s'était levé, habillé, préparé, le tout si lentement, qu'à peine arrivé à la moitié de la traversée de la grève, il avait vu la mer remonter derrière lui très-vite, à la faveur d'un bon frais; et bientôt il ne lui restait d'autre moyen de salut que celui de grimper d'échelon en échelon, jusqu'au plus élevé, au-dessous duquel s'arrêtait la marée la plus haute. C'est là que nous le voyons

perché. Il appelle une barque pour qu'on vienne le prendre ; mais tous les bateliers sont à terre. Il voudrait bien se jeter à la nage pour gagner le bord ; mais nous savons qu'il n'a guère de courage ni de force ; il ne sait pas nager, d'ailleurs, et cependant il ne pourra pas tirer ! Il avait pourtant confiance dans sa main, et, quel désespoir ! le sous-préfet prendra pour lui un mauvais numéro peut-être.

C'est justement ce qui était arrivé, et le numéro NEUF lui était échu ! place fort douteuse dans la série ; car l'expérience avait prouvé que les exemptions de droit ou commandées par l'état de santé des conscrits absorbaient un nombre d'hommes égal à celui du contingent réclamé.

Il fut à remarquer que deux autres gars du village qui s'étaient fait dire des paroles et écrire des charmes par un intrigant que la police condamna plus tard pour escroquerie, tirèrent les numéros DEUX et QUATRE. Ils avaient dépensé beaucoup pour être sous la protection d'un amulette, et ils allaient avoir beaucoup plus encore à dépenser pour se mettre sous la protection plus efficace des

remplaçants. Ils le pouvaient, par bonheur; mais une scène déchirante allait bientôt se passer. Cette pauvre mère Jeanne, que nous avons, au commencement de ce récit, dépeinte si fraîche et si droite pour son âge, avait cruellement vieilli dans l'espace de deux mois qui sépara l'annonce du tirage et la scène à laquelle nous assistons actuellement : c'est que les inquiétudes sont de puissants auxiliaires du temps pour faire blanchir nos cheveux, pour courber nos fronts, pour briser nos forces. Mère Jeanne était bien à present une débile octogénaire. Déjà, depuis longtemps, chacun des assistants pouvait voir ses rides se creuser, ses yeux presque éteints se voiler encore, et sa tête tremblotante battre en quelque sorte sa poitrine, tandis que ses genoux vacillaient de plus en plus sous son corps, à mesure qu'approchait le nom de son petit-cousin, son généreux appui. Il détachait de son faible salaire journalier ce qui pouvait assurer à la pauvre vieille son pain de chaque jour; car la charité n'est pas incessante, l'aumône manque quelquefois dans les temps de gêne; et puis la mère Jeanne était bien âgée, sou-

vent malade, et se trouvait alors dans l'impossibilité d'aller quêter sa vie. Si ce jeune garçon tombait, tout manquait donc à celle qu'il soutenait : elle tombait elle-même pour ne plus se relever. On peut alors comprendre quelle était l'émotion de la mère Jeanne et de son cousin quand il fut appelé. Julienne était pâle comme la mort lorsqu'elle le vit monter les degrés de l'estrade.

Il mit la main dans le sac, et n'osait la retirer. Elle tremblait visiblement. Il se décida enfin.

« Le numéro CINQ ! » proclama le sous-préfet.

Le jeune homme resta consterné en pensant à la mère Jeanne, et la malheureuse vieille poussa des sanglots à fendre le cœur. Les larmes qui flottaient depuis longtemps sur ses yeux débordèrent, et elle se précipita à genoux devant le bureau, les bras étendus, comme pour demander pitié et grâce.

Paul en fut si ému, que dans le trouble de son attendrissement il s'écria : « Pourquoi suis-je tombé au sort? Je partirais pour lui. »

Ces mots, qui allèrent toucher maîtresse Girault jusqu'au fond de l'âme, lui firent bien peur. Elle attira la mère Jeanne près d'elle; et, aidée de Julienne, d'Antoine et de Paul, elle la tranquillisa en lui donnant, le mieux qu'elle put, de l'espérance. C'est un baume si bon à répandre! presque aussi doux à verser qu'à recevoir.

Mais, à part ces démonstrations de sympathie, la scène du tirage avait été le long et hideux déploiement de l'intérêt individuel et de l'égoïsme le plus profond. Ce ne fut, pendant deux longues heures, qu'une odieuse alternative : tantôt de la joie, à cause du mal échu à celui-ci, et qui assurait d'autant le bien de celui-là; tantôt un chagrin hautement exprimé quand un bonheur proclamé à droite inquiétait la gauche sur la chance qui se trouvait dépouillée de son lot, par un voisin, par un ami peut-être!

La triste ou joyeuse cérémonie achevée, les gars de chaque commune se replacèrent, par *trézaux*, sous le drapeau que portait un des conscrits. Des rubans flottaient au vent autour des chapeaux marqués des chiffres les plus élevés, et Ambroise Palvadeau bat-

tait plus allègrement que jamais devant sa troupe, sûr de mener derrière lui cinq soldats : Paul, Jacques, le cousin de la mère Jeanne, les deux gars qui avaient eu une si malheureuse confiance dans les charmes du sorcier. Le détachement tournait la haute haie d'aubépine, qui commençait avec un chemin creux, quand on vit Pierre, délivré enfin par la marée basse, accourir à toutes jambes pour venir prendre son rang, avec son équivoque numéro NEUF. Il était bien désolé ; car il était convaincu qu'il aurait eu la main heureuse. Pourquoi avait-il été si paresseux?

XIV

LA BOURSE COMMUNE

C'est dans la délibération qui eut lieu le lendemain du tirage chez maître Girault que bien des tristes passions se révélèrent. Il s'agissait de l'emploi des neuf cents francs dont la bourse commune se composait. Antoine, poussé par un sentiment profond de cette justice fraternelle qui n'est point rigoureuse comme la justice de la société, mais qui est aimante et tendre, fut d'avis que, puisque aucun de ceux qui avaient contribué n'était tombé, il fallait remettre la somme entre les mains de Jacques et de Paul, que le sort avait atteints, et qui la compléteraient de manière à s'assurer chacun un remplaçant. Jean, il faut le reconnaître, se joignit à son frère Antoine pour appuyer cette proposition; mais Pierre s'opposa à l'adoption d'un tel arrangement, en montrant avec douleur son douteux et incertain numéro, qui pouvait très-bien le forcer à partir, et alors il

réclamait tous ses droits. Maître Girault avait laissé la discussion libre, quelque peine qu'elle pût lui faire dans certains de ses détails; rien ne pouvait d'ailleurs être résolu avant la décision du conseil de révision.

En attendant cet arrêt suprême, maître Girault, Antoine et les deux femmes firent des démarches pour obtenir l'exemption du cousin de la mère Jeanne. Il était d'une complexion assez faible, et le médecin du village pensait qu'il serait déclaré inhabile au service. Tout le monde s'intéressait à lui comme à la vieille qu'il soutenait, et qui depuis le tirage ne demandait plus d'autre charité que celle-ci : — Pour l'amour de Dieu, empêchez Nicolas de partir. – C'est l'aumône que chacun cherchait à lui donner, et à cet effet on ne négligeait aucun soin; mais Pierre et Jacques ayant su cela, et voyant leur intérêt compromis si l'on réussissait, se liguèrent pour agir sous main en sens contraire. Tout ce que conseillent l'envie et la cupidité est hideux.

Jacques ne s'arrêta point là, et, non content de se flétrir au moral par cette mauvaise action, il se fit un mal physique irréparable.

De peur d'avoir à payer, totalement ou en partie, un remplaçant, il se fatigua la vue à force de porter des lunettes de plus en plus concaves, et vers les derniers jours qui précédèrent le conseil de révision, il était parvenu à lire avec les verres marqués du numéro 1, son chiffre fatal : c'est-à-dire qu'il s'était perdu les yeux pour le reste de sa vie. Il pratiquait donc encore en ce cas la méthode de l'écobuage, qui, pour un avantage passager, menaçait à coup sûr d'une longue misère.

Vers cette époque à peu près, et c'était dans les premiers jours de mai, quand les tiges vertes des blés commencent, pour me servir de la poétique expression des Orienteaux, à *révéler les secrets de la terre,* maître Girault eut à exercer ses fonctions de premier magistrat de la commune. Un délit grave avait été commis sur l'île des Cinq. Un matin il la parcourait, faisant à part lui ses remarques sur l'état des terres de ses enfants; il venait de s'arrêter pour féliciter Antoine d'avoir transformé en prairies artificielles la terre en friche qu'il appelait un honteux exemple de paresse, quand tout à

coup il entendit des aboiements du côté des bois; il leva la tête, regarda, et ne tarda pas à voir déboucher d'un taillis un lièvre, aussi rapidement que la flèche que lance un arc bien tendu. L'agile bête se sauvait à travers champs, s'inquiétant peu de l'arrêté municipal qui défendait de traverser les terres jusque après la moisson. Ce n'était, après tout, qu'une brute; mais voilà que sur ses traces s'élancent deux ou trois jeunes gens des environs, en compagnie de Paul et Jean, et ceux-ci étaient les plus acharnés, et ils foulaient impitoyablement aux pieds les blés naissants.

« Arrêtez! Messieurs, s'écria Girault; arrêtez au nom de la loi! Voyez où une ardeur insensée vous emporte! pour détruire une creature vivante, vous détruisez le bien d'autrui, vous violez sa propriété; vous ravagez un champ sur lequel se préparent les plus belles moissons; vous outragez la loi commune; c'est à vous surtout, Paul et Jean, que je m'adresse. Est-ce ainsi que vous comprenez le respect dû à vos frères? Parce que vous négligez vos terres, est-ce une raison pour que celles des autres en souffrent par vous? »

La chasse cessa sur-le-champ ; les jeunes gens s'excusèrent comme ils le purent, et maître Girault, jugeant que Paul et Jean étaient les vrais coupables, provoqua, comme maire, leur condamnation à une amende et à des dommages qu'Antoine donna aux pauvres.

Ce bois commun avait déjà été le théâtre de plus d'un délit, que le garde nommé par les Cinq signala à plusieurs reprises. Bien des fois il prit les bestiaux conduits par le pâtre de Pierre, serviteur aussi indolent que son maître, tandis que, laissés à l'abandon, ils paissaient les rejets et les jeunes pousses destinés à remplacer les coupes. Un des serviteurs de Jacques avait été arrêté tendant des lacets et des piéges la nuit, et, pour se justifier de cette action malhonnête, il allégua que son maître ne lui donnait pas de quoi vivre; ce qui aurait dû avertir notre avare de la nécessité de reconnaître par un salaire équitable les services des hommes qu'on emploie, afin de ne pas les exposer à des fautes dont on se rend ainsi presque coupable. Jacques lui-même avait été convaincu d'un abus de confiance envers la commu-

nauté : des arbres abattus par l'ouragan, et qui appartenaient également aux Cinq, avaient été débités par lui, délit pour lequel il avait été condamné à une assez forte réparation envers la petite société.

Enfin le conseil de révision s'assembla, et le détachement des conscrits se rendit en grande pompe militaire au chef-lieu du canton. Le petit cousin de la mère Jeanne passa d'abord à l'examen, et de l'avis des médecins et des militaires il fut déclaré impropre au service. La pauvre vieille femme, en entendant cet arrêt, poussa un tel cri de joie, que les assistants furent vivement émus; puis elle tomba évanouie.

Pendant que, pour la faire revenir à elle, Julienne lui répétait une à une les paroles qui l'avaient frappée comme un coup de foudre, Pierre maudissait, en vrai poltron, ce jugement qui le rejetait presque infailliblement au nombre des conscrits avec son numéro amphibie.

Jacques fut appelé à son tour, et, en lui voyant les yeux gonflés, bordés de rouge, engorgés de sang, chacun se demandait s'il avait eu quelque chagrin. On supposait qu'il

avait beaucoup pleuré, et l'on ne se doutait pas de l'expédient désastreux auquel il avait eu recours.

« Jacques Girault? »

Il obéit à l'appel.

« Oh! Messieurs, dit-il d'un ton piteux en s'avançant, si vous saviez comme j'ai la vue faible et basse! »

Il aurait menti s'il eût parlé ainsi un mois auparavant; mais il disait actuellement la vérité tout entière. On lui présenta les besicles qui devaient servir à l'épreuve, il lut plusieurs phrases, et fut déclaré exempt; mais à quel prix! Certes, toutes les fois qu'il fut obligé de baisser honteusement ses paupières devant un beau soleil, de renoncer à la lecture d'un livre parce qu'il était imprimé en caractères trop fins pour ses yeux épuisés, ou, chose plus grave encore, de négliger les soins assidus de ses cultures parce que le grand jour lui faisait mal, il dut se repentir amèrement de ne pas avoir mis à la bourse commune, acheté un remplaçant, sauvé, à quelque prix que ce fût, ce don précieux d'une vue forte et intacte, qui est le lien le plus immédiat entre l'homme

et les merveilles de la création. Jacques s'était aveuglé pour ne pas obéir à la loi; il avait été cruel envers lui-même, il avait fait une absurdité pour commettre une faute. Quel homme, dans son bon sens, n'aimerait mieux servir l'État glorieusement que de risquer d'être aveugle? C'est pourtant le contraire que Jacques avait fait.

Pierre ne fut pas assez bon frère pour oublier son intérêt; quand il vit Jacques libéré, il n'aperçut dans ce fait autre chose que le nouveau pas en arrière que cette décision le forçait à faire vers les numéros qui partaient de droit. Paul ne lui fit pas éprouver le même sentiment; car il fut admis sans hésitation.

Puis vinrent presque successivement, pour le désespoir de Pierre, trois exemptions voulues par la loi ou par la taille physique des conscrits. Il n'y avait plus de doute en ce qui concernait Pierre : il devait désormais faire partie du contingent, et il fut déclaré admissible.

C'est au retour de cette séance que s'engagea une discussion plus violente que jamais, à propos de la bourse commune. Elle

appartenait certainement de droit à Pierre, qui, ayant apporté sa part dans cette assurance mutuelle à laquelle Paul n'avait rien fourni, en était désormais le seul possesseur. Cependant Julienne fit un appel à sa générosité pour l'engager à partager la somme avec son frère; mais Pierre persévéra dans sa dureté égoïste, et déclara qu'il voulait user de son droit.

Son droit! dirons-nous avec Julienne; ne savez-vous pas que par l'exercice impitoyable de son droit on peut arriver aux actions les plus cruelles, être dénaturé, impie? car c'est de l'impiété que l'égoïsme envers un ami, un frère. Que serait une société dont tous les membres marcheraient sur la ligne droite, inflexibles, sans dévier jamais, fût-ce pour répandre l'huile et le vin du Samaritain sur un être souffrant à quelques pas du chemin? Ce serait une société d'une sécheresse et d'une aridité odieuse. Le riche s'y retrancherait donc dans son droit incontestable de propriété pour ne pas faire l'aumône? L'offensé invoquerait donc son droit à exiger la justice et l'expiation pour ne jamais pardonner? On se heurterait sans cesse sur cet

étroit chemin ; car nul ne voudrait céder une partie de la place où son pied doit poser. La compassion, la miséricorde, la charité, célestes déviations du droit strict, n'existeraient plus dans ce monde désormais éteint, glacé, mort.

Il n'est pas de raisonnement, quelque touchant qu'il soit, qui ne vienne échouer sur un cœur dur : c'est un écueil où tout se brise. Pierre répéta donc qu'il était dans son droit, et les neuf cents francs de la bourse commune lui furent remis par maître Girault, mais avec un geste, un regard surtout, qui auraient dû rappeler Pierre à de meilleurs sentiments, et paralyser en quelque sorte la main dans laquelle son père déposait le sac fatal. Il n'en fut point ainsi ; et il se retira avec ses autres frères, hormis Paul, qui, pour la première fois de sa vie peut-être, était triste : ce n'était pas de partir, il y était tout prêt ; mais il lui coûtait de se séparer de sa famille et surtout de Julienne.

XV

LA BALLADE

Ceux de nos lecteurs qui savent l'anglais, où le mot *ballad* signifie ordinairement une histoire lamentable et effrayante, de la nature de ces romances populaires que nous appelons *complaintes,* s'attendent peut-être à voir ici un de ces récits funèbres : non pas, car dans le pays de maître Girault la vieille langue a conservé une grande partie de sa valeur, et là, comme *bal* dans nos villes, comme ce même mot *ballade* chez nos vieux poëtes, une ballade donne l'idée de la joie et de la danse.

C'est aujourd'hui la fête communale du pays qu'administre maître Girault. Le temps est magnifique, et voici les colons de l'île qui arrivent, mais non plus bras dessus, bras dessous, comme aux jours de leurs plus intimes liaisons, sur la place du village, couverte de baraques de planches ou de toile.

C'est là qu'on voit le géant nouvellement venu de la capitale, le veau à cinq pattes, né dernièrement dans la paroisse voisine, et un phénomène quelconque de la mer Glaciale ou des îles de la mer du Sud. Les baladins de tréteaux ont toute la terre à leur disposition, et leur géographie est presque toujours bouffonne. Les cinq chefs-lieux d'arrondissement, voire la capitale du département, ont envoyé à la foire leurs plus beaux rubans et les étoffes qui étaient de mode l'année dernière à Paris, plus une clarinette et une grosse caisse, duo qui représente assez bien une longue femme fluette qui donnerait la main à un cavalier court et rebondi; mélodieux couple dont l'étrange harmonie s'associe tant bien que mal avec le rappel que fait sans relâche retentir le tambour d'Ambroise Palvadeau; tambour joyeux aujourd'hui, il va bientôt battre la marche guerrière qui emmènera les conscrits loin de leurs mères éplorées. En attendant ce signal, ils vont danser encore aujourd'hui joyeusement. C'est que bientôt ils n'auront plus de fête du pays que par le souvenir, pour égayer les veillées des chambrées ou

des corps de garde, et ils veulent laisser dans leur mémoire une impression qui puisse durer huit ans.

Voyez-vous arriver de tous les côtés ces grands et robustes paysans coiffés de chapeaux ronds à fond plat et à larges bords? Sous ces espèces de parasols, ou parapluies suivant la saison, devrait tomber une longue chevelure; mais il s'en faut de beaucoup. Leurs cheveux sont tondus en rond, comme l'étaient ceux des clercs du moyen âge. Le gilet de laine blanche, que laisse voir leur veste brune, est serré par une ceinture de mouchoirs rouges ou bariolés. Cette ceinture est la limite où commence une culotte d'étoffe à grandes barres, moitié laine, moitié fil, qui descend jusqu'à de lourds souliers ferrés; mais la pesante chaussure n'empêchera pas les frisées et les rondes de battre la terre.

Voici les habitants du Marais en grande parure du dimanche; et si vous me demandez pourquoi ils portent presque tous sur l'épaule une grande perche de plus de trois mètres de haut, je vous dirai de vous tranquilliser sur l'usage de ce bâton. Comme ils

rencontrent fréquemment dans leurs terres d'alluvion des fossés remplis d'eau de dix mètres ou plus de largeur, ils ont besoin d'un levier qui les aide à prendre leur élan afin de les franchir, et c'est à cela que leur servent ces *ningles*, qu'ils ne quittent jamais quand ils vont dehors.

Si le costume des hommes ne vous paraît pas très-élégant, vous trouverez celui des femmes complétement laid, à coup sûr. Quelques mètres de petit ruban de fil renfermant dans des tours nombreux leur chevelure aplatie, font tous les frais de leur coiffure. Sur un corset qui leur monte droit jusqu'aux épaules, corset tellement garni de baleines qu'il pourrait parer un coup de sabre, est étroitement serrée une brassière d'étoffe bleue. Viennent ensuite deux épais jupons de laine, une paire de bas bleus et de sabots. Enfin, pour remonter à la tête, un grand capot noir chargé de rubans de la même couleur descend jusqu'à la naissance du cou, et s'attache sur la poitrine avec des agrafes argentées.

Il est impossible de vous montrer autrement vêtues maîtresse Girault et Julienne :

les étoffes de leurs habillements sont plus fines, voilà tout, et puis il faut convenir que, sous la main de notre jeune fille, le corset a perdu de sa hauteur exagérée, que le capot est devenu presque élégant, et que des souliers assez mignons ont remplacé les sabots quotidiens. Julienne a eu beau faire cependant, elle ne serait nullement gracieuse dans ce costume, si ce costume n'était gracieux par elle. C'est qu'elle a en elle-même la source d'un charme inaltérable, la bonté et le calme de l'âme.

Il y avait plaisir de la voir passer de la danse des bourgeois à la danse des paysans avec la même aisance et la même simplicité. Intermédiaire de bien et de concorde, elle agissait en ce jour de fête comme tous les jours de l'année, quand elle allait des chaumières aux châteaux pour y parler des malheureux, quand elle revenait des châteaux aux chaumières chargée des dons de la commisération qu'elle avait excitée pour les pauvres chez les riches. Maître Girault et sa femme suivaient d'un regard d'amour tous ses mouvements, tandis que sa croix d'or marquait légèrement sur sa poitrine la

cadence régulière de ses pas. Ils la contemplaient comme on contemple le bien le plus précieux qu'on va bientôt, sinon perdre, du moins partager. Le mari et la femme s'étaient presque tous les jours, depuis l'arrivée de la lettre de Simon, entretenus de ce que le devoir leur prescrivait de faire, dût même leur affection en souffrir cruellement, et, cédant à un sentiment de justice, ils s'étaient dit qu'ils n'avaient plus le droit de punir le coupable repentant et de lui infliger la plus terrible flétrissure, celle de cacher comme une honte son existence à sa fille. Avant de prendre la résolution de tout révéler à Julienne, ils avaient plus d'une fois senti saigner leur cœur; cependant le parti était arrêté, et Girault, en répondant à Simon, lui avait fait connaître son intention comme le plus puissant encouragement vers le bien; mais sa femme et lui n'avaient pas encore eu le courage de mettre à exécution leur projet.

Notre jeune fille, quoiqu'elle sautât et dansât, était cependant grave et préoccupée. Le beau soleil de la fête perdait de son éclat sur ses yeux moins vifs qu'à l'ordinaire, et, quand

la foule joyeuse commença à se presser, on la vit aller et venir d'un air sérieux, parler bas à l'oreille d'Antoine, de son père, de Paul surtout. Il avait compté l'argent qu'il pourrait employer à sa libération; il possédait deux cents francs en tout, et venait de le dire en confidence à Julienne, qui l'interrogeait sur ce point.

Elle réfléchissait. Tout à coup elle se tourne vers maître Girault, et, après quelques paroles échangées, ses regards deviennent vifs et joyeux.

Midi! c'est l'heure de la scène la plus importante de la fête pour la gloire de la commune. Le village a porté un défi à une paroisse voisine, et voici en quoi consiste ce chevaleresque défi, tournoi rustique, dont la seule arme offensive et défensive est un long câble qu'on voit étendu sur le pré où a lieu la fête. Chacune des deux paroisses va choisir ses athlètes, qui prendront à deux mains l'un et l'autre bout de cette énorme corde, chercheront à se l'arracher, et la victoire restera au parti qui aura entraîné son adversaire au delà d'une ligne de démarcation tracée par les soins des deux maires. Le

prix à remporter, outre l'honneur, est bon et beau. Plusieurs propriétaires, voulant conserver à la commune sa renommée dans ces luttes, ont proposé trois cents francs pour encourager les efforts des athlètes, au nombre desquels figurent quelques-uns des fils Girault.

Il est bon de remarquer que ce jeu n'a point été imaginé par un vain caprice, et qu'un tel exercice gymnastique a pour but direct l'application des forces des habitants de ces contrées aux travaux qu'exigent d'eux journellement leur profession et leur genre de vie. Dans les temps où les guerres avaient lieu corps à corps, l'épée et la lance à la main, les divertissements favoris de nos aïeux étaient les tournois et les quintaines. Le tir du papegai était l'éducation nécessaire aux soldats qui faisaient usage de flèches dans les batailles. Or les luttes et les batailles auxquelles doivent se préparer les administrés de maître Girault ont lieu avec de bien plus terribles ennemis que nous autres hommes chétifs : c'est l'Océan irrité qu'ils ont à combattre ; c'est contre ses vagues soulevées qu'il leur faut souvent lutter au

moyen de frêles cordages, soit pour ramener au port une barque en péril, soit pour pousser au large un chasse-marée que les flots jettent à la côte. Efforts surhumains, combat de l'homme et du géant, luttes effroyables! Pour s'y préparer, on ne saurait trop se tendre et se fortifier les muscles et les nerfs par de violents exercices, et voilà pourquoi nos Poitevins de la côte ont fait choix du jeu qui va commencer.

Écoutez! le tambour bat dans le lointain : c'est l'autre paroisse qui arrive avec ses champions. Bientôt les lutteurs se voient de près; ils jettent de côté leurs vestes, et, à un roulement simultané d'Ambroise Palvadeau et de son rival de la commune voisine, ils saisissent à deux mains la corde, qui bientôt frémit en se tendant sous leurs efforts. Ils sont dix de chaque côté, et le câble ne tarde pas à paraître aussi roide qu'une barre de fer, à moins qu'une secousse violente, partant soit de droite, soit de gauche, ne le fasse vibrer comme la grosse corde d'une contre-basse. Alors un son grave et bas se fait entendre dans le profond silence qui entoure cette joute, cause de tant d'anxiété.

Les deux paroisses respectives sont là, en effet, dans une véritable angoisse ; chaque maire excite ses athlètes. A voir ceux-ci cramponnés aux deux bouts du câble et creusant le sol sous leurs pieds qui s'y enfoncent, vous éprouvez, n'est-ce pas? leurs violentes et convulsives émotions ; vous partagez leurs transports quand ils sentent leurs antagonistes céder, leurs accès de désespoir quand il faut céder à leur tour. Les ongles des lutteurs entrent dans le chanvre goudronné de la corde, comme leurs pieds dans la terre qu'ils dispersent en tirant, en se retenant.

Pendant un quart d'heure la lutte a été égale ; mais il est évident pour maître Girault que sa paroisse va être vaincue. Les champions ne suppléent plus guère à la résistance qu'ils ont jusqu'ici opposée que par la force d'inertie, c'est-à-dire par le poids qu'ils impriment au câble en se tenant, pour ainsi dire, couchés dessus.

« Courage! courage, mes amis! leur crie le maire, inquiet pour le succès des siens.
— Courage! répète toute la paroisse avec l'accent passionné que donne l'amour du pays : noble amour, qu'il s'applique à une

bourgade de mille âmes, ou à un empire de trente millions d'habitants.

Un nouvel effort du côté de maître Girault a répondu à cet appel ; mais c'est en vain : ses champions vont être entraînés.

« Courage ! » s'écria Julienne; et tout à coup le camp de Girault est ranimé. Antoine fait de prodigieux efforts pour plaire à sa sœur chérie. On résiste enfin ; mais on n'a réussi qu'à rétablir un équilibre qui se soutient quelque temps.

« Je parie pour ceux de maître Girault ; — je parie pour les autres, » disent à l'envi tous les propriétaires, tous les gros fermiers de la contrée, et des enjeux assez considérables viennent grossir le prix réservé à la commune victorieuse.

« Têrve ! trêve ! » s'écrie en ce moment maître Girault en s'adressant à son confrère de la paroisse rivale. La trêve est accordée, et il est convenu que chaque commune va ajouter un champion à ses dix.

« Commencez ! dit maître Girault, après avoir fait un signe à Paul, qui n'était pas au nombre des lutteurs. L'autre paroisse commence, en effet, à tirer le câble, et l'on voyait

bien que le onzième était à son poste, car le côté de maître Girault pouvait encore moins résister qu'auparavant.

« Paul ! Paul ! » s'écrie son père. Paul accourt et s'élance sur le câble, au premier rang. Il était très-robuste, très-adroit en même temps, et avait, au collége, remporté toutes sortes de triomphes gymnastiques. Le parti opposé s'aperçut bientôt de sa présence en se sentant ébranlé. La force, la force intelligente, celle qui a le plus de puissance, était rentrée avec Paul dans le camp de maître Girault; et, après dix minutes d'efforts égaux, d'égale résistance de part et d'autre, la paroisse qui avait d'abord l'avantage fut entraînée en deçà de la ligne fatale.

Il est bien entendu que Paul refusa sa part dans le prix de la lutte, les pauvres en avaient besoin.

Il était trois heures en ce moment, et dans une lande voisine se préparait une lutte plus noble et plus utile encore, un concours de charrues : c'est ce qu'on pourrait nommer les jeux olympiques de l'agriculture. Déjà la longue carrière était préparée, et une vaste tente s'élevait entre le point d'où les charrues

devaient partir et celui où elles devaient arriver le plus promptement possible, en traçant le sillon le plus net. Il semble que l'agriculture veuille encore ici donner une leçon aux hommes, en leur apprenant que le chemin le meilleur pour arriver au but est le chemin le plus loyal, le plus honnête, le plus droit. On pense bien que maître Girault devait assister à cette fête ; il était un des juges du camp ; un intérêt plus direct encore l'y attirait : Antoine allait concourir. Pierre aussi avait songé à se présenter ; mais sa charrue n'était pas construite à moitié quand le jour de l'épreuve arriva, tant il avait été indolent, tant il avait mal calculé ses heures de travail. Quant à Jacques, il aurait trouvé fort bon de gagner le prix, et il avait commencé le plan d'une charrue ; mais comme il s'était rendu presque aveugle avant de l'avoir achevé, il fut forcé d'y renoncer. Pour Jean, nous savons ce qu'il avait fait ainsi que Paul. Antoine était donc le seul des Cinq qui concourût.

Il quitta la fête pour se rendre sur la lande avec son père. Déjà le préfet, le sous-préfet, tous les maires des environs et les no-

tables fermiers se trouvaient réunis sous la tente ainsi que les femmes de la ville et des campagnes, dans leurs plus beaux atours. Julienne était là avec Paul et maîtresse Girault. Les autres frères, soit qu'ils fussent envieux ou indifférents, avaient refusé de se joindre à la famille. La solennité agricole commença par une distribution de médailles aux serviteurs qui avaient fait preuve de célérité, de probité ou d'intelligence dans les soins qui leur étaient confiés. Servantes de basse-cour et journaliers reçurent de la main du préfet la récompense due à leurs travaux, quelque humbles qu'ils fussent, pourvu qu'ils se distinguassent par un degré d'amélioration. Puis vinrent les diverses méthodes d'ensemencer, de façon à produire le plus de blé avec le moins de semence possible, en combinant des moyens ingénieux pour que la moitié du grain ne se perdît pas et ne devînt pas la proie des oiseaux.

Enfin le tour des charrues était arrivé. Déjà les deux bœufs attelés au soc marchaient avec une lenteur majestueuse des deux côtés du sillon qu'ils traçaient. On suivait avec un intérêt profond chacun des progrès de ce

véritable char triomphal de l'industrie humaine ; mais la charrue qu'on essayait était conduite par une main peu habile : elle decrivait presque une ligne diagonale sur le terrain, et se retira sans la moindre marque d'approbation.

Certes, jamais char de l'Attique lancé sur l'arène, jamais chevaux élégants parcourant comme autant de flèches une longue carrière, ne fixèrent plus vivement l'attention des spectateurs ; c'est que ce concours était une récompense pour les habiles, une excellente leçon pour ceux qui voulaient apprendre, un motif de gloire pour les vieux cultivateurs, qui voyaient dans le progrès les résultats de leurs efforts.

Cinq charrues avaient succédé à celle qui eut si peu de succès, et deux seulement avaient été remarquées, quand celle d'Antoine entra en lice. Tout le monde admira d'abord la magnifique paire de bœufs qui étaient sous le joug, et c'était déjà un bel argument en faveur de l'habileté d'Antoine pour élever les bestianx. Ce puissant attelage partit d'un pas égal, mesuré, et Antoine voulut lui-même tenir le soc. Jamais

sillon ne fut mieux tracé et tranché plus nettement : Antoine n'était pas arrivé au milieu de la carrière, que déjà des applaudissements nombreux le saluaient comme s'il était vainqueur. Il ne dévia pas d'une ligne pendant l'autre partie du trajet, et le préfet lui décerna, au milieu d'un concert unanime d'acclamations, le premier prix du concours. Il y avait plus d'honneur que d'argent dans la médaille qu'il reçut ; cependant, après toutes les félicitations des autorités, il revint embrasser sa famille, garda pour lui la médaille, et put remettre à Paul cinq cents francs pour contribuer à sa libération, en lui disant : « Je ne veux pas que tu partes. »

Quand toute la famille fut revenue à la fête du village, Julienne comptait en elle-même ce que Paul avait en sa possession : « Sept cents francs ! cela avance, se disait-elle, mais ce n'est pas encore assez ; et puis je veux que Jacques contribue aussi ! »

Elle méditait sans doute quelque expédient nouveau, quand, les coups de fusil du tir ayant cessé, les boules s'étant arrêtées et la grosse caisse ne produisant plus qu'un bourdonnement pareil à celui de la cloche

qui vient de frapper son dernier coup, on entendit le son de quatre ou cinq cornemuses qui jouaient passablement d'accord, et cherchaient à justifier la renommée antique et traditionnelle des *jeux de musettes du Poitou.* La danse allait devenir générale, il faisait nuit; mais la plus brillante illumination qui jamais eût resplendi sur le champ de foire de la paroisse éclairait les groupes joyeux, les frisées et les rondes.

Il y avait, comme dans toutes les fêtes de village, deux danses, l'une pour les paysans, l'autre pour les bourgeois, et si par hasard les premiers venaient à se trouver parmi les seconds, ils étaient gênés au milieu de ces gens qui, comme ils disent, parlent *noblat,* le français sans patois, la *langue noble.* Ils sont les premiers à fuir, même dans les divertissements rustiques, cette égalité qui les embarrasse, parce que l'éducation a irrésistiblement détruit le niveau. Ils n'oseraient sauter, gambader, s'abandonner à leur bonne grosse joie entre un monsieur et une dame qui parleraient *noblat.* Alors, et c'est de leur plein gré, ils forment, pour se réjouir, une société à part. Comment, et à plus forte rai-

son, n'en serait-il pas ainsi dans les affaires et les relations sérieuses de la vie ?

Maître Girault n'en riait pas moins de bon cœur, en voyant ceux d'entre les Cinq qui étaient les plus ardents partisans de l'égalité en tout, inviter exclusivement la fille du juge de paix, la femme du percepteur et les cinq ou six jeunes personnes de la ville que le médecin avait amenées à la ballade. Julienne, Antoine et Paul étaient les seuls avec lesquels les villageois aimassent à danser, parce qu'ils avaient un art peu commun, qui provient d'une alliance parfaite des qualités de l'esprit et du cœur, l'art de mettre les plus humbles et les plus simples à leur aise. Savoir se baisser avec grâce pour se trouver au niveau d'un inférieur par la nature ou l'éducation, est une chose bonne et aimable en ce monde, mais dont peu d'hommes ont le secret.

Cependant bientôt tout le monde se réunit ; une grande ronde se forma : c'était le morceau d'ensemble de la fin de la fête, et certes jamais on ne vit ronde plus joyeuse dans une *assemblée* de Poitou ou un *pardon* de Bretagne. Il y eut bien quelques garçons

étendus à terre, et relevés par l'espèce de trombe vivante qui roulait sous l'entraînement du jeu des musettes. Quelques filles eurent bien leurs rubans et leurs jupes déchirés ; mais c'était la dernière ronde, et l'on n'y regardait pas de si près.

XVI

LE DÉPART DES CONSCRITS

Grâce au don d'Antoine et aux épargnes de Julienne, aux larmes de laquelle il céda, Paul était désormais en état de se racheter, et le lendemain même il avait un remplaçant, ainsi que les quatre autres conscrits du village; car le pays avait, par malheur, beaucoup trop de pauvres gens qui s'empressaient de solliciter comme une faveur les places de soldats vacantes, et les douze cents francs qui leur donnaient le droit d'aller se faire tuer par procuration. Il est bon de remarquer que Maclou, dont les fils Girault avaient tourné la tête par leurs divagations d'autrefois au point de le rendre paresseux et travailleur inhabile, fut, en définitive, contraint de laisser son fils partir à la place d'un autre garçon de ferme qui avait acquis du bien par son travail.

« Tiens, ma mère, voici de quoi payer le billet pour lequel on te poursuit. — On ne vendra pas tout chez nous. — Tu pourras encore acheter quelques perches de terres. — Voilà une dot pour ma sœur : qu'elle soit heureuse ! — Adieu, mon père ! je vous donne de quoi rebâtir votre maison. » C'est ce que les cinq remplaçants dirent en rentrant chacun chez eux avec leur argent ; car ils ne consommaient ce sacrifice que par de louables motifs de piété filiale ou de tendresse fraternelle.

Aussi l'on peut comprendre à travers combien de larmes d'attendrissement, mêlé d'une sorte de respect, les mères, les sœurs regardaient ces enfants dévoués. Ce n'était qu'avec effroi qu'ils touchaient ce prix de leur sang ; et bien des fois elles se jetèrent dans les bras de leurs frères, de leurs fils, pour les supplier de rompre leur marché. — Mais le besoin, mais la faim, mais les poursuites des créanciers !...

Il fallait se résigner, et d'autant plus tôt que, des bruits de guerre s'étant élevés à cette époque, les conscrits devaient rejoindre dans un court délai. Cette circonstance fit dé-

faillir entièrement le courage des pauvres femmes; et si l'on entrait, à quelque heure que ce fût, dans leurs chaumières, on n'y entendait que pleurs, que soupirs, que malédictions contre les hommes, qui, disaient-elles dans leur émotion, se déchiraient comme les loups des bois.

Le curé ne voulut pas laisser partir ses enfants sans avoir dit pour eux cinq une messe solennelle ; et, dès le matin du jour du départ, le haut clocher octangulaire, de construction anglaise, laissa échapper par toutes ses embrasures le clair et retentissant appel à la prière. Bientôt les remplaçants, qui faisaient tous leurs efforts pour soutenir par une démarche aisée et un air tranquille le courage de leurs mères et de leurs sœurs, entrèrent les premiers dans l'église, éclairée d'une ravissante lumière. Le soleil, qui traversait en se colorant les rideaux rouges des croisées, sillonnait les dalles de rayons d'un rose vif, que réfléchissaient les chandeliers d'argent de l'autel et du banc d'œuvre. Toutes les figures de la famille Girault, qui venait assister à cette pieuse cérémonie, prirent, sans en excepter la tête blanche du vieillard,

des couleurs délicieuses en passant sous cette clarté suave. Quant à l'éclat du teint de Julienne, rien ne pouvait y ajouter.

On fit asseoir les remplaçants et leurs familles sur les bancs les plus voisins de l'autel, et l'on ne voyait que mieux la tristesse de ces pauvres femmes ; quand elles regardaient d'un œil désolé les ornements d'or de la chasuble scintillant sous les rayons du soleil, on devinait qu'une pensée de terreur était dans leurs âmes. Elles cherchaient s'il n'y avait pas au milieu de ces ornements quelque chose d'une messe de deuil.

Oh ! le deuil était dans les sanglots étouffés, dans les soupirs qu'elles laissaient échapper avec leurs prières ; et alors maîtresse Girault et Julienne soupiraient comme elle. Paul et Pierre lui-même, tous deux à genoux, priaient sincèrement pour ceux qui allaient, à leur place, trouver la mort peut-être. Paul surtout, doué d'une vive sensibilité, éprouvait en ces graves moments de solennelles émotions. Il lui semblait sentir une nouvelle vie se confondre avec la sienne, la vie de son remplaçant. En invoquant le Ciel pour lui, il prenait l'engagement de soutenir

la famille à laquelle il enlevait son appui, et il le fit loyalement. Cette scène imposante et les méditations qu'elle inspirait à Paul, produisirent sur sa conduite, ainsi que nous le verrons bientôt, un salutaire effet.

A peine la messe finie, le tambour donna par un roulement le signal du départ, à la voix du sergent qui venait chercher les recrues, et leurs mères, leurs sœurs, leurs parents voulurent les suivre jusqu'à un oratoire caché dans les bois, entre la commune et le chef-lieu de canton.

On se mit donc en route, les conscrits d'un pas cadencé et martial, les femmes d'un pas tremblant et incertain, malgré l'impulsion mesurée que donnait à la marche Ambroise Palvadeau.

Oh! si l'on eût pu entendre alors les paroles des mères à leurs enfants, leurs tendres exhortations, les espérances de se revoir un jour qu'elles exprimaient d'une voix tremblante, leurs sanglots d'adieu, la terre en aurait eu pitié; le Ciel, pour qui rien au monde n'est dit à voix basse, le Ciel, ému de compassion, aura sans doute rendu leurs fils à ces mères éplorées.

« Ne nous parlez pas ainsi, laissez-nous notre courage, » répondaient-ils aux malheureuses femmes; mais, malgré leur ton de virile assurance, ils eurent des larmes dans les yeux quand ils virent fuir derrière eux les dernières maisons du village : plus d'une fois ils retournèrent la tête afin de regarder leur clocher qui sonnait toujours pour leur dire adieu, et quand ils passèrent dans les prés où l'on fauchait les foins, ils soupirèrent en pensant qu'ils n'assisteraient pas avant huit longues années à cette fête parfumée des campagnes.

Enfin on entra dans le bois où devait s'opérer la séparation, et les larmes de redoubler alors, tandis que Palvadeau, inexorable comme le temps qui va toujours du même pas, ne ralentissait en rien sa marche. Tout à coup il s'arrêta au bout d'une allée verte; c'est qu'il se trouvait là devant l'oratoire, où tout le cortége, les femmes et les gars entrèrent en s'inclinant, après avoir écarté les branches qui faisaient à la petite chapelle un rideau d'une végétation pompeuse.

Il eût fallu entendre les cris d'extase des fidèles en mettant le pied sur le seuil du

rustique sanctuaire, perdu, comme un nid de colombe, au fond des bois. Il était toujours désert, et cependant chacun assurait qu'on venait d'y voir quelque chose de blanc qui se mouvait. Un miracle! un ange peut-être! Non, pas tout à fait, mais à peu près; car le curé avait gagné l'oratoire par un sentier de traverse, pour venir donner une dernière bénédiction à ses enfants.

Ils se mirent à genoux devant lui, et il leur récita une touchante prière, pendant laquelle Paul prit de nouveau l'engagement de renoncer à une vie oisive et dispendieuse afin de soulager la famille de son pauvre remplaçant. Vœu noble et beau, que Dieu accueillit comme le plus suave encens; car, lui qui voit tout, il savait que ce pieux serment serait accompli. Vous verrez combien il est bon et salutaire à l'homme de donner pour frein à ses passions un engagement respecté, un saint devoir!

Après son oraison, le pasteur adressa aux conscrits une courte exhortation sur les devoirs de leur état, sur la fidélité à ce drapeau qui est la bannière du chrétien devenu défenseur de sa patrie, sur l'obéissance, qui

est le principe de l'ordre dans ce désordre fatal qu'on nomme la guerre, enfin sur l'humanité qu'ils devaient observer au milieu des rigueurs des batailles. Il leur donna ensuite sa bénédiction, ainsi qu'aux mères et aux sœurs éplorées.

« Allons! pas accéléré! » dit le sergent d'une voix un peu émue, et qui se frayait difficilement passage à travers ses épaisses moustaches.

C'est alors que les femmes, étouffées par les sanglots qui se précipitaient du fond de leurs cœurs sur leurs lèvres, s'élancèrent dans les bras de leurs fils, les couvrant de caresses, les étreignant comme quand elles les prenaient dans leurs berceaux, leur redisant dans ce court intervalle tous les mots les plus tendres dont elles les avaient salués depuis leur venue au monde.

Le tambour et le sergent confondirent alors leurs voix inflexibles : « En avant, pas accéléré.

— Encore une fois adieu!

— Tu nous écriras?

— N'oublie pas de nous donner de tes nouvelles.

— Nous prierons Dieu tous les jours pour que tu reviennes au pays. »

Le sergent, pressé par son devoir, commanda au tambour de précipiter la marche, et Ambroise Palvadeau obéit, mais non sans laisser couler quelques larmes sur l'impitoyable peau d'âne.

XVII

LA NOCE

Les larmes de ces familles veuves de leurs enfants se séchèrent avec peine, sans que la source s'en pùt tarir jamais. Les premiers moments de douleur de ce cruel isolement où l'on cherche en vain tous les jours l'objet chéri étant un peu apaisés, les pauvres femmes obéirent aux pieuses volontés qui avaient commandé à leurs enfants leur sacrifice. Celle-ci se délivra de ses dettes, et put encore acquérir un petit coin de terre; celle-là fit réparer sa maison; cette autre autre acheta le fonds d'un mince commerce qui pouvait la faire vivre, et le mariage de la jeune fille dont l'un des conscrits avait assuré la dot en se vendant, fut décidé pour être célébré aussitôt après la rentrée des récoltes.

La troisième année de jouissance des Cinq

fut aussi belle que les précédentes; mais je ne saurais dire positivement quels en furent les résultats pour chacun. Suivant le bruit du pays, Antoine avait trouvé de nouveaux engrais et de nouvelles combinaisons de terreau à l'aide de ses études chimiques, et il exécuta une idée heureuse en créant quelques *œillets* de marais salants au-dessous des falaises qui bordaient l'îlot. Ainsi l'industrie d'Antoine aurait déjà détruit en sa faveur le niveau dans la proprieté des Cinq, si ceux-ci n'avaient contribué de leur plein gré à changer les conditions primitives de leur égalité. Antoine avait encore acheté à Pierre, qui avait toujours trop de terrain à exploiter, trop de travailleurs à surveiller, trop de soins à prendre pour ses affaires, quelques arpents de terre labourable, et Paul lui avait encore vendu, pour satisfaire une soif insatiable de dépenses folles, une portion de sa récolte sur pied : c'est ce que le proverbe appelle *manger son blé en herbe.* Soyons sûrs que cette folie de Paul sera la dernière. Jacques avait encore une moisson superbe; mais les connaisseurs avaient entrevu dans certains symptômes la fin pro-

chaine de la fertilité factice due à l'écobuage. Quant à Jean, il avait affermé à Antoine la totalité de ses terres pour les trois années de jouissance qui restaient à courir. Cet abandon n'était point, de sa part, l'effet de la paresse ou de l'incapacité ; mais le travail des champs lui semblait de plus en plus indigne de lui, à mesure qu'il le négligeait davantage pour se livrer à des travaux littéraires. Il se décida enfin à tout sacrifier à cette passion perfide. Il avait longtemps barbouillé de prose et de vers son papier dans l'obscurité du village ; mais il croyait enfin pouvoir supporter le grand jour, l'éclat, aspirer à la gloire ; et, s'appuyant sur ces idées creuses, l'insensé renonçait au bonheur. Sa démence était devenue une incurable passion. Il fallait qu'il vînt à Paris. Maître Girault, à qui il fit part de sa résolution sans lui demander avis, ayant considéré que cet incident de la vie des Cinq serait un fait utile à constater dans l'expérience à laquelle il avait voulu les soumettre, consentit au départ de Jean, non sans le placer, à son insu, sous la surveillance amie d'un de ses correspondants.

Cette diminution survenue dans la famille

fut pénible pour maîtresse Girault, d'autant plus qu'une autre séparation commençait à s'accomplir à la ferme. Simon Girault avait écrit à son frère une seconde lettre, dans laquelle il témoignait la plus vive joie à l'idée que sa fille apprendrait que son père était encore vivant, qu'elle le reverrait, qu'elle pourrait l'honorer désormais. Cette pensée était pour lui une nouvelle et inépuisable source de courage contre le vice. « Surtout, mon frère ! ma sœur ! leur disait-il, ne lui cachez rien : que je n'aie jamais à mentir près d'elle. Dites-lui tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai expié, tout ce dont je me suis repenti et me repens encore tous les jours. Oh ! je le répète, que je ne sois point contraint à recourir devant elle au mensonge : ce serait encore être criminel. »

Maître et maîtresse Girault se chargèrent d'une tâche difficile, celle d'apprendre à Julienne tous ces mystérieux détails de famille, sans lui rendre son père méprisable et odieux. La pureté de son âme, le sentiment exquis qu'elle avait du juste et de l'injuste, du bien et du mal, faisait que, dans la rigueur de son innocence, elle songeait

avec effroi à toute mauvaise action, et que la vue d'un coupable lui faisait éprouver de l'horreur.

Il n'y a que l'expérience de la vie qui puisse nous enseigner la commisération pour les fautes, l'indulgence, la possibilité de l'honnêteté et du pardon après le crime et le châtiment. C'est parce que Dieu voit et sait tout, c'est parce que la loi est son reflet parmi les hommes, que Dieu et la loi admettent le repentir, l'expiation, la grâce qui réhabilite l'être qui s'est purifié. Julienne ignorait trop le monde et la vie pour comprendre ces nuances, ces modifications nécessaires du sens moral né avec nous. Faire concevoir à Julienne ce qu'il y a d'équitable à tempérer cette rigidité, tel était le soin auquel maître et maîtresse Girault se livraient sans cesse, afin de pouvoir un jour nommer et révéler son père à la pauvre jeune fille sans la faire tressaillir d'indignation. Ils s'y préparaient par des rapprochements, des exemples; elle commençait à les sentir. Elle avait d'ailleurs le cœur si bon, qu'elle était plus accessible que tout autre aux idées de bienveillance, de pitié, de pardon. Le moment arrivait où

le grand mot pourrait être prononcé. Elle éprouvait une compassion véritable et un tendre intérêt pour les coupables repentants dont ses parents lui peignaient les angoisses dans de simples et touchantes fictions, et, s'ils venaient alors à donner à ces malheureux un enfant, une fille, elle s'exaltait à la pensée de ce qu'il y avait de beau à consoler, à relever, par son amour filial et son respect, un père ainsi revenu de la honte à l'honneur et du mal au bien.

C'était précisément à cette disposition que maître et maîtresse Girault avaient voulu l'amener ; et pourtant..., qui saurait expliquer ces inconséquences ? ils reculaient alors devant leur œuvre ; ils craignaient de voir l'affection de Julienne diminuer pour eux, en se transformant en dévouement tendre pour Simon, comme si la jeune fille n'avait pas l'âme pleine de richesse, et ils remettaient toujours au lendemain pour lui dire la vérité sur son père. Ils avaient enfin résolu d'attendre, pour faire cette révélation, le moment où Simon devait revenir au pays ; car il avait promis de faire un voyage avant le terme de sa surveillance.

Maître Girault et sa femme peuvent donc encore jouir comme de leur fille de Julienne, que voici parée pour la noce dont nous avons parlé et dont le moment est venu. C'est elle qui habille la mariée ; elle lui pose en ce moment sur la tête le bonnet dont les barbes tombent sur les épaules, et la couronne d'éternelles, à laquelle toutes les jeunes filles ont attaché chacune leur épingle, afin de se marier dans l'année. Julienne seule n'a pas obéi à cette idée superstitieuse ; elle n'a d'ailleurs que dix-sept ans et quelques mois.

Les garçons, de leur côté, assistent à la toilette du marié, dont la plus grande parure, parce qu'elle est la plus rare et qu'on ne la porte que le jour des noces, consiste dans une épaisse couche de poudre accumulée profusément sur ses cheveux noirs.

Les préparatifs terminés, on se met en marche vers l'église. Julienne est au nombre des jeunes filles qui tiennent, derrière la mariée, soit une épine garnie de fruits, de rubans et de bonbons, soit une quenouille avec un fuseau. Ce sont là les emblèmes de cette vie composée de jours doux ou amers, qui caressent ou qui déchirent, de jours de

de fête et de travail. Toute la famille Girault et les notables suivent la mariée, que précèdent, comme le veut l'usage antique, les violons et les musettes.

Le couple est béni, le mariage est conclu, et le cortége municipal revient à la grange que maître Girault a prêtée pour le festin, dont en outre il fait les frais. La marche est un peu longue, attendu que chacun des *noceux*, en revenant de l'église, est en droit de prendre par la main la mariée et de la faire danser quelques minutes.

Mais c'est quand vient le dessert que s'accomplissent les plus singuliers usages, dont sans doute l'origine remonte à des siècles reculés. Voyez-vous d'abord arriver Paul, tenant à deux mains une corbeille? Il la présente à la mariée; car c'est lui qui est le *momou*, le plaisant, cet être que les anciens ont voulu diviniser dans leur *Momus*. Que contient cette corbeille? On va l'ouvrir. Tous les yeux sont fixés sur la mariée. Va-t-elle tirer un voile ou des bijoux? Le couvercle se lève, et avec le couvercle, deux petits becs roses, deux gracieuses têtes, l'une d'un gris tendre, l'autre d'un blanc pur, une colombe,

une tourterelle, dont les pattes sont enjolivées de rubans. Ce n'est pas, je l'espère, pour les enchaîner : ce serait un triste symbole.

On pourrait croire, cependant, que tel est le sens caché de cette offrande, quand on entend les chansons que les jeunes filles psalmodient à la mariée en lui présentant cette épine qui l'a suivie à l'église, chansons de toute antiquité, dans lesquelles on lui peint le tableau de la vie nouvelle où elle entre, ses plaisirs et ses tribulations, ses douceurs et ses amertumes. C'est toujours, comme on le voit, toujours et partout, l'épine parée de rubans et de bonbons. De leur côté, les frères du mari, qui vient seulement de se mettre à table, car il doit servir ses convives jusqu'au dessert, les frères du mari semblent compléter ces pronostics en préparant pour lui, et sans rubans, un fagot d'épines que chacun lui offre en cérémonie.

Julienne assiste à l'accomplissement de toutes ces graves formalités, pendant lesquelles la mariée ne peut, suivant l'usage, faire autrement que de fondre en larmes. « Eh bien ! mademoiselle Julienne, lui dit le

notaire son voisin, avez-vous mis une belle épingle à la couronne de la mariée? »

Antoine, qui est son voisin de gauche, attend la réponse avec une espèce d'intérêt.

« Moi! Monsieur? répond-elle avec modestie, oh! mon Dieu! non.

— Il faudra pourtant bien que nous vous présentions la corbeille et l'épine, qu'on vous chante la chanson de la mariée..... Quand cela? voyons! » Et le notaire, tout en l'interrogeant ainsi avec gaieté, interrompt ses joyeux propos pour dire au juge de paix, à l'oreille, et d'une voix qui se laisse fort bien entendre : « Voici une femme qui sera un vrai trésor! »

Un trésor! Ce mot qu'elle avait sans doute entendu prononcer bien des fois sans y prendre garde, ce mot, dit au milieu d'une noce à propos de la mariée, la frappe et lui rappelle le trésor dont maître Girault a promis la découverte à ses fils. Mais quel rapport peut-il y avoir entre ce mystérieux trésor, le travail et l'activité sans doute, et ce que le notaire a voulu dire? C'est une idée qui la préoccupe.

On met entre les mains de la jeune femme

la quenouille chargée de lin qu'elle va filer entièrement. Encore une sage et grave leçon ; on lui apprend ainsi qu'il n'est pas de fête qui doive lui faire négliger les soins du ménage et le travail nécessaire. Cet enseignement, véritable morale en action, ne serait cependant pas fort divertissant pour la compagnie, si l'on ne faisait passer vite et gaiement ce temps d'épreuve, au moyen des plaisanteries et des rires qui abondent.

La tâche est terminée enfin, la danse que nous connaissons à merveille succède, et la grâce, les bonnes manières de Julienne sont, comme à l'ordinaire, l'objet de l'admiration générale.

« Oui, Messieurs, dit le notaire aux fils Girault, notre mariée d'aujourd'hui est très-bien, sans doute ; mais Julienne ! ce sera bien autre chose ! ce sera un vrai trésor que votre sœur.

— Notre sœur ! un trésor ! notre sœur ! se dirent, avec un trouble dont nous saurons bientôt la cause, Antoine, Paul, Pierre et Jacques ; mais en ce moment les grandes rondes enlèvent tout le monde dans leurs étreintes. Enfin, après une nuit de joie tu-

multueuse, joie attristée pour la mariée par le souvenir du sacrifice que son frère a consommé afin de rendre possible ce mariage, la noce se sépare pour revenir déjeuner et dîner encore, tant qu'il restera de quoi manger et boire sur les plats et dans les barriques; puis, après ce dernier dîner, un convive prend la crémaillère, l'autre une chaudière, l'autre un poêlon; chacun s'arme des ustensiles du ménage. Ce cortége défile dans les rues et les ruelles du village, au milieu des cris des enfants, conduisant de maison en maison les mariés, qui y font de courtes visites, et enfin le couple est installé dans le pays.

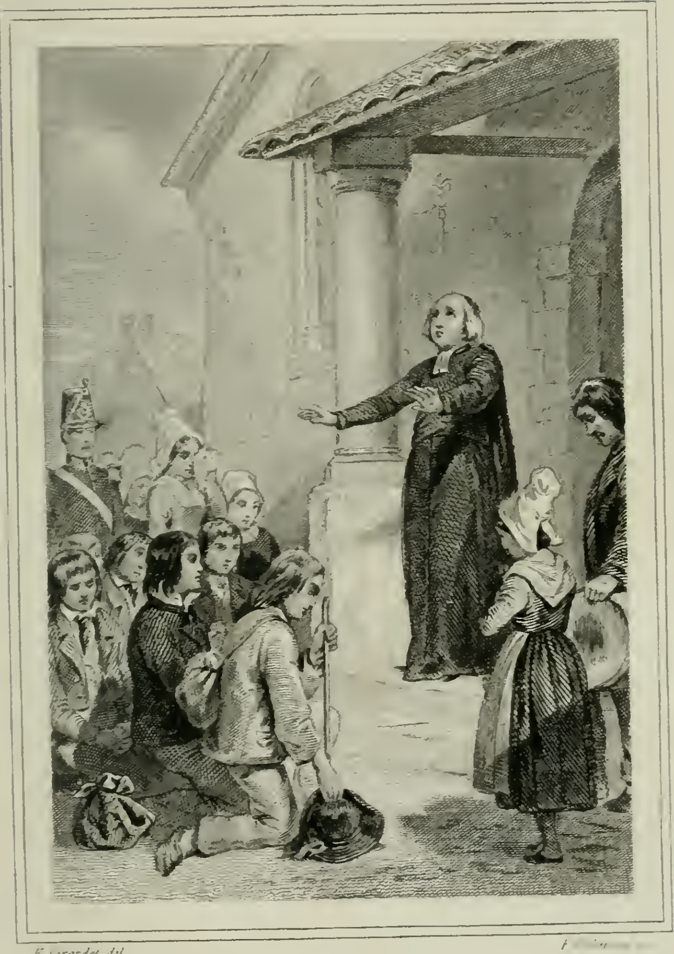
XVIII

LA MAUVAISE ANNÉE

D'où vient que les propos insignifiants que le notaire avait adressés aux fils Girault pour leur faire l'éloge de Julienne, ce *trésor*, leur *sœur*, les avait jetés dans une perplexité qui ne les quittait plus? C'est qu'au milieu du bruit joyeux de la noce, presque en ce moment même, ils venaient d'entendre faire, parmi les anciens du pays, une remarque qui fixait d'autant plus alors leur attention. Un vieux paludier d'un autre bourg avait dit à son voisin : « C'est drôle! ces garçons doivent être à peu près du même âge; partant ils ne peuvent pas être tous les fils de maître Girault. M'est avis qu'il n'y a pas moyen qu'ils soient tous frères. »

C'est cette observation, interrompue par le tumulte de la noce, qui tout aussitôt les mit en émoi. Ils n'avaient jamais songé à

cette circonstance ; la tendresse égale pour tous, les soins paternels dont ils avaient été l'objet, sans distinction, sans préférence, sans prédilection marquée pour quelques-uns; le nom commun de fils Girault que leur donnaient les habitants, toutes ces circonstances ne leur avaient jamais permis de songer qu'il pouvait, qu'il devait même exister entre eux une différence de parenté. Rien n'était cependant plus frappant ; tous nés dans la même année, un lien fraternel pouvait-il exister entre eux de par la nature? Pendant toute la nuit, ce qui en resta du moins, après la séparation des *noceux,* les quatre, au lieu de dormir, ne cessèrent de tourner et retourner dans tous les sens la réflexion qui leur avait été inspirée, et chacun d'eux éprouvait, devant une certitude tout à coup apparue, un sentiment qui s'accordait avec son caractère. Jacques frémissait à la pensée qu'il pouvait ne pas être l'héritier de la grande fortune de maître Girault, et Pierre ressentait à peu près les mêmes angoisses, attendu que tout paresseux aime à avoir en perspective une existence assurée sans travail. Quant à Paul et



E. Girardet del.

Le curé avait gagné l'oratoire par un sentier de traverse pour venir donner une dernière bénédiction à ses enfants.

à Antoine, ils eurent chacun de leur côté une seule et même pensée : c'est que, s'ils n'étaient point réellement les enfants de maître Girault, ils n'étaient point non plus, par conséquent, les frères de Julienne ; et alors Antoine, ainsi que Paul, se disait : Je pourrais être son mari.

Dès que le jour vint, Jacques s'empressa de se mettre en quête dans le village pour découvrir la vérité. La mère Jeanne lui attesta, — et ici elle lui imposa le plus grand silence, car maîtresse Girault lui avait ordonné le secret ; — elle lui attesta que, la plupart, ils étaient des neveux du maître de la maison ; mais lesquels ? — lesquels ? « Ah ! dame, je ne pourrais pas vous le dire, — et puis, je crois bien qu'il les a tous adoptés, ajouta la vieille.

— Adoptés ! s'écria Jacques avec indignation, adoptés ! Est-ce qu'il peut y avoir des enfants adoptifs là où sont des descendants légitimes ? »

Soit observation fidèle d'un secret commandé aux habitants par le bienfaisant maître Girault, soit impossibilité de répondre par l'effet de l'ignorance, les administrés du

riche fermier n'en apprirent pas davantage au questionneur. Il n'en resta donc que plus profondément plongé dans ses incertitudes; c'est ce qui arrive presque toujours aux curieux. Quelle est cette fatale pente qui nous entraîne vers de pénibles découvertes ou vers l'abîme! Les Cinq n'osaient cependant interroger maître et maîtresse Girault. Espérant alors que Julienne réussirait à tout savoir, ils la mirent dans leur confidence. Elle éprouva un chagrin réel en acquérant la conviction qu'ils n'étaient pas tous ses frères, et quand ils la pressaient de chercher à découvrir lesquels d'entre eux étaient réellement les enfants de maître Girault, ceux dont elle était la sœur véritable, elle répondait que pour rien au monde elle ne voudrait savoir le nom de ceux qu'elle ne devait plus aimer comme frères. Julienne s'étant refusée à faire des questions qu'ils n'osaient adresser à leurs parents, ils se résignèrent à la nécessité, fort douce d'ailleurs, de se voir traiter comme frères, également bien venus, également choyés à la maison; et l'hiver se passa ainsi.

Puis, quand vint la saison nouvelle, le ciel

ne tarda pas à jeter d'autres préoccupations dans les âmes. L'horizon était sans cesse sombre et menaçant, comme un front ridé par la colère. Le printemps ne parut réellement pas cette année. Mai fut froid et nuageux comme le nébuleux décembre. Les fruits gelèrent dans leurs germes, les feuilles dans leurs bourgeons, et, si quelques rayons de soleil eurent passagèrement assez de force pour dérouler les tendres enveloppes du feuillage et des fleurs, juin amena des coups de vent âpres qui détruisirent tout. Julienne, quand elle allait le matin visiter son verger, frissonnait et souffrait avec ces créatures délicates que le froid flétrissait sur leurs tiges. Il avait été impossible de songer aux semailles de mars, cette providence de l'agriculteur : comment labourer et semer dans la boue? C'était là encore un grand désespoir pour les colons de l'île des Cinq. Du moins ils pouvaient, selon toute apparence, compter sur une belle récolte de foin qu'avait favorisée cette fatale pluie si constante ; mais elle ne cessa point pour la fenaison, et les hautes herbes, ne pouvant sécher, pourrirent sur la terre.

Comme pour ajouter à ces causes de tristesse, les vents orageux de juin et de juillet soulevant des tempêtes continuelles entre l'île et la terre ferme, il n'y eut guère moyen de se voir en famille. Alors Jacques, ayant continuellement sous les yeux ses champs infertiles cette année, soupirait et maudissait sans cesse ; c'est ainsi que se passait sa vie. Les réflexions lui venaient abondamment sur le faux calcul qu'il avait fait en économisant, aux dépens de sa vue affaiblie pour toujours, sur les terres qu'il avait écobuées, et qui bientôt seraient inécondes. Pierre prenait son parti : tout travail des champs devenait inutile et impossible ; cela convenait fort à sa paresse. Paul ne se résignait pas aussi aisément : depuis le religieux devoir qu'il s'était imposé envers la famille indigente de son remplaçant, il avait dirigé tous les efforts de son intelligence vers le moyen de tirer le meilleur parti possible des biens qu'il n'avait pas aliénés. Devenu tout à coup économe, industrieux, pour faire du bien, il se disposait à être un cultivateur accompli. Par malheur, la première année de son retour à la sagesse fut fatale pour

tous. Antoine n'eut pas même la ressource particulière qu'il s'était créée, la récolte des sels : car c'est le soleil qui est ici, plus encore que pour toutes les autres productions, l'agent indispensable, et il ne daigna pas arrêter deux jours de suite ses regards de feu sur les marais salants; et puis Antoine avait un autre motif de chagrin, il ne pouvait aller voir sa bien-aimée Julienne, sa sœur chérie, l'élève dont l'intelligence avait si pleinement profité de ses soins tendres, et il contemplait avec désespoir ce ciel noir, chargé de perpétuelles tourmentes qui l'empêchaient de passer sur le continent.

Quant à Jean, on avait reçu de ses nouvelles bien des fois depuis son départ. Sa première lettre avait été toute de joie et d'espérance. Il avait apporté à Paris deux ou trois drames qu'il trouvait superbes quand il les composait dans l'obscurité de l'île des Cinq, et qui lui semblaient presque aussi beaux avant de les avoir présentés à quelque directeur de théâtre. A travers le ton d'orgueilleux dépit de sa seconde lettre, il était facile de voir que ces drames si admirés de lui étaient,

de refus en refus, tombés au dernier degré de l'échelle théâtrale de Paris, et que là même on n'avait pas voulu de ses œuvres. Grand homme persécuté et méconnu, il se consolait, à en juger par les lettres qui suivirent, auprès de ses œuvres dédaignées, en espérant de meilleurs jours pour le génie, ce qui ne l'empêchait point de dissiper rapidement, dans de fort mauvaises sociétés, l'argent qu'il avait apporté à Paris, et d'en demander encore à Antoine en échange de quelques arpents qu'il lui vendait coup sur coup. Décidément l'année littéraire n'était pas plus belle que l'année agricole.

Vers la fin de juin, le soleil ayant paru deux à trois jours de suite, on eut quelques espérances pour le salut de la récolte; mais la terre était tellement trempée, que les rayons ne parvenaient à percer les nuages que pour pomper de nouveaux torrents. Plus d'espoir! juillet vint, et passa sans un jour entièrement beau. L'époque de la moisson était arrivée; mais quelle moisson! Les tiges qui n'avaient pas péri presque en germe ne portaient qu'un épi verdâtre et gonflé d'eau. Les blés étaient à peine bons à donner au

bétail. Les chaleurs les plus ardentes et la sécheresse succédèrent à ces inondations : tout était perdu, et il fallait pour cette année renoncer aux récoltes.

Y renoncer ce n'était qu'un demi-malheur pour ceux qui avaient suivi le conseil de l'adage espagnol : — *Ouvre la porte au bon jour, et prépare-toi pour le mauvais.* Tout le monde n'avait pas eu cette prudence, ou un revenu borné ne l'avait pas permis au plus grand nombre. Les campagnes étaient couvertes de pauvres métiviers arrivés de loin pour gagner leur vie dans les travaux ordinaires de la moisson, et qui cette année n'étaient venus que pour mourir de faim. A ces malheureux, hommes, femmes et enfants, se joignaient des familles entières qui ne possédaient d'autres moyens d'existence que le produit d'un petit champ ou même le glanage?

Des bandes de malheureux, pâles, exténués, se traînaient de village en village, de maison en maison, demandant l'aumône, et souvent à qui manquait de pain. Tout le monde souffrait, ou de ses propres misères ou de celles des autres. La caisse du pays

fut bientôt épuisée pour procurer du secours aux habitants pauvres, et pour donner aux moissonneurs venus de loin les moyens de retourner chez eux. Puis, quand arrivèrent les premiers mois de la saison froide (et, pour comble d'affliction, elle menaçait d'être rigoureuse), il fallait recourir à la charité publique. Maître et maîtresse Girault firent alors des prodiges de bienfaisance. Tous les jours, et à des heures marquées, la soupe fumait chez eux et le pain était coupé pour les pauvres du pays.

Charité bien ordonnée commence par soi-même : — mal compris, ce dicton devient l'odieuse maxime de l'insensibité et de l'absence de toute commisération ! Voilà pourtant ce que répondait Jacques aux supplications des malheureux. Grand Dieu ! où seraient la générosité ou le sublime oubli de soi-même qui constitue le dévouement, si cette inflexible sentence devenait la loi de toute une société? Pierre, égoïste par la même cause qui le faisait paresseux, l'indolence, était fort disposé à partager l'opinion de Jacques; mais Paul et Antoine luttaient de générosité dans leurs aumônes. Ils n'en étaient que

plus chers à Julienne. La charité de cette fille était, en effet, admirable. Nous l'avons vue souffrir réellement pour les bourgeons et les germes transis par le froid; quelle part ne devait-elle donc pas prendre à toutes les phases du désespoir des agriculteurs? A présent c'était elle qui servait à tout venant la soupe réchauffante et le pain que des pleurs n'avaient point baigné. Les malades, si nombreux dans cet hiver, affligés de tant de privations, furent les objets constants de ses soins affectionnés, et quand, pour subvenir à tous leurs besoins, elle eut épuisé sa bourse, elle vendit ses boucles d'oreilles, une bague, une chaîne d'or.

Quand elle se défaisait ainsi de tous ses petits joyaux, elle n'avait jamais pensé à vendre sa croix. Un sentiment secret semblait l'avertir que cet objet était trop précieux pour qu'elle s'en séparât. Cependant la mère Jeanne était souffrante, caduque, à peine vêtue; son petit cousin ne travaillait pas. La bonne vieille manquait d'un capuchon de laine pour se garantir du froid; Julienne la rencontrait souvent dans les ruelles, pâle et frissonnante. Ces frissons pénétraient jus-

qu'à l'âme de la bonne jeune fille; elle n'y pouvait plus résister.

« O ma mère! dit-elle, un jour glacial, à maîtresse Girault, je n'ai plus d'argent à donner. Pourtant la mère Jeanne meurt de froid. Si je vendais, pour lui acheter un manteau de laine, si je vendais ma croix d'or?...

— Ta croix d'or, mon enfant! non, tu ne la vendras pas. Tiens, voici ce qui reste dans la bourse des pauvres, prends; mais ne songe pas à vendre ta croix. Oh! si tu savais, ma fille... » Et des larmes s'échappèrent des yeux de maîtresse Girault.

Julienne pleura de voir pleurer sa mère.

« Si je savais?... quoi donc?... cette croix?...

— Oh! ne t'en sépare jamais... Sais-tu à qui elle a appartenu?...

— Ah! vous l'avez donc découvert?

— Elle a appartenu à ton père, à ta mère.

— Ah! s'écria Julienne, je ne m'étais donc pas trompée? Vous en aviez donc deux? vous aviez laissé tomber celle-ci à la mer. Oh! bien certainement, je ne m'en séparerai jamais. » Et elle embrassait tour à tour le vieillard, sa femme. Ils n'eurent pas encore, cette fois, la force de compléter leur révélation. Puis Ju-

lienne, avec l'argent qu'elle avait reçu, courut à la ville acheter ce dont avait besoin la mère Jeanne.

Bref, cette année fatale avait encore augmenté dans le pays le renom de charité des habitants de la ferme. Antoine, de son côté, avait répandu d'abondantes aumônes. Jacques fut le moins généreux qu'il put; et quant à Paul, qui eût voulu faire autant de bien que son frère, il avait été sans ordre, sans économie pendant longtemps, et, ne pouvant en cette circonstance se livrer aux nobles élans de son âme, il souffrit cruellement des suites de la folle prodigalité qui le mettait hors d'état d'être libéral. N'en doutons pas, ce fut pour son cœur une sévère et profitable leçon.

XIX

L'INCENDIE

Depuis un an et au delà, il n'était arrivé à la ferme aucune nouvelle de Simon. Cependant Girault lui avait écrit en réponse à sa dernière lettre; mais cette réponse n'était point parvenue au malheureux père de Julienne. Il n'était plus à Marseille à cette époque. Le maître qui l'occupait dans cette ville était fort content de son habileté, de son amour du travail et de sa bonne conduite. Il lui rendait toute justice, ce qui ne l'empêcha cependant pas d'oublier que Simon possédait toutes ces bonnes qualités, doublement louables en lui, dès qu'il connut sa position de surveillé. Il lui refusa sur-le-champ de l'ouvrage et du pain. Ce procédé, sacrifice fait à un préjugé aussi injuste que cruel, était l'acte à la fois d'un homme sans pitié et d'un mauvais citoyen. C'était replonger dans le

crime un pécheur repentant, et peut-être rejeter au cœur de la société un malfaiteur qui pouvait devenir doublement redoutable depuis que la société le frappait d'un éternel interdit. Par bonheur Simon supportait toutes ces tribulations comme autant d'épreuves expiatoires. Il fallait cependant qu'il travaillât, et c'était bien moins encore pour vivre que pour faire quelques aumônes et pour s'amasser un petit pécule afin de faire à la ferme un voyage depuis longtemps désiré.

Il obtint donc l'autorisation d'aller s'établir à Toulon, et, après huit mois d'un travail constant et habile, il se trouva en mesure de venir voir Julienne. Une permission de s'éloigner de son lieu de surveillance lui fut accordée, et il en informa la famille Girault; mais ni cette lettre, ni celle par laquelle il avait fait connaître son changement de résidence, ne parvinrent à leur destination; de sorte que l'on ne comptait plus sur Simon. On le croyait mort, tandis qu'il était en route peut-être, et maître et maîtresse Girault considéraient plus tendrement que jamais Julienne comme leur fille bien-aimée, en

se promettant de lui laisser toujours ignorer qu'elle était orpheline.

Les incertitudes étaient actuellement du côté de Julienne. Elle avait réfléchi aux paroles ou plutôt aux réticences de Mme Girault, quand elle avait parlé à celle-ci de vendre sa croix d'or; puis, se rappelant des propos prononcés devant elle à de longs intervalles, les recueillant dans sa mémoire, et remontant ainsi jusqu'au souvenir de la soirée qui suivit la découverte de la croix mystérieuse, de l'émotion extraordinaire que trahit Girault lors de l'arrivée de la lettre de Marseille, des paroles qu'il balbutia alors, elle avait enfin conçu des inquiétudes sur son état dans la famille. Les Cinq n'étaient point tous frères; peut-être elle-même n'était-elle la sœur d'aucun d'eux. Elle confia ses doutes à Antoine et à Paul, et leurs incertitudes sur leur propre compte n'en devinrent que plus poignantes. Elle aurait pu, par une seule question, écarter le dernier voile; mais elle craignait, autant que maître et maîtresse Girault, et par le même motif de tendresse sans doute, de soulever ce voile fatal.

On conçoit cependant que ce secret pres-

que découvert, et que chacun redoutait de voir se révéler par un mot, un regard, devait jeter une gêne incessante dans la famille. Précieux composé de calme, d'union franche, ce corps, dont tous les membres reçoivent à la fois les mêmes impressions et se les communiquent en les rendant plus vives, divisé sourdement par des pensées cachées, n'avait plus ce bon accord de plusieurs âmes en une. Maître et maîtresse Girault, d'un côté, se disant : Allons-nous lui annoncer aujourd'hui qu'elle n'est pas notre fille ? — De l'autre, Julienne : Vais-je apprendre de leur bouche qu'ils ne sont point mon père et ma mère ? Ici, Jacques et Pierre se demandant s'il leur faudrait renoncer au riche héritage et à l'assistance assurée que leur promettait la fortune de maître Girault ; là, Antoine et Paul songeant, et ils se gardaient bien de se communiquer leurs espérances, que si Julienne n'était pas leur sœur, elle pourrait être l'épouse de l'un d'eux. Rivalités naissantes, envie et avarice aussi inquiètes l'une que l'autre ; affections filiales, affections paternelles, tremblant à tout instant de se voir enlever leur plus cher

objet : que de germes divers de trouble au milieu d'un cercle si joyeux autrefois ! On y vivait aujourd'hui dans ce malaise que fait éprouver un air chargé d'orages. L'orage allait-il éclater? Il était si pesant sur la tête de chacun, que tous appelaient la crise pour se sentir soulagés. Julienne avait promis aux habitants de l'île qu'elle saurait trouver quelque moyen de découvrir le secret qui les occupait tant.

Un soir, Antoine était seul, travaillant à perfectionner encore les instruments d'agriculture qu'il avait inventés ; Paul, revenu aux idées d'ordre et d'économie, mettait à jour les écritures de la ferme ; et Pierre était dans la chambre de Jacques, tremblant l'un et l'autre à l'idée qu'ils pouvaient n'être pas les héritiers de maître Girault.

Tout à coup Jacques et Pierre tressaillent en entendant la porte s'ouvrir avec fracas.

C'était Antoine :

« Venez donc ! venez donc vite ! Quelle clarté on voit de ma fenêtre !

— Accourez ! s'écrie Paul en se précipitant à son tour ; montons vite dans le grenier..... quel malheur ! »

Et, en disant cela, ils entraînaient Jacques et Pierre.

« Quelle lueur rougeâtre à l'horizon !

— C'est du côté de la ferme.

— C'est un incendie !

— Le reflet du feu monte et descend avec les vagues agitées, et les rafales sont effrayantes !

— Il faut courir au secours de notre père ! s'écrie Paul.

— Vite ! vite ! « dit Antoine en entraînant Pierre et Jacques, qui remarquaient que la mer était mauvaise, et qu'il serait peut-être impossible d'aborder.

« Impossible d'aborder ! impossible d'aborder ! quand nos parents sont au milieu des flammes ! quand Julienne périt peut-être ! »

Il ne fallut que quelques minutes à Paul et à Antoine pour mettre la barque à la mer ; ils y firent entrer Jacques, Pierre, les serviteurs des fermes, et à force de rames se mirent à fendre des flots aussi tourmentés que l'étaient les airs.

Au moment même où les quatre frères furent troublés d'une manière si effrayante

dans leur calme solitude, Julienne était dans la salle de la ferme, entre maître et maîtresse Girault, et venait d'engager la conversation de façon à amener une explication inévitable, quand tout à coup des cris confus et presque inarticulés, s'élevant au dehors, se mêlèrent au tumulte de l'ouragan ; puis des coups redoublés retentirent à la porte. Elle tremblait sur ses gonds. — On court ouvrir, et deux ou trois hommes de la ferme, effrayés, en désordre, paraissent :

« Au feu ! »

La porte, en s'ouvrant, laissa entendre plus distinctement ces cris répétés de toutes parts : Au feu ! au feu ! et les sons précipités du tambour d'Ambroise Palvadeau, qui battait, au pas de course, le rappel ou la générale. Le tocsin tintait aussi comme un glas de mort.

« Au feu ! au feu ! »

Maître Girault, entouré de ses nombreux serviteurs, se précipita vers le foyer de l'incendie.

« Ah ! mon Dieu ! c'est notre ferme..., une grange et une barge qui brûlent déjà ! s'écria maîtresse Girault.

— Oui, c'est chez nous ! répéta Julienne avec épouvante.

— Le Ciel a été juste, répondit maître Girault, puisqu'il me frappe au lieu des pauvres. Mais quel vent ! il chasse les flammes avec une impétuosité redoutable. L'incendie peut s'étendre sur les champs et les moissons du pays.

— Au secours ! au secours !

— A l'aide ! de l'eau ! »

Alors la chaîne se forma jusqu'au grand et inépuisable réservoir, l'Océan. Les seaux d'eau couraient avec la rapidité de l'éclair, et deux pompes, abondamment alimentées, jetaient des torrents sur le foyer. Le vent, qui semblait s'élever encore, activait le brasier, et d'une grange tout en feu jaillissaient des milliers d'étincelles qui, portées au loin, menaçaient d'embraser le chaume des toits.

Et la chaîne des travailleurs, qui est une image frappante de la puissance que possèdent, pour faire le bien, les hommes réunis par un bon accord, la chaîne redoublait d'ardeur ; et maîtresse Girault et Julienne n'en étaient pas les anneaux les moins actifs.

Les sinistres appels du tambour, des clo-

ches, au milieu de cette nuit de tempêtes, formaient un effroyable concert avec les cris d'épouvante et de détresse. Les terreurs de maître Girault se réalisaient. Déjà une chaumière flambait, et c'était l'humble demeure d'une des pauvres mères des conscrits.

« Sauvons cette chaumière! s'écria Girault.

— Regarde donc, Julienne, ce brave homme qui est là, au milieu des flammes, comme il est actif! disait maîtresse Girault à sa fille, tout en lui passant les seaux remplis d'eau, que Julienne remettait à son voisin. — Quel courage!

— Oh! oui, je l'admire! Voyez, il a sauvé une partie des pauvres meubles de cette malheureuse.

— Mon Dieu! une poutre qui est tombée presque sur lui!

— Quel nuage de fumée enflammée! il est perdu.

— Non! non! le voici qui paraît encore; il tient entre ses bras la vieille mère.

— Dieu soit loué!

— Ciel! quelle grande flamme blanche!

— Oh! j'ai bien vu la figure de cet homme

courageux; je le reconnaîtrai partout, dit Julienne.

— Ils périront tous au milieu de ce feu! Dieu merci, mes enfants n'y sont pas.

— Mais comme ils doivent être tourmentés en voyant de loin ce désastre! »

Dans l'instant même où la mère et la fille échangeaient ces paroles, Paul, Antoine, Jacques et Pierre, auxquels il faut rendre ici une justice à peu près égale, luttaient contre les vagues pour aborder. Les flots, qui se précipitaient avec fureur sur leur barque, éclairés par l'incendie, ressemblaient à des torrents de feu, et quelquefois le vent apportait jusqu'à eux des flammèches; ils n'avançaient qu'avec la plus grande peine, et, à mesure qu'ils approchaient, ils entendaient plus distinctement les cris; ils reconnaissaient les voix éplorées. Enfin leurs efforts triomphaient; ils touchaient la terre; ils amarrèrent leur embarcation à un petit rocher et s'élancèrent sur la grève.

« Eh! mon Dieu! s'écrie bientôt maîtresse Girault, regarde donc, Julienne; qui vois-je donc? ce sont eux! Les voilà au milieu de l'incendie.

— Qui donc?

– Antoine et Paul.

— Pierre et Jacques aussi!... c'est vrai; — les voilà.

— Mes pauvres enfants! j'étais presque tranquille quand je savais qu'ils n'étaient pas dans le danger. — Ciel! je ne les vois plus, — et toi, Julienne..., les vois-tu toujours?

— Rassurez-vous, les voilà, et leurs frères aussi.

— Oh! quelle grande lueur! le toit tombe; il éclaire leurs figures, — oui, je les vois encore...

— Et auprès d'eux, ajouta Julienne, toujours ce brave travailleur; – il n'est pas jeune pourtant; oh! je l'embrasserais de bien bon cœur. »

Maîtresse Girault, les yeux toujours fixés sur le foyer dans lequel se trouvaient ses enfants, recevait et transmettait les seaux d'eau sans regarder à ses côtés, quand tout à coup le contact d'une main calleuse saisissant l'anse du sceau qu'aurait dû prendre la douce main de Julienne, la fit tressaillir.

« Et Julienne! Julienne! où est-elle?

— Le feu est chez nous à présent! » s'é-

criait la jeune fille en courant vers la maison.

C'était vrai. Tandis que le feu s'éteignait du côté des granges, une grande fumée mêlée de flammes s'élevait de la maison d'habitation.

Tout le monde s'empressa d'y courir. En effet, une étincelle portée par les rafales sur un tas de paille énorme l'avait mis en feu, et il s'en élevait des tourbillons de flammes et de fumée qui menaçaient à la fois de brûler et de suffoquer quiconque approcherait de ce nouvel incendie. Les pompes se mirent donc encore à l'œuvre, et au bout d'un quart d'heure la paille ne flambait plus. Il n'en sortait qu'un nuage noir, impénétrable.

Précisément Julienne se trouvait là en ce moment même. Elle avait vu la paille prendre feu sous sa fenêtre. « Je n'ai pas ma croix, se dit-elle avec terreur ; — si ma croix allait être encore perdue ! » C'est à cette crainte qu'elle obéit quand elle quitta la chaîne pour courir à sa chambre déjà brûlante.

Maîtresse Girault était dans une indicible agitation, et ne savait où courir ; elle aurait voulu appeler à la fois sa fille, son mari, ses fils.

Ils parurent au même instant tous les quatre comme pour répondre. « Oh ! vous voilà sauvés, mes enfants ! venez, Paul ; venez, Antoine ; jetez-vous dans les bras de votre mère : que vous m'avez inquiétée, mes pauvres enfants ! »

Jacques et Pierre savaient tout désormais. — Un irrésistible mouvement de nature, un cri maternel les avait avertis. Antoine et Paul ne pouvaient plus douter qu'ils ne fussent les enfants de maîtresse Girault, les enfants de son sang et de son cœur.

Et tout en les embrassant : « Et Julienne, Julienne ? s'écriait-elle.

— La voici ! répondit un homme noirci par la fumée, couvert de la cendre noire des flammèches..., la voici ! » Il tenait sur son cœur, comme une mère qui tient son enfant, Julienne, qui avait failli être étouffée par la fumée brûlante. Elle n'était du reste qu'étourdie, et le grand air l'avait presque remise.

« Julienne ! Julienne ! mon enfant, embrasse-nous, embrasse ton père, c'est lui ; c'est mon frère Simon : tu es dans les bras de ton père, c'est lui qui t'a sauvée ! — Mes

L'ÎLE DES [illegible]



Julienne ! Julienne ! mon enfant, embrasse ton père
c'est lui, c'est mon frère Simon

enfants, mes amis, habitants du village, voici mon frère Simon, qui nous a tous sauvés de la ruine ou de la mort. »

XX

LA CINQUIÈME ANNÉE

Nous renoncerons à peindre la scène pathétique qui suivit la rentrée de la famille si inopinément complétée. Les hésitations tendres, les craintes, les espérances de Paul, d'Antoine, de leurs cousins Jacques et Pierre, de maître et de maîtresse Girault, les diverses émotions développées dans les pages qui précèdent, peuvent donner une idée de ce que produisit cette révélation survenue au milieu de la tempête et de l'incendie. Le rôle de Julienne était délicat dans cette circonstance, et elle s'en tira avec un tact exquis, que secondait l'inépuisable trésor d'affection que renfermait son cœur. Elle sentait plus vivement que jamais alors ce que maître Girault avait fait pour elle. Quand elle contemplait la bonne et calme figure de Simon, elle se

rappelait tout ce qui lui avait été tant de fois raconté d'un criminel qui s'était, par le repentir, élevé à la plus pure vertu. Cet homme, c'était son père ; elle le plaignait, elle l'admirait, tombait dans ses bras, passait ensuite entre ceux de maître Girault, puis se jetant au cou de maîtresse Girault : « Pour vous, s'écriait-elle, vous serez du moins ma seule mère ; je n'aurai pas besoin de partager ! »

Le dimanche qui suivit ce grand événement de famille, tous les habitants de la ferme et de l'île des Cinq se rendirent à l'église. La messe devait être dite à l'intention de Simon, rentré dans la famille. Il était assis sur le premier banc, à côté de son frère, entre sa belle-sœur et sa fille. Le curé, dans un prône applicable à la circonstance, adressa au nouveau venu des félicitations sur son retour, et sur son courage pendant l'incendie. C'est ainsi, et par cette réhabilitation sortie de la bouche d'un prêtre vénéré, que la population tout entière apprit qu'elle devait honneur et reconnaissance à Simon. Maître Girault, sa femme, Julienne et son père cimentèrent les liens de famille en

priant ensemble; des larmes de joie partirent de leurs yeux ; devant Dieu, Julienne rendit à Simon la croix d'or qui avait été le premier signe du pardon, et les assistants sortirent émus pour longtemps, pleins de gratitude pour le père de Julienne, leur protégée.

C'est au milieu de bien tendres effusions de joie que s'écoula le mois entier que Simon passa à la ferme; mais il avait promis d'être, à l'expiration d'un délai de six semaines, rentré à sa résidence; il n'eût pas voulu pour beaucoup manquer à sa parole, et, de quelque façon que ce fût, rendre moins complet son retour au devoir et au bien. Il lui coûtait beaucoup, on le pense, de se séparer désormais de Julienne, de Julienne qui l'aimait chaque jour de plus en plus, lui qui avait compris le malheur qu'il y a à ne pas être honnête et bon, et qui en était d'autant meilleur. Le terme de son séjour arrivé, il prit donc congé de sa famille, non sans beaucoup de sanglots, de larmes, en promettant de rentrer parmi eux tous dès qu'il le pourrait. Il reçut une attestation, signée de tous les notables, certifiant sa belle conduite lors de

l'incendie : ce titre pouvait lui être extrêmement utile dans sa position, et, en échange, il déposa entre les mains de Girault son consentement au mariage que son frère croirait le plus convenable à Julienne. Ensuite il se mit en route pour retourner à Toulon.

Deux mois avant l'arrivée de Simon à la ferme, maître et maîtresse Girault d'un côté, Julienne de l'autre, redoutaient sa présence ; mais il leur manquait maintenant, parce que, loin de rien enlever au bonheur de leur union, il n'avait fait qu'y ajouter. La révélation survenue le soir de l'incendie n'avait pas produit pour Jacques et pour Pierre un résultat aussi satisfaisant ; et, inquiets sur leur avenir, ils ne se rassuraient même pas quand Girault leur disait et leur répétait qu'il voulait toujours les traiter comme ses enfants d'adoption, les fils de frères bien-aimés. Quant à Paul et à Antoine, ils ne voyaient qu'une chose : Julienne n'était plus que la cousine de l'un et de l'autre, et chacun d'eux pouvait prétendre à sa main.

Les actifs travaux de la ferme vinrent faire trêve à ces diverses préoccupations. Le printemps reparut magnifique, et avec la belle

saison les espérances les plus vives et les mieux fondées. Jamais le retour du soleil vivifiant sur les campagnes, naguère encore si désolées, ne fut salué avec plus de sincère reconnaissance; puis arriva le temps de la moisson, et elle se fit au grand désespoir de Jacques, qui au milieu de l'abondance universelle voyait ses champs, épuisés par sa faute, rester presque stériles. Mais nous ne devancerons pas l'arrêt que maître Girault doit prononcer à la fin de la sixième année; il nous suffira de dire aujourd'hui que Paul, ainsi qu'il se l'était promis, pour soulager la famille de son remplaçant, avait travaillé avec ardeur, et sinon réparé, du moins atténué une grande partie de ses pertes d'autrefois. Il avait retiré des mains d'Antoine la moitié des terres qu'il lui avait vendues à réméré. Quant à Jean, il était à Paris, dans une situation de plus en plus précaire, et sans l'argent qu'Antoine lui envoyait, il serait mort de faim à côté de la gloire qu'il avait rêvée. Souvent même, en ses moments de détresse, et pour se procurer du pain, il avait écrit, dans certains libelles, des mensonges, des calomnies, des articles nuisibles à l'ordre et

à la morale du pays; c'était une grave faute, et il l'avait expiée par quelques mois de prison. Décidément il n'avait aucun talent; il s'était fait de déplorables illusions, et, parce que la société ne voulait pas les partager avec lui, il luttait orgueilleusement contre elle et la blasphémait, soutenant qu'elle n'avait pas reconnu son prétendu génie.

Depuis longtemps Antoine méditait un voyage : il avait encore perfectionné ses charrues, dont la réputation commençait à se répandre, et, en ayant déjà vendu un grand nombre, il allait recueillir le prix de ses ventes. Il tenait d'autant plus à réaliser ses bénéfices, qu'il les regardait comme devant accroître le bien-être de Julienne, dont il comptait demander la main dès son retour. Il se rendait ensuite en Bretagne pour échanger son sel et ses autres produits contre du froment, commerce patriarcal qu'on nomme la *troque*. Jacques, voulant aussi faire du commerce pour réparer ses pertes, s'éloigna, entraînant Pierre; et il ne resta à la ferme, après les semailles, que Paul, maître et maîtresse Girault et Julienne : une autre personne venait encore assidûment à la ferme, c'était la

sœur du remplaçant de Paul, pauvre fille qui soutenait sa mère par son travail. Malgré l'extrême différence de fortune, on la recevait avec amitié. Elle avait été, depuis le départ de son frère, la compagne de Julienne, qui l'aimait beaucoup ; on la regardait en quelque sorte comme de la famille, et après Julienne elle était la préférée de Paul.

XXI

BELLE RÉSOLUTION

La nuit du 24 au 25 décembre, tout était éclatant dans la salle basse de la ferme. Les chandelles de Noël, la bûche de Noël, y répandaient leur lumière et leur chaleur bénies; et cependant tout le monde était triste et inquiet, quand tout à coup on entendit frapper au portail. Julienne courut ouvrir : c'était Antoine qui arrivait conduit par la mère Jeanne et beaucoup d'autres habitants. Alors la joie revint au foyer de Noël; Paul lui-même surmonta sa tristesse pour prendre part au bonheur général. La messe de minuit sonnait alors, et jamais solennelles actions de grâces ne furent prononcées avec autant de ferveur par la famille. Puis, au retour, le réveillon fut embelli par les récits du voyageur, ou par les noëls que Julienne chanta d'une voix

pure et mélodieuse. Il ne manquait à cette fête que Simon, dont on n'avait pas reçu de nouvelles depuis longtemps. Le lendemain matin même, on fut rassuré sur son compte; il se portait bien, et espérait voir bientôt arriver le moment où il rentrerait pour toujours dans la famille.

On attendait aussi Pierre et Jacques; mais on les attendait en raison de l'égoïsme de l'un et de l'indolence de l'autre, c'est-à-dire fort patiemment, quand, un jour de la fin de mars, maître Girault, se trouvant sur le grand chemin de la ville voisine, aperçut deux jeunes gens qui marchaient sous l'escorte de deux gendarmes. Ce n'était pas une escorte d'honneur, sans doute. Maître Girault regarda une fois, une autre encore : il ne se trompait pas; il reconnut Pierre et Jacques. Il s'approcha, et voici ce qu'il apprit du brigadier : spéculant sous l'inspiration de la cupidité ou de l'amour du gain facile, ils avaient tenté de frauder les droits de l'État; leurs bénéfices avaient été absorbés par les saisies; et en outre la prison les menaçait.

« Allez! n'espérez de moi aucun appui,

leur dit maître Girault, sans vouloir intercéder pour eux, comme ils l'en suppliaient. Cela est indigne! Voilà donc comme vous entendez être nos égaux? en n'obéissant pas à la loi commune, en vous dispensant des charges que nous acquittons, en nous trompant, en nous volant; oui, Messieurs, oui, car celui qui fraude la société dérobe à son voisin une part du bien-être que l'impôt loyalement payé par tous doit assurer à la communauté. Allez! allez demander aux tribunaux une leçon d'égalité; ils vous apprendront que l'homme qui se soustrait aux devoirs abdique ses droits. Allez faire amende honorable devant cette loi que vous avez offensée. »

Il les laissa partir en leur recommandant de prendre pour texte de leurs méditations en prison les paroles qu'il venait de prononcer. Il raconta en rentrant leur mésaventure à maîtresse Girault et à Julienne, qui les plaignirent de s'être mal conduits, mais ne pouvaient prendre une part bien vive aux peines qu'ils subissaient en expiation. Toutefois le tribunal ne fut pas rigoureux, et se contenta d'enlever, à titre d'amende, une

forte somme à Jacques. C'est, en définitive, le moyen le plus efficace de châtier la fraude, qui a toujours pour mobile la cupidité.

Ils rentrèrent à la ferme bien honteux, la mine longue, la tête basse; et, pour comble de malheur, chacun se moqua d'eux, de Jacques surtout, qui, comme on le remarquait à bon droit, avait toujours été puni par les violations mêmes qu'il avait tentées contre les engagements de famille ou contre les ordres de la loi, qui est l'engagement pris par la société entière. Il avait voulu se soustraire à son exécution quand elle l'appelait à s'armer pour le pays, et, afin de la tromper, il s'était détruit la vue. Il avait à cultiver des champs aussi étendus, aussi fertiles que ceux de ses concurrents, et, pour en doubler les produits, il les avait épuisés et brûlés. Enfin il venait d'avoir recours à la fraude, dans l'espoir de se procurer par elle un or flétri; et il s'était vu ruiner par les procès et les amendes. Il avait de plus le chagrin de voir d'abondants blés verts percer tous les guérets, hormis les siens, qui étaient maigres et nus à faire pitié. Jacques se trouvait donc dans un pro-

fond état de tristesse; mais sa tristesse donnait envie de rire, tout autant que la grimace de ceux qui pleurent sans motif raisonnable.

Vers cette même époque, Paul éprouva un véritable chagrin. Son remplaçant avait péri au début d'une guerre qui venait de se déclarer. Il lui sembla sentir au cœur le contre-coup de cette balle qui avait anéanti une existence liée à la sienne. Doué d'un naturel délicat et aimant, il avait toujours vu, dans l'homme qui était parti à sa place, un bouclier qu'il s'était mis devant la poitrine; c'était son semblable qui pour lui s'exposait à des périls incessants, dont il eût été moins ému s'il les eût affrontés lui-même. Son remplaçant lui était présent partout et toujours. Combien chaque récit de bataille l'avait fait frissonner! quelle inquiétude quand il savait que le régiment avec lequel il eût dû marcher allait peut-être conduire à la mort le malheureux que son argent avait enlevé à une famille chérie!

Ce frère, non de lait, mais de sang, avait, nous le savons, laissé près de sa vieille mère une sœur qui travaillait pour elle avec un

dévouement admirable. Ses travaux excessifs, ses veilles, ses efforts de toutes sortes paraissaient autant de blâmes à Paul, qui avait ôté à cette jeune fille son aide puissant dans l'accomplissement d'une obligation sainte. En la regardant, il était souvent ému, il se sentait attaché à elle par un lien triste et mystérieux; et quand il apprit le coup fatal, il frémit, il sentit tout son sang se glacer, il pensa à la malheureuse qui n'avait plus de frère, plus d'appui. Un nouveau sentiment se développa tout à coup dans son cœur : il ne devait pas abandonner cette pauvre fille, il devait être désormais son soutien. Elle était digne qu'il fît son bonheur; car elle pouvait faire le sien. Il courut la trouver, l'embrassa en versant des larmes, lui demanda, lui offrit sa main, après avoir obtenu le vif assentiment de maître et maîtresse Girault. Puis il vint annoncer à Julienne qu'il allait, en épousant la sœur, remplacer le frère qui était mort pour lui. Julienne le pressa sur son cœur, admirant cette résolution, qu'elle trouvait noble et juste.

XXII

DÉNOUMENT

La fiancée de Paul et sa vieille mère furent dès lors établies à la ferme; maître et maîtresse Girault les considéraient déjà comme faisant partie de la famille, et l'on résolut de célébrer le mariage après la moisson, qui ne devait pas tarder. Elle se fit; puis arriva le jour solennel où maître Girault allait prononcer son jugement après les six années d'épreuves.

Regardez. La partie est terminée. Sur une grande table au milieu de la salle commune de la maison de l'île des Cinq, voyez-vous tous ces papiers? Ce sont les titres et les actes passés sous seings privés entre les colons pendant leurs six ans; nous allons enfin savoir dans quel but, car voici maître Girault qui entre suivi de sa femme, de Julienne, de Paul, de Jacques, de Pierre et d'Antoine.

Tous se rangent autour de la table, et le

père occupe le siége de la présidence. Il va parler. Oh ! tandis qu'il examine attentivement les papiers déposés devant lui, quelle inquiétude, que d'agitations diverses ! Tous les yeux, fixés sur lui, interrogent ses regards. Il vient de parcourir les terres. Il a vu les champs négligés de Pierre, les sillons que Jacques a épuisés ; il a remarqué bien d'autres vices encore, et la lecture des écrits qui lui sont soumis va achever de le convaincre. Aussi de quelle silencieuse anxiété est-il entouré pendant cette dernière enquête ! On craint de respirer ; à plus forte raison se garde-t-on de murmurer la moindre parole. C'est un calme vraiment imposant.

Le juge parle :

« Je viens de voir, en parcourant votre île, et sur les champs que je vous avais confiés, les traces évidentes des passions, des qualités et des défauts qui sont, je vous l'avais bien dit, d'intarissables sources d'inégalités parmi les hommes. — Prodigalité — industrie — paresse — inhabileté — avarice — variétés innées du caractère humain, j'ai tout remarqué sur vos terres négligées, fécondes, languissantes ou épuisées, et je

retrouve les conséquences de ces divers penchants dans les registres, les contrats de vente et les baux que j'ai sous les yeux.

« Jean a vendu toute sa terre à Antoine, pour être libre d'aller mourir de faim à Paris, quand il croyait s'élever au-dessus des autres : il n'a plus rien, voilà pourquoi sa présence n'est nullement utile ici aujourd'hui.

« Pierre, pourquoi as-tu affermé une grande partie de tes soixante arpents? C'est que tu as appris à tes dépens qu'il faut à toute chose l'*œil du maître,* et que tu n'avais pas assez d'activité pour l'étendre sur un si grand domaine.

« Toi, Paul, tu dis que tu n'as cédé à Antoine que des terrains en friche; mais n'en a-t-il pas fait d'excellentes prairies artificielles? Tu vois qu'il te faut rendre hommage à une industrie supérieure à la tienne. Du reste, tu l'as compris, Paul; tu es revenu à une conduite sage, et tu as fait autant de bien qu'il t'a été possible durant la mauvaise année.

« La mauvaise année! ne la prends point pour prétexte de tes embarras, Jacques :

elle a été la même pour tous, trop rigoureusement la même, hélas ! L'avarice t'a conduit à l'improbité, et, après avoir fraudé la famille, tu as fraudé l'État : tout s'enchaîne.

« Quant à Antoine, il possède en ce moment, comme propriétaire ou comme fermier, cent soixante arpents de l'île, des granges bien remplies, de l'argent loyalement acquis par un travail intelligent. Voilà un trésor que lui ont valu son économie, son activité, son intelligence...

— Et l'autre trésor ! l'autre trésor ! s'écria-t-on de toutes parts.

— Celui que j'avais promis au plus habile : c'est une ménagère bonne, dévouée, une fidèle consolation dans tous ses chagrins, une compagne reconnaissante envers le Ciel dans la prospérité, une femme accomplie... Julienne, viens tenir ma promesse. »

Maître Girault mit alors la main de Julienne dans la main d'Antoine.

O bonheur ! en ce moment même Simon entra dans la salle. Sa bonne conduite pendant sa surveillance et le dévouement qu'il avait déployé lors de l'incendie de la ferme lui avaient valu la remise du reste de sa

peine, et cette grâce avait été prononcée en termes assez honorables pour équivaloir à une réhabilitation. Ce fut donc avec toute l'effusion d'une conscience satisfaite qu'il embrassa ses enfants en pressant leurs mains que Girault venait d'unir. Puis il fut convenu que le mariage d'Antoine et celui de Paul auraient lieu à trois semaines de là.

La séance, gaie pour quelques-uns, triste pour quelques autres, allait être levée, quand on vit arriver un malheureux presque en haillons et pâle à faire pitié. C'était Jean, victime d'une folle vanité, pauvre enfant prodigue! Il avait été réduit à bien pis qu'à garder des pourceaux : il s'était mis dans la déplorable nécessité de faire de la mauvaise littérature pour vivre bien chétivement, et ensuite pour mourir de faim. Oh! il accourait désenchanté de ses rêves, aspirant au repos et au travail des campagnes, comme un homme altéré par des liqueurs brûlantes aspire à boire un verre d'eau pure.

Il fut reçu avec joie comme l'enfant prodigue, et Antoine ayant dit quelques mots à l'oreille de Girault, le fermier reprit la parole :

« Mes amis, Antoine est plus généreux

que ne l'ont été certains d'entre vous... ; je n'ai pas besoin de rappeler dans quelles circonstances. Il veut que les trois cents arpents de l'île soient répartis de nouveau entre vous cinq, sans même punir Jacques d'avoir écobué. Je l'aurais châtié, telle était mon intention, en lui laissant les champs épuisés par lui : c'eût été de l'équité stricte ; mais Antoine, tempérant le droit par l'affection et observant ainsi la loi d'une égalité pieuse et fraternelle, entend que chacun retrouve une part également bonne, et que la communauté répare les torts de quelques-uns. Embrassez-vous, et aimez-vous toujours. »

C'est ce qu'ils firent cordialement. Au bout des trois semaines, Julienne était la femme d'Antoine, Paul épousait la sœur de son remplaçant, Simon devenait un des chefs respectables de la famille, et les autres cousins reprenaient possession de leurs soixante arpents, après avoir été avertis par maître Girault qu'ils devaient profiter des leçons de l'expérience.

FIN

TABLE

2481. — Tours, impr. Mame.

